

# Expliciter 142

## *Dans quels cadres théoriques comprendre la spécificité de l'évocation ?*

### *III*

*Frédéric Borde*

Par ce troisième article, je voudrais continuer, sinon clore cette série, dont le but est de déterminer le, ou les cadres théoriques nous permettant de rendre raison de l'évocation, qui désigne l'acte de mémoire induit par les techniques d'explicitation.

Dans le premier article (Expliciter n°140), j'ai brièvement exposé les travaux d'Endel Tulving sur la mémoire, qui a proposé un modèle multi-système, dans le domaine de la neurophysiologie. Il m'apparaissait intéressant, pour notre culture commune, de partager ces éléments de théorie qui forment, depuis plusieurs décennies, l'arrière-plan des recherches en psychologie cognitive de la mémoire. Mais j'avais aussi indiqué que Tulving pointait une voie de recherche qui lui semblait indispensable, en vue d'une connaissance complète de la mémoire : la prise en compte du vécu subjectif correspondant à chaque système neurophysiologique. J'avais aussi constaté que cette voie de recherche, que Tulving qualifiait de phénoménologique, ne semblait pas avoir été empruntée par lui. J'ai conclu en indiquant que l'investigation phénoménologique imposait au chercheur de changer de paradigme.

J'ai tenté d'exposer ce paradigme dans le deuxième article (Expliciter n°141), en précisant que, dans le cas où la phénoménologie envisagée se trouverait définie dans la lignée des travaux de Husserl, il faudrait, de la part du psychologue, consentir à un saut épistémologique. Il s'agirait de passer d'un régime de preuve expérimental, hérité et dérivé des sciences de la nature, basé sur la mesure de variables contrôlées, à un régime de validité entièrement fondé sur l'intuition, hérité, quant à lui, de la philosophie grecque et de Descartes, entre autres. J'ai donc exposé ce paradigme phénoménologique sous le titre d'*attestation phénoménologique*. J'ai proposé de comprendre cette attestation comme une fondation, par simple constat ontologique d'évidences primitives, telle que « je lis cette phrase en ce moment » qui, dans l'expérience, ne peuvent être niées. Ce point de départ intuitif fournit à Husserl un site pour étudier la structure de l'*intentionnalité* – son expression pour qualifier la conscience – qui constitue l'être vrai. Ayant abordé la critique profonde que Husserl avait porté à la psychologie, j'avais conclu en questionnant la posture de Pierre Vermersch lorsqu'il avait choisi de nommer son travail théorique *psycho-phénoménologie* : était-il plutôt du côté naturaliste de la psychologie, ou bien du côté intuitionniste de la phénoménologie, ou bien était-il parvenu à se situer dans un trait d'union ?

Dans cet article, je voudrais tenter de répondre à cette question, en revenant sur le parcours de Pierre. Je quitte momentanément le thème de la mémoire pour élargir ma visée et tâcher de saisir

sa posture épistémologique. Il me semble nécessaire, pour cela, de revenir aux années qui ont précédé la création de l'entretien d'explicitation. Cette époque de son travail est peu connue des adhérents du GREX2, même de celles et ceux qui ont rencontré et côtoyé Pierre, car celui-ci n'en faisait état que rarement, et sans l'articuler avec ses positions du moment. Or, c'est dans cette première époque de sa recherche (*grosso modo* 1970-1990) que ses convictions se sont forgées, que des choix théoriques ont été opérés. Ces choix, ces décisions ont été maintenus par Pierre jusqu'au bout de sa carrière, et ont, bien entendu, conditionné son approche de la phénoménologie. Mon propos sera une tentative d'établir une certaine contradiction dans laquelle Pierre s'est retrouvé, et de tâcher de la dénouer en me référant à certains propos de Husserl, concernant la possibilité d'une psycho-phénoménologie.

### **Avant la phénoménologie**

Pour comprendre comment il en est venu à s'intéresser à l'œuvre de Husserl, il nous faut revenir, de façon synthétique, sur le parcours de Pierre qui a précédé l'entretien d'explicitation.

Il faut d'abord prendre en compte le fait que Pierre a reçu, à l'université, une formation de psychologie expérimentale, et qu'il a fait sa thèse dans ce contexte disciplinaire. De cette époque – le milieu des années 1970 – il faut, à mon sens, retenir deux points.

Tout d'abord, son attitude critique vis-à-vis de cet enseignement, qui l'a amené à prendre des décisions méthodologiques importantes, comme le fait de quitter le laboratoire pour étudier des conduites authentiques sur des terrains (l'AFPA, par exemple). En cela, il s'inscrivait dans une démarche clinique qui vient, généalogiquement, du psychologue allemand Kurt Lewin et qui a essaimé en France dans le champ de la psychosociologie<sup>1</sup>. Pierre ne s'inscrivait pas explicitement dans cette filiation, mais cette démarche était dans l'air du temps.

Ensuite, il faut se rendre à l'évidence que Pierre, malgré ses réticences, avait tout de même appris à situer, et sans doute aussi comprendre son travail au sein même du dispositif de la psychologie expérimentale. Dans son second livre, il nous dit qu'à l'université d'Aix, il se trouvait comme dans une secte qui s'efforçait de suivre « à la lettre le dogme de la psychologie expérimentale, d'être dans l'orthodoxie enseignée et défendue par P. Fraisse<sup>2</sup> ». Mais il ne précise pas que Fraisse avait publié, en 1963, un traité de psychologie expérimentale<sup>3</sup> dont le co-auteur était Jean Piaget. Or, Piaget, malgré sa proximité manifeste avec Fraisse, n'est jamais critiqué par Pierre de ce point de vue. C'est un indice fort que le rejet qu'il exprime ne concerne pas l'ensemble de la méthode expérimentale. Concrètement, il rejette surtout, et peut-être uniquement, la pratique du laboratoire et ses résultats qu'il juge insignifiants, et surtout incapables d'aborder les processus de l'intelligence – or, c'est là tout son projet. A l'inverse, il adhère fortement à sa démarche empirique.

### **L'intérêt pour l'observation**

Pour mieux comprendre comment Pierre a progressé dans son parcours de chercheur, il faut d'abord résumer les étapes de la méthode expérimentale, qui forment son point de départ. Fraisse nous indique que, en général, la démarche expérimentale comporte quatre phases :

- A) L'observation qui permet de déceler les faits remarquables et de les connaître avec précision.
- B) L'établissement des hypothèses sur les relations qui peuvent exister entre les faits.
- C) L'expérimentation proprement dite qui a pour but de vérifier les hypothèses.
- D) L'élaboration des résultats et leur interprétation.<sup>4</sup>

<sup>1</sup> Voir à ce propos : Entretien avec Gilles Amado, Jean-Pierre Pétard, « Claude Faucheux, le pouvoir, l'influence et la concertation », in Bulletin de psychologie 2016/2 (numéro 542), p. 148-160

<sup>2</sup> P. Vermersch, *Explicitation et phénoménologie*, PUF, 2012, p. 16

<sup>3</sup> Fraisse P., Piaget J., *Traité de psychologie I. Histoire et méthode*, PUF, 1963

<sup>4</sup> *Ibid.* p. 86

Au lieu de se détourner de la psychologie, Pierre a décidé de s'inscrire dans ce processus en concentrant tous ses efforts de chercheur à l'amélioration de la première phase, celle de l'observation. Comme le montrent tous ses travaux de cette première époque, de sa thèse à ses articles des années 1980<sup>5</sup>, il a développé une méthode d'observation systématique à partir de l'enregistrement vidéo, ainsi qu'une grille d'analyse des conduites observées fondée sur l'épistémologie génétique de Piaget, qu'il a nommée « Théorie des registres de fonctionnement cognitif chez l'adulte ». Durant cette période, Pierre a construit sa renommée en transmettant cette méthode complète d'observation à des équipes de chercheurs, par des articles, des conférences mais aussi dans des cadres de recherche-action, toujours dans la lignée de Lewin.

Dans le chapitre introductif de son livre, Pierre précise que Piaget est sa première grande rencontre théorique :

*Ce fut un éblouissement. Je lisais tout de Piaget, y compris l'illisible comme ses deux traités de logique (Piaget 1949, 1952). Cela me fournit les instruments pour élaborer la théorie des registres de fonctionnement cognitif, et, avec le modèle théorique de Jackson, pour analyser les conduites observées tout au long des étapes d'un apprentissage (...).*<sup>6</sup>

Cette citation est importante, car elle installe déjà le type de rapport que Pierre a entretenu avec des travaux théoriques : Piaget lui *fournit les instruments* pour élaborer sa propre théorie. On pourrait proposer que pour Pierre, Piaget ait d'abord été à la théorie des registres de fonctionnement ce que Husserl sera, plus tard, à la psycho-phénoménologie. Il n'est donc pas inutile de s'arrêter sur l'usage que Pierre a d'abord fait de l'épistémologie génétique.

### **L'innovation méthodologique**

Le processus d'observation décrit dans sa thèse<sup>7</sup> est le suivant :

- Pierre part d'une hypothèse, reprise à Anne Weill-Fassina : « dans les apprentissages, les adultes repassent par les stades antérieurs du développement ».
- Il choisit un dispositif d'apprentissage réel offrant des observables : le réglage de l'oscilloscope cathodique.
- Il enregistre en vidéo les séances d'apprentissages réelles.
- Il dépouille les vidéos et les transcrit jusqu'à connaître ses données par cœur.
- Il invente ses catégories descriptives « à l'intérieur » du cadre théorique de Piaget.

Piaget.

L'usage que Pierre fait de la théorie piagétienne se trouve donc dès la formulation de l'hypothèse : celle-ci prend sens grâce au concept de « stades du développement ». Mais Pierre met ici en place un dispositif de recherche très original pour sa discipline et pour son époque : les expériences en psychologie ne prenaient en compte que les résultats, Pierre se propose de prendre en compte le *processus*, ensuite il utilise un nouveau support, la vidéo, qui lui donnera un accès à ses données beaucoup plus léger et souple que ne l'aurait permis le film. A cause de cette nouveauté, il se trouve dans la position d'avoir à inventer aussi la méthode d'analyse de données beaucoup plus nombreuses et détaillées. Au début il se trouve incapable de discriminer les informations enregistrées :

*Dans cette aventure méthodologique, j'appris à faire surgir des observables nouveaux, à articuler des flashes théoriques et des détails de comportement, à en saisir la régularité. J'appris aussi à prendre patience, pour regarder encore et encore les mêmes enregistrements, jusqu'à ce que je voie ce qui était là depuis le début, mais que je ne discriminais pas encore. Je m'aperçus que mes données contenaient davantage*

<sup>5</sup> Dont une part significative est disponible sur le site [www.expliciter.org](http://www.expliciter.org)

<sup>6</sup> *Explicitation et phénoménologie*, p. 18

<sup>7</sup> P. Vermersch, *Une approche de la régulation de l'action chez l'adulte. Registres de fonctionnement, déséquilibres transitoires et microgenèse*. Thèse de 3<sup>ème</sup> Cycle, Ecole Pratique des Hautes Etudes, 1976 (merci encore à Claudine Martinez de me l'avoir transmise)

*d'informations que ce que je croyais, et que je devais découvrir ce qu'elles contenaient. C'est une leçon qui traversera toutes mes activités de chercheur, lutter contre l'évidence.*<sup>8</sup>

Dans cette citation apparaît un trait caractéristique de la posture de chercheur de Pierre : il accepte très longtemps – il parle ici de trois années – de ne pas tout de suite identifier son objet. Il doit procéder à une *longue accommodation*. Mais celle-ci ne se fait pas uniquement par le visionnage répété, il lui faut aussi des concepts qui donnent sens et différences à ce qui apparaît :

*Je n'étais pas démuni puisque j'avais des idées théoriques fortes : déséquilibre transitoire, microgenèse, registres de fonctionnement cognitifs. (...) Mes transcriptions portaient fondamentalement sur la manifestation d'actes élémentaires (agir sur un bouton de l'appareil) et leurs effets, (voir si cela change quelque chose ou pas sur l'écran). Rapidement, il me fallut trouver une « stylistique<sup>9</sup> » permettant de nuancer la production de chaque action élémentaire consistant à manipuler un des boutons de réglage : « hésiter », « seulement s'en approcher sans aller plus loin et donc sans rien faire », « poser les doigts mais ne rien faire », « le saisir et le tourner dans tous les sens », ou encore « le saisir et lui donner directement et sans hésitation une position particulière ». Chacune de ces variantes d'actions, permet d'inférer des actes mentaux différents, des types de schèmes mobilisés ayant des propriétés plus ou moins élaborées en terme opératoire piagétien.<sup>10</sup>*

Comment décider qu'une séquence d'action telle que « poser les doigts mais ne rien faire » puisse être découpée dans la continuité et constituer un objet signifiant ? Il lui faut, pour apparaître, un fond signifiant sur lequel elle se détache, et une fois détachée, qu'elle puisse entrer en relation signifiante avec les autres séquences. Ce fond, cette trame de relations signifiantes, Pierre le trouve dans la théorie piagétienne, dont les concepts lui fournissent de véritables *schèmes d'assimilation*, à partir desquels il pourra progressivement « voir » ses matériaux et affiner ses propres concepts, plus discriminants. On trouve donc ici une figure d'aller-retour entre une échelle macro (l'épistémologie génétique), qui donne un cadre cohérent et des catégories permettant de détacher des unités, et une échelle micro (l'observation systématique), qui détermine plus précisément et devient susceptible, en retour, de modifier, de rectifier le modèle macro.

### **Désaccord avec Piaget**

Le résultat de ses observations est une confirmation de l'hypothèse qui permet l'élaboration d'une théorie des déséquilibres et équilibrations transitoires qu'il nomme « théorie des registres de fonctionnement », chaque stade de développement de l'enfant devenant un registre de fonctionnement chez l'adulte<sup>11</sup>.

Le constat que l'adulte ne fonctionne pas exclusivement selon le registre formel, logico-déductif, amène Pierre à certains désaccords avec Piaget, notamment sur la conception de l'équilibration elle-même : Piaget présente une certaine posture rationaliste, en construisant le modèle d'un adulte qui, ayant atteint le stade formel, peut désormais réguler son action à partir de ses anticipations, donnant le primat à l'assimilation (la reconnaissance du déjà-identifié). Pierre, en revanche, insiste sur la nécessité de conserver une place incompressible aux actes d'*accommodation* (exploration du non-connu), qui pourraient non-seulement être négligés et incompris dans les conduites, mais surtout produire une théorie de l'intelligence fausse.

<sup>8</sup> *Explicitation et phénoménologie*, p. 25-26

<sup>9</sup> Il s'agit plutôt d'une classification.

<sup>10</sup> P. Vermersch, « Autobiographie, Chapitre 6 », *Explicitation* n° 125, janvier 2020, p. 29

<sup>11</sup> On trouvera un résumé de cette théorie dans l'article : P. Vermersch, *Peut-on utiliser les données de la psychologie génétique pour analyser le fonctionnement cognitif des adultes ? Théorie opératoire de l'intelligence et registres de fonctionnement*, Cahiers de Psychologie, 22, 59-74, 1979.

Malgré ce désaccord, Pierre restera fidèle au cadre théorique piagétien toute sa vie. Quant à sa théorie des registres de fonctionnement, voici ce qu'il en dit dans son autobiographie inachevée :

*Ces hypothèses seront toujours présentes et défendues lors de ma soutenance de thèse en 76, elles vont nourrir quinze années de ma vie de chercheur. J'en ai ensuite toujours conservé l'idée, mais me suis attaché plutôt à développer la problématique de l'accès à l'expérience vécue : introspection et aide à la l'explicitation.*<sup>12</sup>

Il est certain qu'à partir des années 1990, la théorie des registres de fonctionnement n'est plus mentionnée dans les articles de Pierre, et l'on peut se demander de quelle manière l'idée en a été conservée.

### **La modification de la méthode expérimentale**

Mais avant de passer à la seconde période, marquée par l'entretien d'explicitation, il nous faut encore observer une opération à laquelle Pierre procède dès sa thèse. Elle concerne l'ordre de la méthode. Comparons, dans un tableau, le processus suivi par Pierre et le processus énoncé par Fraïsse :

<b>Étapes de la thèse de Pierre</b>	<b>Étapes énoncées par Fraïsse</b>
L'observation (par une collègue)	L'observation
L'établissement des hypothèses	L'établissement des hypothèses
<b>L'observation systématique</b>	<b>L'expérimentation pour vérifier les hypothèses</b>
L'élaboration des résultats et leur interprétation	L'élaboration des résultats et leur interprétation

Cette mise en parallèle montre clairement que Pierre n'a pas seulement approfondi la méthode d'observation systématique, il l'a substituée au plan d'expérience. Sur le plan méthodologique, cela s'explique par l'innovation que nous avons vue précédemment, avec la possibilité, ouverte par la vidéo, d'offrir un nouveau niveau d'observation, qui peut, sur certains aspects, notamment celui de la précision, égaler les conditions de laboratoires. En revanche, sur un plan épistémologique, la conséquence est très contraignante, puisque dans la méthode expérimentale, le plan d'expérience en laboratoire est le moyen d'*administration de la preuve*, grâce au contrôle des variables. S'il continuait à envisager son travail dans le cadre disciplinaire de la psychologie scientifique, Pierre se trouvait devant une alternative : soit aller jusqu'au bout de sa substitution, en affirmant que l'observation systématique bien menée peut administrer une preuve, soit renoncer à la preuve et se cantonner à explorer, toujours plus loin, les niveaux d'observation.

La première option correspond à une réforme de la méthode expérimentale, qui suppose d'entrer dans un combat institutionnel aussi bien qu'épistémologique. Il faut pour cela disposer d'un pouvoir, de divisions et d'un goût certain pour la persuasion. Or, dans les conclusions de sa thèse, Pierre ne présente, prudemment, ses résultats qu'à titre d'hypothèses, qui demandent vérification par des plans d'expérience. Malgré cela, son jury n'a pas montré grand enthousiasme pour sa théorie des registres de fonctionnement. C'est plutôt parmi les chercheurs de terrain qu'il a trouvé un accueil très favorable, ce qui lui a parfaitement convenu.

Nous connaissons la suite, puisque Pierre a franchi un nouveau seuil d'observation avec la méthode de l'entretien d'explicitation, mais une question demeure : quelle relation a-t-il conservé avec le problème de la preuve ? A-t-il continué à penser que celle-ci réclamait toujours un plan d'expérience ? Dans ce cas, il était amené à maintenir les résultats de l'observation, même la plus rigoureuse, dans un statut d'hypothèses, conservant ainsi une dépendance épistémologique vis-à-vis de la méthode expérimentale. Ou bien s'est-il affranchi du problème de la preuve, en estimant

<sup>12</sup> P. Vermersch, « Autobiographie, Chapitre 6 », *Explicititer* n° 125, janvier 2020, p. 27. Je souligne

qu'une méthode d'observation bien menée pouvait être aussi suffisante que nécessaire ? Sa rencontre avec la phénoménologie de Husserl apportera des éléments de réponse à ces questions.

### L'entretien d'explicitation

Je ne peux pas m'attarder ici sur le processus qui a amené Pierre à créer l'entretien d'explicitation, mais je voudrais simplement le situer dans la continuité de son parcours. Nous avons vu que son activité de chercheur l'amenait à transmettre sa méthode d'observation à d'autres chercheurs, et il nous faut souligner qu'il s'agissait d'une méthode en troisième personne. Or, le jour où il reçoit la demande d'installer ses caméras dans une salle de classe pour permettre l'étude du calcul mental, Pierre entend la confirmation que la « nouvelle frontière » consistera à recueillir la description des vécus du point de vue subjectif. Il a décrit comment, dans la suite des années 1980, ses apprentissages dans le domaine de la psychothérapie lui ont permis d'acquérir des compétences d'écoute et de questionnement, et de constater qu'il pouvait obtenir des informations descriptives de la subjectivité. Il a donc formalisé l'entretien d'explicitation (EdE).

Ce qui nous intéresse ici davantage est la situation dans laquelle se place cette innovation : l'EdE ne fait pas que prendre le relais de la caméra vidéo, elle fait basculer l'observateur de la troisième à la deuxième personne. Pierre, qui avait déjà transgressé le dogme en substituant l'observation à l'expérience réglée, se trouve devant un nouveau seuil de transgression : donner à un dispositif d'entretien le statut de méthode d'observation systématique. Ce qui revient finalement à substituer une méthode d'entretien au plan d'expérience. Dans le contexte de la psychologie, il identifie son geste à un retour à la psychologie qui a précédé, au tournant du XX<sup>ème</sup> siècle, le behaviourisme, la psychologie de l'introspection. Or, si son cadre de référence piagétien peut continuer de valoir, puisque Pierre continue d'assimiler l'intelligence aux outils cognitifs déployés dans la régulation de l'action, en revanche, Piaget ne lui fournit que peu de concepts descriptifs de la subjectivité. Et même, celui-ci est un critique farouche de l'introspection :

*Mais les erreurs de l'introspection, qui se sont multipliées jusqu'à Sartre et Merleau-Ponty, ne sont pas toutes imputables à la loi de prise de conscience et sont dues à bien d'autres facteurs, dont le principal est que, comme le sujet qui s'introspecte est à la fois juge et partie, il met toute sa philosophie dans les faits de conscience qu'il croit analyser impartialement. L'introspection n'en constitue pas moins un problème plein d'intérêt pour la psychologie scientifique, mais précisément à titre de problème et de source d'erreurs systématiques nous renseignant sur les mécanismes de la conscience.<sup>13</sup>*

Cette citation commence par une mention faite aux lois de la prise de conscience qui expliqueraient les erreurs des philosophes. Piaget oppose « introspection » et « prise de conscience » sur le critère de ce que à quoi elles donnent respectivement accès. Il affirme que l'introspection centrifuge, allant du centre (cognitif) vers la périphérie (sensorielle) ne donne accès qu'aux éléments perceptifs du vécu, alors que la prise de conscience centripète, allant de la périphérie vers le centre, donne accès aux règles d'action, et permet seule de construire des connaissances à partir de l'expérience. Alors le jugement final de Piaget est impitoyable : le seul intérêt de l'introspection pour la psychologie est qu'elle produit des monstres, c'est une tératologie. Il n'y a donc pas grand-chose à attendre de la part de Piaget dans le domaine de l'accès à la subjectivité. Par ailleurs, Pierre avait reçu des catégories descriptives dans ses apprentissages, notamment ceux de la PNL, mais tout en reconnaissant leur valeur pratique, il jugeait que ces catégories n'étaient pas issues d'un corpus théorique scientifique.

Le chercheur s'est donc retrouvé dans une situation analogue à celle des années 1970 : continuer l'approfondissement de l'observation à l'aide d'une nouvelle méthode. Mais cette fois, sans arrière-plan théorique :

*Au fond, la grande question pour moi était de savoir quelles ressources théoriques, quels travaux déjà publiés pouvaient m'aider à organiser ce domaine de l'étude de la subjectivité. (...)*

<sup>13</sup> Jean Piaget, « La conscience », in *L'aventure humaine : Encyclopédie des sciences de l'homme*, vol. 5 : *l'homme à la découverte de lui-même*, Genève, Krister, Paris, La Grange Batelière, 1967

*Ma rupture fut de me tourner vers l'introspection pour lui donner une nouvelle dignité et, pour cela, je pris connaissance des écrits du début du XXème siècle pour me faire ma propre opinion et accorder un véritable intérêt à ce domaine tant décrié.<sup>14</sup>*

Mais Pierre, dans cette démarche, bien qu'il semble trouver confirmation que l'EdE relève bien d'une méthode d'introspection – guidée – ne trouve pas encore ce qu'il cherche :

*En résumé, je voyais bien ce qu'avaient produit ces auteurs, mais le cadre de leurs interrogations, la pauvreté du recueil des verbalisations, le mode bizarre (à mes yeux) d'exploitation des masses de résultats qu'ils avaient collectés me paraissaient sans intérêts.<sup>15</sup>*

C'est donc toujours en quête d'un corpus théorique susceptible de lui fournir de nouveaux instruments, des schèmes d'assimilation, des concepts reliés dans une cohérence d'ensemble que Pierre rencontre – il « ne sait plus très bien comment dans le détail<sup>16</sup> » – la phénoménologie de Husserl, dont il ignorait tout.

### **Positionnement vis-à-vis de la phénoménologie**

Lorsque Pierre avait créé sa première méthode d'observation avec la vidéo, il découvrait un type nouveau de données et devait inventer la méthode pour les traiter. En revanche, il connaissait très bien Piaget. Il disposait de cet ensemble théorique comme d'une carte de grande échelle, au sein de laquelle, par ses explorations empiriques, il pouvait changer d'échelle et identifier, nommer, organiser les spécimens qu'il découvrait, et ceci en toute cohérence, moyennant des ajustements.

Cette fois, la situation est inversée : la méthode d'observation est en sa possession, il est compétent depuis très longtemps en auto-explicitation (il a commencé cette pratique dans un contexte spirituel en 1963) et il maîtrise l'EdE. Il l'a modélisé et les formations sont mises en place. Mais le seul corpus théorique qu'il identifie comme une ressource lui est complètement inconnu. S'ouvre alors une période que l'on peut dater entre 1992 et 2012, vingt années durant lesquelles Pierre va tâcher de concevoir son propre travail théorique *sur fond* de phénoménologie. Je précise que je considère 2012 comme la date à partir de laquelle Pierre a cessé de s'intéresser au corpus phénoménologique, la publication de *Explicitation et phénoménologie* correspondant, selon moi, à la « clôture du dossier ».

C'est donc une très longue période de production d'articles qu'il faudrait analyser pour saisir ce parcours dans le détail. Mais ce n'est pas ici notre objet. Nous cherchons plutôt à saisir quelle posture de chercheur Pierre avait acquise au moment de sa rencontre avec la phénoménologie, et les conséquences de cette posture dans son approche. En déterminant les modalités de cette appropriation, nous pourrions tout simplement comprendre ce que « psychophénoménologie » signifiait pour Pierre.

Il est donc parfaitement indiqué de se référer aux pages d'*Explicitation et phénoménologie*, qui font le point sur cette rencontre :

*J'achetai les Idées directrices et d'autres livres de Husserl, et je n'y compris rien ! Mais rien ! Je ne sais pas pourquoi, mais je m'obstinaï. Je ne connaissais pas son vocabulaire, je ne comprenais pas ses objectifs, le plan de ses livres m'était totalement muet. Je sais maintenant que, de plus, je le lisais dans un contresens total, prenant sa phénoménologie pour une psychologie descriptive. Ce à quoi il s'est refusé toute sa vie de toutes ses forces et ce, de manière très cohérente avec son programme, je ne lui en fais pas reproche.<sup>17</sup>*

La difficulté dont Pierre témoigne indique bien l'effort et la ténacité dont il a fait preuve pour aborder cette œuvre, « comme tout le monde », pourrait-on dire : les *Idées directrices* est un livre très difficile. Cette fois, il n'a plus à s'accommoder dans un ensemble de données, mais dans un ensemble théorique. Mais il est certain que Pierre a apprécié ce défi, qu'il envisageait comme

<sup>14</sup> *Explicitation et phénoménologie*, p. 34-35

<sup>15</sup> *Ibidem*

<sup>16</sup> *Ibid.* p. 36

<sup>17</sup> *Ibid.* p. 37

une exploration. Outre la difficulté du texte husserlien, le véritable obstacle qu'il a rencontré est ce qu'il nomme « contresens » : Pierre trouve enfin un corpus qui ressemble à ce qu'il cherche, qui ressemble à la meilleure psychologie, mais qui déclare vigoureusement qu'il n'en est pas. Lisons simplement la deuxième page de l'introduction de Husserl :

*Dans la dernière décade on a beaucoup parlé de phénoménologie dans la philosophie et dans la psychologie allemandes. En se croyant d'accord avec mes Recherches logiques, on conçoit la phénoménologie comme un stade préliminaire de la psychologie empirique, comme un ensemble de descriptions « immanentes » portant sur le « vécu » psychique et, suivant le sens que l'on donne à cette immanence, strictement limitées à l'expérience intérieure. J'ai protesté contre cette conception : sans succès semble-t-il ; et les explications que j'ai ajoutées et qui mettaient en relief au moins quelques différences essentielles n'ont pas été comprises et ont été rejetées sans autre examen.<sup>18</sup>*

Pierre n'est donc pas le premier psychologue à faire une fausse interprétation de la phénoménologie, et Husserl suggère que ses explications sur ce point, à l'époque, n'ont pas suffi. Le fait est qu'il s'agit d'un problème qu'il peine à exprimer clairement, d'autant plus que le philosophe, au fil des années, emploie toujours les mêmes formulations, malgré leur inefficacité manifeste. Cette ambiguïté concerne non seulement les objectifs, mais aussi les définitions ontologiques des démarches qui se partagent l'objet « conscience ». Pour saisir un peu mieux l'articulation possible entre psychologie et phénoménologie, je vais essayer de restituer d'abord l'angle depuis lequel Pierre envisage la phénoménologie, puis, dans la lignée de mon deuxième article, restituer l'angle depuis lequel Husserl envisage la psychologie, et même la possibilité d'une psycho-phénoménologie.

### **Le point de vue de Pierre**

Comme nous l'avons vu, Pierre continue à comprendre sa démarche dans le cadre de la psychologie de Piaget, malgré la critique virulente que ce dernier a porté à l'introspection. Selon moi, cela n'est possible que parce que Pierre ne s'accorde pas du tout avec l'idée que l'introspection *ne pourrait être que centrifuge*, c'est-à-dire amener le sujet à de simples constats perceptifs, sans débouchés sur les processus cognitifs invariants. Il y a d'abord une différence concrète : Piaget parle d'une introspection solitaire, non-réglée, alors que Pierre a créé un dispositif d'entretien. Et le processus dans lequel il accompagne le sujet est centripète : le sujet part de la description du périphérique (le contexte sensible) pour aller vers le centre (les actes, le cognitif). En tout cas, c'est bien le modèle de la prise de conscience de Piaget que Pierre emprunte pour exposer le processus que l'EdE fait vivre au sujet<sup>19</sup>. Il s'agit même ici d'une fondation : l'EdE apparaît à cet endroit comme l'application d'un modèle théorique.

Alors, dans sa rencontre si paradoxale avec la phénoménologie, qu'il confond d'abord avec une psychologie descriptive de très bonne tenue, Pierre cherche l'équivalent méthodologique de l'EdE, il se demande comment le phénoménologue prend conscience.

Il identifie que c'est la *réduction* qui semble jouer ce rôle, et se trouve très déçu par les explications de Husserl sur ce point, et tout autant par les réponses des phénoménologues auxquels il pose la question. Pierre part du principe que la réduction est une conduite et qu'elle doit pouvoir être décrite comme un processus. Non seulement cela doit être possible, mais si la réduction est l'acte qui légitime de passer du simple vécu à sa réflexion, elle a l'obligation de rendre raison de sa procédure de validation. C'est la moindre des choses pour une démarche qui prétend à la scientificité. Or, Pierre ne s'y retrouve pas du tout, et malgré ses nombreuses lectures, malgré la participation à l'ouvrage *A l'épreuve de l'expérience*<sup>20</sup>, il épouse, jusqu'au bout la critique que Piaget porte à la philosophie et particulièrement à la phénoménologie<sup>21</sup>.

<sup>18</sup> E. Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie*, Tel Gallimard, 1950, p. 4

<sup>19</sup> P. Vermersch, *L'entretien d'explicitation*, ESF, 1994, p. 80

<sup>20</sup> N. Depraz, F. Varela, P. Vermersch, *A l'épreuve de l'expérience*, Zeta books, 2011

<sup>21</sup> J. Piaget, *Sagesse et illusions de la philosophie*, PUF, Quadrige, 1965, Chap. IV

Il est possible de résumer cette critique à cette remarque : *la phénoménologie n'établit pas scientifiquement les faits auxquels elle se réfère*. Et cette critique n'est pas le fruit d'une analyse qui viendrait contredire les affirmations de Husserl, bien au contraire, puisque, toujours dans son introduction, ce dernier écrit :

*La psychologie est une science issue de l'expérience. (...) C'est une science portant sur des faits (...). Au contraire, la phénoménologie pure ou transcendantale ne sera pas érigée en science portant sur des faits, mais portant sur des essences (en science « éidétique ») ; une telle science vise à établir uniquement des « connaissances d'essence » et nullement des faits. La réduction correspondante qui conduit du phénomène psychologique à l'« essence » pure, ou (...) de la généralité de fait ou généralité « empirique », à la généralité d'« essence », est la réduction éidétique.<sup>22</sup>*

Dans cette citation se trouve concentrée toute la contrariété du point de vue empirique de Pierre : d'une part Husserl déclare ne pas s'occuper d'établir des faits, mais il affirme tout de même que la réduction éidétique prend pour point de départ la « généralité empirique ». La question s'impose : comment Husserl dispose-t-il d'une généralité empirique s'il ne l'a pas établie ? Va-t-il piocher ses généralités dans les travaux de la psychologie, auquel cas il pourrait se positionner en complément, plutôt qu'en opposition ? Ou bien accepte-t-il le risque de parler de vécus sur un mode naïf, sans méthode ? Mais alors, à quoi sert vraiment la réduction ? Voici ce que Pierre en dit :

*Avec la phénoménologie, le problème naît du fait que, tout en n'étant pas empirique (...), elle reste reliée par force à son objet, au monde, au sujet, à la connaissance, à la totalité de la subjectivité. À la fois, elle ne la vise pas comme factualité, mais elle est bien obligée de s'y référer de façon plausible, comme relevant de ce qui est psychologiquement possible, et donc au final factuellement fondé.<sup>23</sup>*

Selon Pierre, le phénoménologue a beau se défendre de l'empirisme, il n'en reste pas moins « relié par force » à l'empirie et surtout à la totalité de la subjectivité. C'est un refus d'entendre ce que dit régulièrement Husserl, qui veut laisser de côté toute la dimension contingente et singulière de la subjectivité. Pour justifier sa critique, Pierre enchaîne des contraintes : *puisque* le phénoménologue doit se conformer à ce qui est psychologiquement possible, *alors* il doit connaître ces possibilités en se fondant sur des faits établis. Et encore une fois, l'argument de Pierre ignore tout le propos de Husserl déployé dans sa première *Recherche logique*, qui combat un tel psychologisme<sup>24</sup>. Il nous faudra néanmoins comprendre ce que Husserl entend par cette « généralité empirique » dont il dispose.

### **Les arguments de la démarche empirique**

Dans la critique qu'il porte à la phénoménologie, Pierre s'appuie sur sa conception de la méthode empirique, qu'il expose ainsi :

*La fonction première d'une démarche empirique est de chercher à découvrir des faits nouveaux, c'est pourquoi elle se donne des objets d'étude ciblés. C'est donc une démarche en amont, qui ne présuppose pas que je sache ce qu'il se passe dans le vécu pris pour objet (même s'il présente un savoir-faire que j'enseigne, même si j'en suis expert, même si ce vécu est le mien, et me donne un sentiment de familiarité, d'intimité), et qui se donne comme tâche de le viser dans une occurrence singulière (il n'y a de vécu que singulier), de le décrire afin d'établir de quoi il est fait.<sup>25</sup>*

Pierre précise encore qu'il opère « une rupture épistémologique avec le fait que l'objet d'étude paraît infiniment familier<sup>26</sup> ». C'est une idée que nous reconnaissons bien, puisqu'elle

<sup>22</sup> *Idées directrices*, p. 7

<sup>23</sup> *Explicitation et phénoménologie*, p. 57-58

<sup>24</sup> Le psychologisme estime qu'il n'existe aucun objet de pensée qui ne soit le produit d'un processus psychologique. Husserl reconnaît que les essences sont inséparables des processus psychologiques qui les pensent, mais affirme qu'elles sont indépendantes quant à leur sens universel.

<sup>25</sup> *Ibid.* p. 56

<sup>26</sup> *Ibidem*

préside à la mise en œuvre de l'EdE. Cette pratique met régulièrement en évidence que les sujets découvrent de nouveaux aspects de leur vécus passés, précisément en ce qui concerne leurs actes. Mais ce qui apparaît dans cet affrontement avec la phénoménologie, c'est la radicalité du point de vue de Pierre.

Il pourrait dire : dans sa manière spontanée de viser ses vécus, le sujet accède déjà à un certain niveau d'information qui lui permet de construire un certain savoir, plutôt général, suffisant pour certains objectifs, insuffisant pour d'autres. Mais Pierre va plus loin : « c'est une démarche qui ne présuppose pas que je sache ce qu'il se passe dans le vécu pris pour objet ». Faire un pas de plus consisterait à « *présupposer que je ne sais rien* de ce qu'il se passe dans le vécu ». Il me semble que cette dernière attitude est celle que Pierre oppose au phénoménologue : s'il s'agit de vécu, nous ne savons d'abord rien, nous sommes complètement aveugles tant que nous n'avons pas procédé à une observation réglée, avec l'EdE par exemple. Nous retrouvons à cet endroit l'attitude que Pierre avait déjà opposé à Piaget, mais radicalisée : concernant l'adaptation à l'objet « vécu », le chercheur doit déprécier toute information qui serait assimilée sans être d'abord passée par un processus d'accommodation experte. Selon ce critère, la phénoménologie est intégralement une démarche d'assimilation, puisqu'elle ne procède à aucune forme d'observation réglée, elle est naïvement limitée aux aspects des vécus que le phénoménologue « connaît » déjà, ou plutôt « croit connaître ».

Mais la démarche empirique comprend un deuxième critère :

*La deuxième fonction de la méthode de recherche empirique est de chercher à établir ces faits de manière réglée. C'est-à-dire que le recueil de données s'opérera de manière à attester au mieux les faits décrits, ce qui revient à les établir selon un gradient de certitude suivant les procédés mobilisés. (...) A contrario, l'utilisation des exemples en phénoménologie semble sans cesse présupposer que l'exemple est bien connu, qu'il n'a pas été nécessaire de l'établir.<sup>27</sup>*

Cette fois il ne s'agit plus de découvrir des faits nouveaux, mais de s'assurer que l'on peut attribuer de la confiance à leur détermination. C'est le scepticisme de la démarche empirique qui s'exprime ici : il faut savoir de quelle manière un fait a été établi pour mesurer le degré de certitude que l'on peut lui attribuer. Et selon Pierre, « il y a toujours des degrés de certitude attachés aux faits<sup>28</sup> », ce qui s'oppose immédiatement à la certitude absolue, apodictique chère à Husserl. Pour lui, la faiblesse méthodologique de la phénoménologie est de ne pas du tout se préoccuper de procurer scientifiquement ce sol de confiance, et de ne se reposer que sur des exemples plausibles :

*Car, si le principe de la référence à une expérience est plausible, si elle est sensée, et qu'elle éveille chez le lecteur une adhésion intuitive immédiate, si elle a une évidence qui lui accorde valeur de preuve, est-ce suffisant ?<sup>29</sup>*

Cette question, à elle-seule, montre à quel point la posture empiriste-méthodologique<sup>30</sup> tient Pierre à l'écart de la posture rationaliste, cartésienne, de Husserl. Nous avons vu, dans mon article précédent, à quel point la démarche phénoménologique se fonde sur l'attestation phénoménologique, qui est bien une « adhésion intuitive immédiate à une évidence qui lui accorde valeur de preuve ». Mais pour Pierre, une telle intuition primitive n'est pas exempte de doute. Il lui faut des garanties que la naïveté, conséquence du biais d'assimilation, a été révisée, rectifiée par des actes d'accommodation, de prises d'informations, de vérifications décentrées, d'adaptation des schèmes aux objets. Cette formulation piagétienne peut aussi résonner avec le concept d'obstacle épistémologique de Bachelard : le sujet pré-scientifique qui ne se fie qu'à ses sens peut soutenir que la terre est plate :

<sup>27</sup> *Ibid.* p. 60

<sup>28</sup> *Ibid.* p. 63

<sup>29</sup> *Ibid.* p. 61

<sup>30</sup> Il existe aussi un empirisme philosophique (Locke, Hume) que ni Pierre ni Piaget ne partagent.

*Dans la formation d'un esprit scientifique, le premier obstacle, c'est l'expérience première, c'est l'expérience placée avant et au-dessus de la critique qui, elle, est nécessairement un élément intégrant de l'esprit scientifique.*<sup>31</sup>

De ces vingt années de lectures et d'échange avec des phénoménologues, Pierre sort complètement désabusé, et n'attribue plus aucune valeur heuristique à la « méthode » phénoménologique :

*L'ambiguïté épistémologique est totale. La phénoménologie se présente comme une science des essences, ayant totalement renoncé à l'empiricité, mais elle a un rapport permanent à la naturalité des vécus, même envisagée sous époque. (...) Si l'on veut utiliser des descriptions pour servir de base à une argumentation factuellement fondée, il faut que la production de ces descriptions soit méthodologiquement réglée. (...) Les phénoménologues n'ont pas de méthode de description, ne savent pas en quoi consiste l'action de décrire les vécus. Et pour celles et ceux que j'ai eu l'occasion de fréquenter en live, ne savent même pas qu'ils ne savent pas.*<sup>32</sup>

Pour quelqu'un qui déclare ne faire aucun reproche à la phénoménologie, Pierre témoigne dans ces lignes d'un attachement sans réserve aux conceptions empiristes de la psychologie, et d'un refus complet d'admettre une autre possibilité pour aborder son objet. Il ne laisse aucune chance à la possibilité d'appréhender une « généralité empirique » autrement qu'en passant par l'établissement d'invariants issus d'une observation systématique. Ce qui revient, comme je l'ai dit, à radicaliser l'idée selon laquelle « de mon propre vécu, je ne sais d'abord *strictement* rien ».

### **Les arguments pour la phénoménologie**

Nous disposons maintenant d'une bonne vue d'ensemble de la posture de Pierre, et sommes bien fondés à nous étonner : mais pourquoi n'a-t-il pas tout simplement reposé dans leur rayon ces textes si difficiles et si peu scientifiques ? C'est qu'il nous reste l'autre versant de cette rencontre à exposer.

Car si Pierre ne s'est pas du tout retrouvé méthodologiquement dans la phénoménologie de Husserl, mais qu'il a conservé pour elle un intérêt au long court, c'est évidemment pour ce qu'il y a aussi trouvé. Il faut se rappeler qu'en basculant de la troisième personne à la deuxième et première personne, Pierre s'est retrouvé dans le domaine de la conscience, et que l'œuvre de Husserl, qui lui est entièrement consacrée, devait lui fournir, malgré tout, des instruments pour ses propres descriptions et élaborations. Sans se préoccuper des interdictions qu'il percevait de la part de Husserl et de la communauté des phénoménologues, il a persévéré dans sa fausse interprétation :

*Aujourd'hui, je suis prêt, l'ayant lu, l'ayant traversé, capable de respecter les limites qu'il pose à son travail philosophique, à écrire en toute connaissance de cause, un ouvrage qui pourrait s'intituler La psychologie de Husserl, parce que je suis capable d'extraire de son projet ce qui s'y trouve aussi : une psychologie phénoménologique, que la psychologie « scientifique » avait été, et sera durant encore le siècle suivant, totalement incapable de produire.*<sup>33</sup>

On peut se demander si le livre projeté ici serait très différent de *Explicitation et phénoménologie*. Tout le long de l'ouvrage, Pierre y met au travail les concepts qu'il a prélevés – et parfois modifiés – dans l'œuvre de Husserl. Mais toujours en les envisageant comme des concepts de psychologie, qui peuvent tout à fait être associés à des concepts piagétiens. Par exemple, lorsqu'il expose, dans le chapitre 4, les modes de conscience selon Husserl, il introduit dans son tableau le concept de *réfléchissement*, qui indique qu'il relit Husserl de façon compatible avec le modèle piagétien de la prise de conscience – il le signale dans une note en bas de page<sup>34</sup>. En fait, comme la citation précédente le suggère, avec les guillemets employés pour exprimer le doute sur la scientificité de la psychologie, Pierre se retrouve dans une situation étrangement inversée : la psychologie expérimentale et ses évolutions en sciences cognitives sont demeurées impuissantes à

<sup>31</sup> G. Bachelard, *La formation de l'esprit scientifique*, Vrin, 1938, p. 27

<sup>32</sup> *Explicitation et phénoménologie*, p. 65-66

<sup>33</sup> *Ibid.* p. 37

<sup>34</sup> *Ibid.* p. 142

prendre en compte la subjectivité, c'est bien la phénoménologie qui correspond à cette psychologie authentique, mais sa méthode n'est pas scientifique. Alors Pierre, conservant en priorité ses convictions empiristes, brave les interdits et déclare que son interprétation fait de la phénoménologie la « meilleure psychologie », et suggère que sa propre méthode va pouvoir rectifier son défaut épistémologique en la rendant scientifique. Il choisit donc de percevoir Husserl comme un psychologue qui s'ignore, qui s'est réclaté fortuitement de la philosophie sans s'intéresser vraiment à ce que celui-ci avait à dire à propos de la psychologie.

Mais surtout, restant campé dans son présupposé empiriste, Pierre ne s'est jamais vraiment intéressé à ce qui avait permis au phénoménologue de produire, *malgré tout*, ces distinctions si éclairantes, ces descriptions si fines des structures de l'intentionnalité, de l'attention, de la conscience du temps, de la passivité, tous ces concepts qui lui ont permis de constituer sa psycho-phénoménologie. On peut comprendre cette réaction vis-à-vis de textes qui ne prennent pas beaucoup de gants avec les psychologues, mais la conséquence est que Pierre, en interprétant l'œuvre de Husserl en tant que psychologie, sans l'envisager pour ce qu'elle était vraiment, n'a pas vraiment su articuler son changement de posture, de la troisième aux deuxième et première personne, et n'a pas mesuré qu'il restait dans une zone indécise quant à la question de la preuve : sa psycho-phénoménologie restait-elle dépendante d'un régime de preuve expérimental, issu des sciences naturelles, adapté aux objets « extérieurs », ou bien avait-elle conquis son autonomie épistémologique, en définissant son régime de preuve au sein du paradigme qui lui fournissait ses concepts, adapté aux objets « intérieurs », la phénoménologie ? De fait, les énoncés de Pierre dénotent, sans équivoque, la première option : la psycho-phénoménologie, par son scepticisme empiriste, est toujours dépendante du régime de preuve expérimental.

Mais en quoi aurait-il tort ? Pierre a peut-être pointé un défaut majeur de la phénoménologie, dont on peut difficilement dire qu'elle a accompli son projet de surplomber les sciences, en leur procurant de solides fondations. Peut-être Husserl n'a-t-il pas suffisamment pris acte de l'obstacle épistémologique qui devait le contraindre à définir une méthode plus proche de la factualité. Nous allons maintenant passer de l'autre côté, pour tâcher de vérifier si un esprit aussi diligent que celui de Husserl a pu s'enliser dans une telle naïveté.

### **Le point de vue de Husserl**

Nous avons abordé, dans l'article précédent, la critique que Husserl avait porté à la psychologie. Nous pouvons résumer son argument de cette façon : la science physique a connu un saut qualitatif grâce aux apports de Galilée, qui ont permis, par application des mathématiques à la nature, de mesurer les choses corporelles, et ainsi de les connaître objectivement – mais la psychologie ne doit pas épouser exclusivement ces méthodes, sous peine de réduire perpétuellement son objet, la conscience, à une chose corporelle, à un objet extérieur. Ce serait une erreur ontologique : la conscience n'est pas une chose corporelle mathématisable dans l'espace, elle est *ce qui* mathématise l'espace. Elle est *constituante* du sens vrai, et elle doit être pensée comme essentiellement temporelle.

Pour broser à grands traits les relations que Husserl a entretenues avec la psychologie, on peut situer trois périodes.

La première période (1900) correspond aux *Recherches logiques*, dans lesquelles Husserl s'oppose au *psychologisme*, mais se situe encore dans une fidélité à son professeur, le psychologue F. Brentano, jusqu'à admettre que ses propres travaux relèvent d'une psychologie descriptive.

La deuxième période (1910-1920<sup>35</sup>) correspond au *tournant transcendantal*, dans lequel Husserl se différencie radicalement de la psychologie, non seulement en réaction aux interprétations des chercheurs qui le suivent, mais aussi et avant tout pour des raisons philosophiques : tant que la communauté scientifique assimile la conscience à une chose naturelle, le problème de la vérité sera relativisé par toutes les variations constatées. Or, pour que la raison demeure le guide de l'humanité, il faut affirmer le sens authentique – absolu, universel – de la vérité, établir les conditions de sa

<sup>35</sup> Mes datations sont estimées *grosso modo*

constitution en dehors de tout substrat contingent (les variations naturelles) – cela est la tâche, depuis toujours, de la philosophie.

La troisième période (1920-1930) est plus intéressante pour nous, car elle correspond à une attitude plus modérée, plus ouverte de Husserl envers la psychologie. C'est la période du *tournant génétique*, dans laquelle il se préoccupe davantage de la manière dont s'actualisent les actes qui constituent le vrai. Il n'est pas fortuit que le texte qui a le plus intéressé Pierre, *De la synthèse passive*, appartienne à cette époque. C'est aussi une période dans laquelle Husserl opère des distinctions plus fines au sein de son propre travail, et dissocie explicitement son versant psychologique de son versant philosophique. Il expose cette nouvelle orientation dans des leçons et conférences qui ont été rassemblées dans le livre *Psychologie phénoménologique*<sup>36</sup>.

### Psychologie phénoménologique

Puisque ce livre ne déroge pas à la règle de difficulté des textes husserliens, et que la place m'est comptée, je choisis, pour ma stratégie d'exposition le point de départ d'une citation – abrupte – que je vais tâcher d'expliquer point par point, comme Husserl le fait lui-même, mais en explicitant son vocabulaire.

Elle est issue de l'introduction des leçons de 1925, dans laquelle Husserl énonce que sa phénoménologie constitue une « nouvelle psychologie ». Il en fait un résumé :

*Si nous jetons un coup d'œil sur les caractères fondamentaux de la nouvelle psychologie, quelques mots-clés apparaissent : apriorité, éidétique, intuition ou description pure, intentionnalité, et l'on peut également indiquer qu'elle demeure dans l'attitude naturelle dogmatique, au lieu de l'attitude spécifiquement philosophique, c'est-à-dire transcendantale.*

*1 – Le titre d'apriorité signifie que cette psychologie vise en premier lieu des généralités et des nécessités d'essence, tout ce sans quoi l'être et la vie psychologiques sont tout simplement impensables.*<sup>37</sup>

Le meilleur moyen, comme souvent, de comprendre ce à quoi renvoient ces termes est de trouver un exemple de nécessité d'essence *a priori* :

Je suis en train d'écrire ce texte, ma vie psychologique – de ce moment – est impensable sans que je puisse compter sur une conservation des éléments matériels dont je me sers. Il est une nécessité d'essence pour moi que mon ordinateur continue d'exister sous la forme matérielle qu'il a présentement pour moi, sans mutation ni disparition. Ces deux formes d'avenir, pour mon ordinateur, sont *possibles a priori* : il peut se transformer en *défectueux*, mais pas en *grenouille*. Il peut disparaître, mais alors il y a *nécessité* – pour ma vie psychologique – que je puisse *vérifier* les causes de cette disparition. Si mon ordinateur disparaît sans cause identifiable, la norme de comportement, qui vaut pour mon ordinateur comme pour tout objet matériel de mon environnement, et que je prends implicitement en compte depuis ma naissance, se trouvera brusquement contredite, et j'en perdrai la raison.

*C'est en deuxième lieu seulement qu'elle (cette nouvelle psychologie) se tourne vers l'explication de la facticité psychologique, vers la théorie, plus précisément vers l'explication éidétique, ce qui relève naturellement pour nous d'un intérêt premier.*<sup>38</sup>

La facticité psychologique, c'est l'ensemble des nécessités d'essences, c'est le *style général* de mon expérience dans le monde : je compte sur la permanence des objets et sur l'identification des causes de leur altérations, je compte sur la conservation absolue de la distance entre mon immeuble et la tour Eiffel, tant que les deux existent, etc. C'est aussi cela que Husserl nomme « généralité empirique », et l'on comprend pourquoi il les tient pour évidentes : elles le sont, parce qu'elles fondent toute notre vie quotidienne *en tant qu'évidences*, elles sont nos *a priori*. Et son explication, sa théorisation s'intitule *éidétique*, parce que Eidos signifie, en grec ancien, *forme*. La

<sup>36</sup> E. Husserl, *Psychologie phénoménologique*, Vrin, 2001.

<sup>37</sup> *Ibid.* p. 47

<sup>38</sup> *Ibid.* p. 48

psychologie phénoménologique éidétique est donc la mise en concepts des formes typiques *a priori* qui fondent implicitement notre habitation du monde.

Un exemple de théorie éidétique de mon ordinateur : il est pour moi un objet qui me fait face, il est autre que moi-même, ainsi que tous les objets qui ne sont pas moi : il est *transcendant*. La pensée que je viens d'avoir et d'écrire est à moi, en moi, elle est mon propre : elle est *immanente*. Autre différence éidétique : si je veux déterminer mon ordinateur en tant qu'objet, je peux le faire jusqu'au bout, il est intégralement *présentable*. Si je me tourne vers mon immanence, et que je veux accéder à « moi » comme objet, je ne peux pas le faire jusqu'au bout, le « moi », l'ego est *apprésentable*.

Pour les lecteurs de Husserl, ces *Eide*<sup>39</sup> (transcendance/immanence, présentable/appréésentable) sont déjà familiers. Je m'appuie sur mes lectures pour cibler, par intuition, les éléments de mon expérience effective qui correspondent bien aux concepts. Donc, j'interprète les propos de Husserl dans le cadre de sa phénoménologie. Ce qui est seulement nouveau, pour l'instant, c'est qu'il la présente en tant que psychologie. Continuons :

2 – *Le titre d'intuition ou de description nous indique alors la source de cet a priori. C'est seulement en partant de la vision interne et de l'analyse de ce qui est intuitionné, et en s'élevant intuitivement à des nécessités générales que les assertions deviennent des assertions d'essence. Ce ne sont pas des nécessités d'essence supposées, présumées ; au contraire, la nécessité et la généralité inconditionnée de la validité sont maintenant elles-mêmes intuitionnées.*<sup>40</sup>

Nous retrouvons ici la notion, déjà abordée dans l'article précédent, *d'attestation phénoménologique* : la source de la théorie éidétique est l'intuition. Chez Husserl, nous savons que le passage de l'intuition de généralité empirique à l'explication éidétique se nomme réduction éidétique : elle consiste à donner un concept à une évidence primitive, comme je l'ai fait dans mes exemples.

3 – *En outre, une telle manière de procéder fait ressortir le caractère essentiel le plus général de l'être et de la vie psychiques : l'intentionnalité. La vie psychique est vie de la conscience, et la conscience est la conscience de quelque chose.*<sup>41</sup>

Husserl fait ici une opération importante : il caractérise le psychique non-pas comme un corrélat du physique – ce que fait la psychologie naturaliste – mais ayant l'*intentionnalité* comme caractère essentiel. Il précise ensuite qu'il comprend le psychisme comme « ce qui s'offre selon son essence propre sur le fondement de la vision interne<sup>42</sup> ». Autrement dit, la proposition d'une nouvelle psychologie consiste, pour Husserl, à s'appropriier le terme « psychisme », qu'il avait jusqu'ici laissé de côté, pour l'identifier à l'intentionnalité, qui est le domaine de la phénoménologie depuis le début. Pourquoi fait-il cette opération ?

4 – *Dans l'attitude transcendantale, toutes les recherches de ce genre reçoivent le caractère de recherches philosophiques fondamentales et conduisent à une philosophie fondée de manière radicale et, finalement, à une philosophie universelle.*<sup>43</sup>

Husserl nous dit que tout ce qu'il vient d'exposer comme principes de la nouvelle psychologie peut fonder la phénoménologie transcendantale – nous verrons tout de suite ce que cela peut signifier. Mais alors en quoi s'agissait-il de psychologie ? Husserl se met alors à la place du psychologue pour déclarer :

*Mais nous, psychologues, ne voulons pas être philosophes. (...) Nous voulons demeurer dans l'attitude naturelle, nous voulons n'être vraiment rien d'autre que des psychologues qui, de manière naturelle et humaine, dirigés sur le monde objectif en tant que réalité effective, s'efforcent de l'étudier pour autant qu'il est le monde de l'esprit. (...) Le monde, dont l'existence est posée et*

<sup>39</sup> Eidos au pluriel.

<sup>40</sup> *Ibidem*

<sup>41</sup> *Ibidem*

<sup>42</sup> *Ibidem*

<sup>43</sup> *Ibidem*

*toujours présupposée comme allant de soi (ce qui résulte de la concordance de notre expérience continue), est le thème universel de toutes les sciences que nous nommons, en opposition à la philosophie, « sciences de l'attitude naturelle ».*<sup>44</sup>

L'attitude naturelle, qui est au centre de cette protestation du psychologue, est caractérisée par Husserl comme la « *présupposition* de la réalité du monde dont on fait l'expérience<sup>45</sup> ». Au contraire, l'attitude transcendantale consiste à remettre en question cette attitude réaliste, pour mettre en crise l'évidence et questionner comment quelque-chose puisse m'apparaître en tant qu'objet, en tant que monde *hors* de moi.

Cela signifie que Husserl donne une autonomie à une psychologie qui serait phénoménologique, c'est-à-dire intuitive et réflexive, tout en restant naturaliste. Ce qui est mis en commun, c'est la description du vécu en première personne, issue chez Husserl de la réduction phénoménologique, et chez un psychologue comme Pierre, de l'explicitation, puis une théorie éidétique qui conceptualise et organise les évidences intuitives. A partir de cette démarche commune, cette théorie peut prendre deux directions : soit fonder le questionnement philosophique transcendantal (comment la transcendance est-elle possible ?), ou bien fonder une psychologie empirique.

Oui, depuis le début de son travail, Husserl déclare que la fondation de l'empirisme figure parmi les buts de la phénoménologie, et nous en avons ici la figuration : en organisant les généralités empiriques en une « super-structure » de nécessités d'essences, Husserl vise à dessiner la carte de la plus grande échelle de la conscience. La psychologie phénoménologique qu'il propose pourrait s'intituler macrophénoménologie, et fournir des instruments conceptuels à la micro-psycho-phénoménologie, tout comme l'épistémologie génétique de Piaget avait fourni des concepts pour la théorie des registres de fonctionnement.

### **Résolution de la contradiction**

Cette décision de Husserl de dissocier la méthode phénoménologique, intuitive et réflexive, de la visée proprement philosophique, transcendantale, ouvre une possibilité de résoudre la contradiction dans laquelle Pierre s'est retrouvé, mais à la seule condition que le psychologue empiriste accepte d'être fondé par une théorie éidétique.

Pierre n'a jamais accepté l'idée que la phénoménologie puisse fonder la psychologie empirique – il pensait même que l'ordre devait être inverse, puisque la phénoménologie ne savait pas établir des faits. Mais en réalité, il a bel et bien fondé sa psycho-phénoménologie sur les concepts qu'il trouvait chez Husserl. Il a exactement réalisé la possibilité entrevue par Husserl, sans jamais l'admettre.

Pourtant, cela lui aurait permis de lever son soupçon. S'il avait admis et examiné ce rapport de fondation, il aurait compris que la phénoménologie n'a pas, comme le dit Husserl sans convaincre, à établir des faits, car l'accès aux vécus, par simple réflexion, est *suffisant* pour ce qu'il veut en faire : organiser en une cohérence d'ensemble les nécessités d'essence qui sont évidentes, sans qu'il soit besoin de les observer au microscope.

Est-il important de se référer à un moment spécifié pour affirmer, comme une évidence, que le monde est *apprésenté*, c'est-à-dire qu'il ne se donne jamais intégralement en un seul objet ? Dois-je décrire de façon détaillée mon action pour établir l'évidence que le temps m'apparaît comme un flux continu ? Toutes ces nécessités sont des constantes qui traversent l'intégralité de nos vécus. Un psychologue comme Piaget ne mettait pas en place une expérience pour *établir* le concept de « permanence de l'objet », mais pour établir sa genèse chez l'enfant. Il n'est pas nécessaire de regarder par la serrure quand la porte est en verre.

Toutefois, la nécessité d'une psycho-phénoménologie qui déploie des outils d'observations comme l'entretien d'explicitation demeure, puisqu'elle a son propre domaine : les traits du vécu

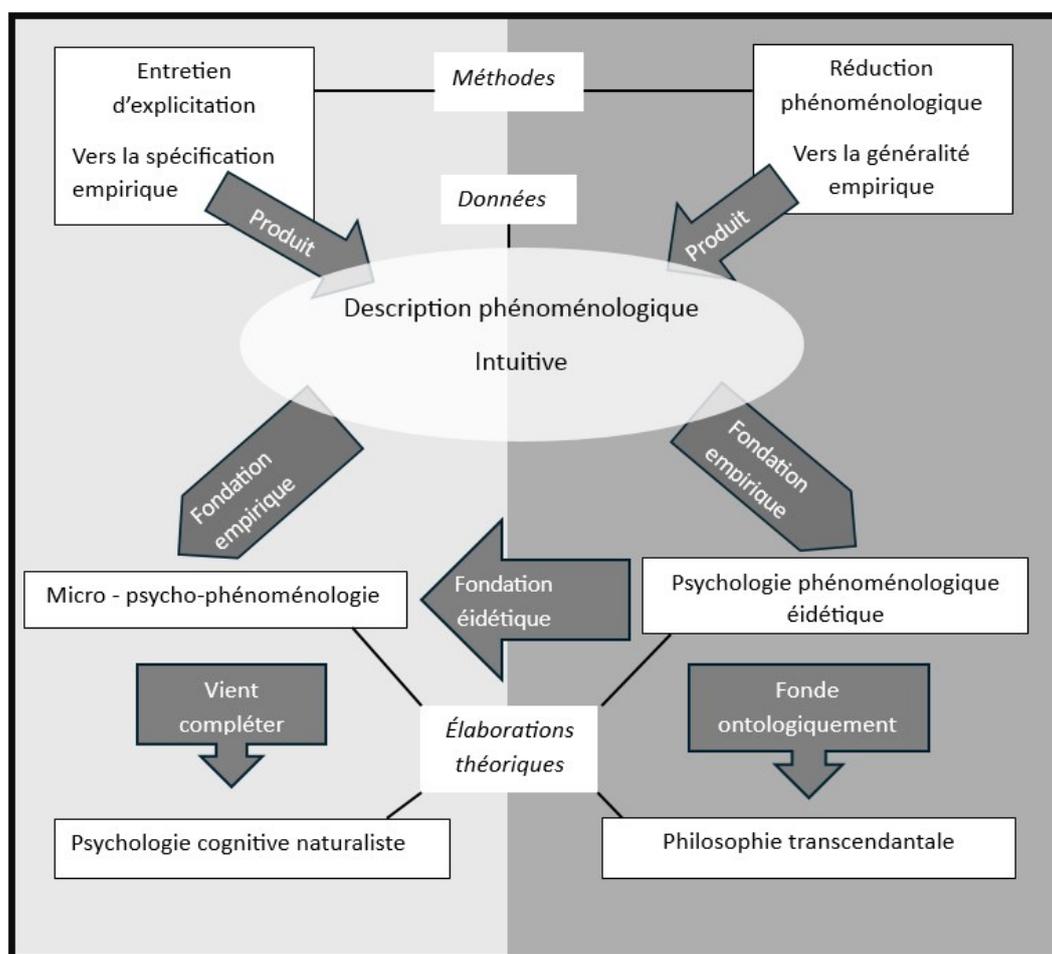
<sup>44</sup> *Ibid.* p. 49

<sup>45</sup> *Ibidem*

qui n'apparaissent pas dans la simple réflexion et qui réclament, pour se donner, une accommodation réglée. Si la nécessité se fait jour d'accéder à un niveau de détail fin, la simple réflexion de Husserl ne suffit plus. Le fait, mis en évidence par l'explicitation, que des aspects du vécu restent implicites, est un impensé de la phénoménologie, qui n'envisage pas assez l'intentionnalité en termes d'équilibration. De ce point de vue, elle présente un *biais d'assimilation* : elle part du principe que la conscience, étant immanente, est accessible à la réflexion.

### Schéma des fondations

Cette nouvelle configuration proposée par Husserl, qui a toujours parlé d'un parallélisme entre sa phénoménologie et la psychologie (celle qui prend en compte la subjectivité), peut faire l'objet d'une représentation sous forme, récapitulative, de *schéma des fondations* :



Le parallélisme est figuré par deux colonnes. A gauche la structure épistémologique de psycho-phénoménologie de Pierre, à droite la structure épistémologique de Husserl. J'ai voulu y mettre en évidence que la description phénoménologique intuitive est commune aux deux colonnes, avec cette différence que l'EdE vise le détail spécifié, quand Husserl vise la généralité. Et le deuxième élément important est la micro-psycho-phénoménologie, reçoit une double fondation : une fondation empirique, qui vient de ses données (de faits établis), et une fondation éidétique, qui lui fournit la structure conceptuelle permettant d'organiser ses données de façon cohérente, comme toute démarche scientifique l'exige. On voit ensuite que du côté de la micro-psycho-phénoménologie, les connaissances construites viennent compléter les plans d'expérience de la psychologie cognitive naturaliste, qui conserve le présupposé de la réalité du monde de

l'expérience. La meilleure preuve que Pierre partageait ce présupposé est qu'il envisageait la possibilité de valider le contenu d'une description en la confrontant à des supports objectifs comme la vidéo ou autres traces matérielles de l'action, alors que le philosophe phénoménologue n'admet que la validation intuitive immanente.

### Conclusion

Pour établir la possibilité d'un trait d'union entre psycho et phénoménologie, nous avons dû faire un pas vers la reconnaissance de l'attestation intuitive, que Pierre, arrimé à ses présupposés empiristes, n'avait pas voulu prendre au sérieux. Mais ce doute n'existait chez lui que sur un plan théorique. Sur le plan pratique, au contraire, il progressait en suivant ses intuitions, et il n'est pas douteux qu'il avait identifié le concept de *remplissement intuitif* comme celui qui pouvait rendre raison de la valeur heuristique de l'explicitation. Mon regret est que cette clarification vient trop tard, car elle aurait pu lui permettre de se situer autrement vis-à-vis d'une œuvre dont il s'est nourri, tout en percevant un antagonisme.

Mais une clarification de cette relation amour/haine ne devenait possible qu'à partir d'un changement d'attitude de la part de Husserl lui-même. En détachant la phénoménologie de l'orientation transcendantale, il l'a redonnée au domaine public d'où elle était issue. Ainsi la description des vécus peut être envisagée en plusieurs sens, et l'on pourra peut-être poser des questions qui restaient encore taboues, comme celle du rapport entre réflexion phénoménologique et introspection.

Cette clarification nous permet ensuite de comprendre notre démarche sur le plan épistémologique, nous qui souhaitons rendre raison de la valeur heuristique particulière de l'évocation. Nous savions qu'il nous fallait procéder à des descriptions de vécus d'évocation, et nous l'avons fait à plusieurs reprises. Mais nous savons aussi qu'il nous faut un cadre conceptuel de référence pour donner sens à nos données, pour les fonder eidétiquement. Il nous faut donc vérifier si Husserl peut nous apporter une psychologie phénoménologique eidétique de la mémoire.

Celle-ci n'existe pas telle quelle, elle se trouve dispersée dans plusieurs ouvrages, intriquée dans la phénoménologie de la conscience du temps. J'ai donc essayé de l'isoler, malgré le risque de déformation que cela engage, et je propose, en complément de cette série d'article, un modèle de la mémoire de Husserl.



Edmund Husserl, Kurt Lewin et Jean Piaget

## *Le modèle de la mémoire de Husserl*

Frédéric Borde

### **Introduction**

Il est assez périlleux de donner un tel titre à ce texte, tout simplement parce qu'il n'existe pas de modèle de la mémoire en tant que tel, déjà établi, que l'on trouverait dans un texte de Husserl lui-même, ou bien même d'un autre phénoménologue. Pour être posé, ce « modèle » doit être extrait de celui de la conscience tout entière, car il s'y trouve entièrement intriqué. On sait que le terme même de « mémoire » est très rarement utilisé par Husserl, et seulement pour qualifier la phase de conservation des souvenirs, comme dans l'expression « les dépôts de la mémoire <sup>46</sup> ». Pour désigner l'acte de mémoire, il utilise couramment le terme « souvenir », pour lequel il distingue, comme nous allons le voir, le souvenir primaire (la rétention) et le souvenir secondaire (le ressouvenir). Et cet acte de mémoire, Husserl l'envisage en tant que mode de l'intentionnalité qui ne peut être envisagé qu'au sein du problème, plus large, de la conscience du temps.

Dans le contexte de la phénoménologie, la conscience est toujours une *intentionnalité* : la conscience *de* quelque-chose. Nous partons alors de la proposition que le souvenir est la conscience *du* passé, ou bien une *intention* de passé, ou encore une *visée* d'un passé – tous ces termes sont équivalents. Cela ne semble pas, pour l'instant, produire une grande différence.

De son côté, au XIX<sup>ème</sup> siècle, la psychologie s'est tout de suite intéressée à la mémoire. Ebbinghaus, notamment, a fait apprendre à des sujets (dont lui-même) des phonèmes sans signification (afin d'éliminer un biais de rappel par connotation), puis a mesuré la conservation de l'information dans le temps, au fil des restitutions. Sa démarche, qui a fourni la matrice des recherches expérimentales depuis lors, cherchait à mesurer la fiabilité « naturelle » de la mémoire. Après un siècle et demi de ce type de recherches, il nous suffit d'évoquer le nom d'E. Loftus, autorité en matière de « faux souvenirs », pour indiquer que cette fiabilité est fortement remise en question par la psychologie scientifique, toutes spécialités confondues.

À cet endroit, la démarche de Husserl est diamétralement opposée. Bien qu'il sache, comme tout un chacun, que la mémoire présente des défauts, il part de la *nécessité* de la reconnaître comme un mode intentionnel qui *reproduit*, dans le présent, l'*identité* d'un passé. À plusieurs reprises, dans ses écrits, on peut lire les raisons de cette affirmation. Par exemple :

*En réalité, un spectre sceptique surgit et grandit de façon toujours plus menaçante : celui du caractère douteux du souvenir. J'ai parlé sans plus de mon flux de conscience et j'ai utilisé sans y penser, le souvenir (...) comme porte d'entrée dans mon passé transcendantal de vécu. Mais si le souvenir n'est plus une source de certitude apodictique<sup>47</sup> pour mes cogitationes<sup>48</sup> passées, alors je n'ai plus le droit*

<sup>46</sup> E. Husserl, *De la synthèse passive*, Millon, 1998, p. 253

<sup>47</sup> Apodictique : ce dont je ne peux douter.

<sup>48</sup> *Cogitationes* : pensées

*de parler de mon courant de vie infini, plus le droit de parler de mon moi passé et de mes vécus intentionnels passés (...).*<sup>49</sup>

Et Husserl continue ensuite à tirer les conséquences radicales de cet être douteux du souvenir pour la connaissance : je n'ai alors que le présent momentané, et si je forme un jugement adéquat à son propos, je ne peux jamais le répéter, puisque cette adéquation se trouve ensuite perdue. Si même je conserve un souvenir, mais que je ne peux jamais être absolument certain de ce qu'il me restitue, alors je perds le *droit* de le prendre en compte :

*Je suis donc enchaîné comme il le semble au « je suis » absolument stérile : je perçois – maintenant, pendant que je perçois, je pense, à savoir pendant que je pense maintenant, je ressens, et seulement pendant que je ressens, et ainsi de suite. Pendant ce temps, je peux observer réflexivement et produire des énoncés totalement inutiles, dont aucun ne porte en lui ne serait-ce que l'ombre d'une vérité stable, mais au contraire seulement l'adaptation stérile à la vie du présent fluante. Oui, vraiment stérile, car la fécondité, c'est justement celle d'une valeur qui reste et qui n'est pas limitée au seul moment où l'étant se déploie.*<sup>50</sup>

On le voit, le philosophe suit ici un raisonnement cartésien : le *cogito* est un jugement vrai, mais s'il n'est valide que dans l'instant, il ne permet de construire aucune connaissance, et surtout aucune science, qui doit pouvoir articuler, de façon répétée, de nombreuses connaissances en absence de leurs objets. Seul le souvenir permet au sujet d'emporter, dans le flux de la conscience, l'acquis de ses vécus. Certes, le doute et l'erreur peuvent accompagner des souvenirs, mais cela ne relève que d'une contingence des faits. Pour Husserl, lorsque le scientifique se prononce à propos des caractères de la mémoire, il doit énoncer son *essence*, et celle-ci, eu égard à sa fonction pour la connaissance, ne peut être que celle d'une reproduction véridique. C'est une *possibilité idéale* qui conditionne la possibilité de la connaissance. Même le sceptique, qui se présente comme savant sur ce thème et qui conteste la validité de la mémoire, le fait nécessairement en énonçant des arguments fondés sur sa propre mémoire : il l'estime donc fiable, et se contredit en acte. Ou bien sa mémoire n'est réellement pas fiable, et ce sont alors ses arguments qui perdent toute valeur de vérité. Dans les deux cas, le point de vue sceptique quant à la non-validité de la mémoire est totalement ruineux, absurde.

Néanmoins, le point de vue rationaliste de Husserl ne peut en rester à cette affirmation. Il ne suffit pas d'affirmer l'évidence que la mémoire *doit* être fiable. Si le constat ontologique d'une mémoire valide est posé, encore faut-il déterminer *comment cette possibilité idéale s'actualise dans des actes*, en cohérence avec l'ensemble de la vie intentionnelle. Et si le souvenir est, au sein du présent, l'apparition *valide* d'un vécu passé, il faut comprendre la forme de cette validité.

Du côté de la psychologie, pour Ebbinghaus, la validité d'un souvenir est mesurée par sa capacité à restituer une liste d'objets phonétiques en conformité, qualitative et quantitative, avec la liste objective apprise par le sujet. C'est la conservation de l'objet du souvenir qui est évaluée et représentée par une courbe qui chute vers l'oubli. Pour Husserl, un souvenir est valide s'il donne lieu à un *remplissement intuitif*. Ce souvenir peut être plus ou moins clair, plus ou moins complet, mais sa valeur est fondée sur l'évidence subjective qu'il reproduit le *soi* du vécu de référence, son identité *originaire*. Nous avons donc à comprendre ce que Husserl entend par ce concept d'*originaire*.

<sup>49</sup> *Ibid.* p.350

<sup>50</sup> *Ibid.* p.351

## Le concept d'originnaire

Dès l'ouverture de ses *Idées directrices*, Husserl présente le concept d'*intuition donatrice originnaire* :

*L'intuition donatrice est, pour la première des sphères, pour la sphère « naturelle » de connaissances, et pour toutes les sciences de ce ressort, l'expérience naturelle ; et l'expérience donatrice originnaire est la perception, prise au sens habituel du mot*<sup>51</sup>.

En ce qui concerne la connaissance issue de l'expérience, la perception est fondatrice, car elle permet au sujet de disposer de son objet « en chair et en os », permettant la plénitude du remplissement de l'intuition sensible. La *présence* de l'objet, quant à son être, peut parfois se trouver être mise en doute, mais dans la perception je peux librement procéder à toutes sortes de vérifications et de déterminations plus précises, jusqu'à atteindre l'apodicticité. En revanche, lorsque cet objet devient hors de ma portée perceptive, je conserve éventuellement, avec lui, une relation intuitive, mais celle-ci n'est plus *originnaire* :

*Nous avons une expérience originnaire des choses physiques dans la « perception externe » ; nous ne l'avons plus dans le souvenir ou dans l'anticipation de l'attente ; nous avons une expérience originnaire de nous-même et de nos états de conscience dans la perception dite interne ou perception de soi ; nous n'en avons pas d'autrui et de son vécu dans « l'intropathie ».*<sup>52</sup>

L'*originarité* est donc le terme qui qualifie la possession de l'objet « en personne », dans l'évidence « la plus certaine » (apodictique) de sa réalité. C'est un fondement de l'attestation phénoménologique. Notons au passage, comme Husserl le précise, que dans le souvenir, nous n'avons plus cette expérience originnaire. Or, si nous devons envisager le souvenir comme *reproduction de la perception*, cette remarque annonce un problème : quelque-chose de l'originarité de la perception doit néanmoins pouvoir être conservé dans l'après-coup, dans le souvenir. Mais continuons, pour l'instant, à déterminer plus précisément l'*essence* – c'est-à-dire la *forme* – de l'originarité.

### La structure d'horizons

Concernant l'*objet* qui se donne dans une intuition originnaire – donc, sur le pôle noématique – Husserl le caractérise par une *structure d'horizons* : dans sa réalité, au sein du monde, l'objet physique se donne par « esquisses ». Par exemple, je regarde la façade d'une maison que je n'avais jamais vue, et pourtant ce que je perçois prend, pour moi, le sens de « maison complète » : je *perçois* la façade, mais je *co-perçois* (je devine) ses murs latéraux et arrière, sa composition intérieure en pièces différentes, etc. – aspects qui sont pourtant hors de ma vue. Husserl nomme *horizon externe* cette part de l'objet qui est co-perçue, complément que j'ajoute forcément sur la base d'une « idée générale de maison », synthèse de mes expériences antérieures. De plus, j'aperçois, au-dessus des fenêtres, des motifs qui attirent mon attention, et je reconnais des visages sculptés. Je détermine alors plus précisément l'*horizon interne* de cette façade, en détaillant ce qui m'était déjà perceptible, mais non perçu. En me déplaçant, je peux continuer à déterminer (et vérifier ou rectifier mes co-perceptions) cette maison particulière, mais toujours par esquisses successives : dans la perception, l'objet se donne toujours en perspective, de façon partielle, selon mon point de vue. Conservons, pour la suite, cette idée : l'objet *originnaire* se donne dans une structure d'horizons externes et internes qui sont autant de possibilités à vérifier, confirmer ou modifier.

<sup>51</sup> E. Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie*, Tel Gallimard, 1950, p.14-15

<sup>52</sup> *Ibidem*

## La structure du présent

L'autre caractère de l'originarité se trouve cette fois du côté du sujet, sur le pôle égoïque. Et ce caractère est à la fois le plus fondamental et le plus complexe : le sujet vit *toutes* ses expériences dans une temporalité. La perception, même celle d'un objet inerte, est temporelle. Mais qu'est-ce que le temps ? Husserl a consacré beaucoup de pages à déployer cette question, et nous devons, pour notre propos, aller droit à cette interrogation : qu'est-ce qui, dans le temps de la perception, est originaire ?

Si le critère de l'originarité est la *présence*, alors le temps présent, originaire, c'est *maintenant* : un *point* éphémère, qui fuit aussitôt dans le passé, perpétuellement. En lui-même, dans son « instant réel », il me donne sensoriellement l'objet « en personne ». En tant qu'il se donne dans l'évidence, il est une *institution originaire* (au sens où il institue l'originarité), mais il n'est qu'une étape dans le processus de constitution du sens qui, quant à lui, se fait dans une durée. Dans ses *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, Husserl prend l'exemple de la mélodie, qui se prête idéalement à cette analyse : elle se donne comme un objet se constituant par points successifs :

*Le point source, avec lequel commence la « production » de l'objet qui dure, est une impression originaire. Cette conscience est saisie dans un changement continu : sans cesse le présent-de-son « en chair et en os »<sup>53</sup> se change en un passé ; sans cesse un présent-de-son toujours nouveau relaie celui qui est passé dans la modification.<sup>54</sup>*

Ce que Husserl désigne ici par le terme de « modification » ne concerne que le mode temporel : le « présent » est aussitôt modifié en « passé », mais la note *retenue*, elle, ne change pas : le Do que je viens d'entendre reste un Do, il est seulement devenu un Do tout-juste-passé. Il est important de se souvenir que « modification » ne signifie pas « altération ». Et justement, les psychologues et philosophes – entre autres Janet, Bergson, Brentano – qui ont réfléchi sur le temps se sont confrontés à ce problème : comment, en passant de l'impression originaire dans le tout-juste passé, l'objet peut-il se conserver ?

### La rétention (en un premier sens)

La réponse de Husserl est le concept de *rétention* :

*Mais quand le présent-de-son, l'impression originaire, passe dans la rétention, cette rétention est alors elle-même à son tour un présent, quelque-chose d'actuellement là. Pendant qu'elle est elle-même actuelle (...), elle est rétention du son passé.<sup>55</sup>*

En une seule phrase apparaît toute la difficulté du problème : comment Husserl peut-il dire que la rétention est rétention du son *passé*, tout en étant « elle-même à son tour un *présent* » ? Le Do est-il simultanément tout-juste passé *et* actuel ? Il faut comprendre ici qu'il est actuel parce qu'après lui, un Ré a retenti, et qu'ensemble, ils prennent forme de mélodie (ou d'une partie de celle-ci). C'est parce que le Ré présent est lié au Do tout-juste-passé qu'il prend son « sens », sa place au sein de ce type de succession que l'on appelle mélodie ». C'est donc une succession objective qui est *vécue comme* une contiguïté. Il en va de même pour ce mot, ainsi que pour tous les mots de tout texte : ils ne prennent sens dans leur enchaînement que grâce à la conservation du sens des mots lus antérieurement, déjà passés dans la rétention. Ici encore, tout comme dans le cas de la mélodie, la phrase, en tant qu'objet qui fait sens, ne se donne pas comme un multiple d'éléments successifs, mais comme l'unité de sens de la phrase.

<sup>53</sup> Dans le cas de la mélodie, le présent-de-son « en chair et en os » est une note réelle perçue.

<sup>54</sup> E. Husserl, *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, PUF, 1964, p. 43-44

<sup>55</sup> *Ibidem*

Autrement dit, la fonction de la rétention est d'abord de conserver l'impression originaire dans l'écoulement du flux temporel, de maintenir celle-ci « dans le présent vivant » pour l'associer à la nouvelle impression originaire, et ainsi constituer la trame du sens de l'objet final à mesure de son apparition. Prise en ce sens, la rétention n'est pas vécue comme *passé*, mais comme *présent*, comme un halo de présent qui dure, à l'échelle de la seconde.

En résumé, la rétention, que Husserl appelle aussi *souvenir primaire*, est tellement nécessaire à la constitution du sens de l'objet que l'instant de sensation originaire n'y suffit pas. C'est le halo (instant perceptif + rétention) qui forme le présent vivant. Ce constat l'amène à ceci :

*Jusqu'ici la conscience du passé – j'entends la conscience primaire du passé – n'était pas une perception parce que la perception était prise comme l'acte constituant originairement le maintenant. Mais si nous nommons perception l'acte en qui réside toute origine, l'acte qui constitue originairement, alors le souvenir primaire est perception.*<sup>56</sup>

Husserl se rend à l'évidence que ce n'est pas seulement l'impression sensible qui peut être qualifiée d'originaire, car sans la rétention qui lui est immédiatement attachée, elle n'est pas suffisante pour constituer l'objet, et ne permet donc aucune donation intuitive. C'est un changement de définition très important, car dorénavant, par liaison nécessaire, la rétention est une condition du remplissement intuitif : *le souvenir primaire est originaire*.

Si l'on suit Husserl, il faut reconnaître ici une grande conquête, car il vient, en somme, de dévoiler le moyen de « transmettre » l'objectivité de la perception à la mémoire. Mais cette originalité n'est-elle pas menacée d'altération à mesure que le temps passe ?

### **La rétention (en un second sens)**

Car la rétention prend un second sens : l'instant de l'impression originaire recule toujours dans le passé, sort du halo du présent vivant. Les notes Do et Ré ont laissé place à d'autres notes, mais elles sont toujours reliées à la mélodie en train de se constituer, elles en font partie, elles sont toujours intuitives. Puis, au fil de l'évolution du morceau, de l'intervention d'autres instruments qui jouent d'autres mélodies, ces notes perdent leur intuitivité, elles ne participent plus à la constitution du présent vivant du son, elles ne contribuent plus *maintenant*<sup>57</sup> à la donation de son sens et perdent toujours plus de leur clarté, de leur précision, de leur vivacité. Elles tombent dans le passé, comme toutes celles qui se sont jouées depuis, dans l'intervalle. Cet ensemble de notes passées forme une traîne, un champ rétionnel, que Husserl appelle « queue de comète », assombrissement continu, dont la durée ne peut être donnée *a priori*, mais au moins nous pouvons estimer que nous sommes ici à l'échelle de la minute et plus. Qu'advient-il du souvenir primaire et de son originalité durant cette chute vers l'« oubli » ?

### **Le système de l'intention objective**

Pour que l'originalité du présent vivant puisse être conservée dans la retombée dans le passé, toujours plus éloigné du présent vivant, il faut que quelque-chose en subsiste. Sur ce point Husserl est affirmatif :

*C'est un fait général, et fondamentalement essentiel, que chaque maintenant, tout en sombrant dans le passé, conserve son identité rigoureuse.*<sup>58</sup>

Chaque maintenant a une identité. En repartant de nos exemples, nous pourrions dire : la *vision* de la *façade* de la maison est l'identité de ce maintenant-là, la *focalisation* sur le *visage sculpté* en est une autre, l'*écoute* de l'*enchaînement mélodique de Do-Ré* encore une autre...

<sup>56</sup> *Ibid.* p. 58

<sup>57</sup> Il faut remarquer que cet adverbe provient du verbe *maintenir*.

<sup>58</sup> *Ibid.* p.82

l'identité de chaque maintenant, son individualité, lui est conférée par une corrélation spécifique, entre des *actes* de l'ego qui sont constitutifs d'*objets*. C'est pourquoi Husserl nomme ce type d'identité *intention objective* :

*Avant tout le moment du maintenant est caractérisé comme la nouveauté. Le maintenant qui vient tout juste de sombrer n'est plus la nouveauté, mais ce qui est poussé à l'écart par la nouveauté. Cette mise à l'écart implique un changement. Mais tout en ayant perdu son caractère de maintenant, il se maintient absolument inchangé dans son intention objective, il est intention d'une objectivité individuelle, et intention qui intuitionne.*<sup>59</sup>

Si je me déplace autour de la maison, j'en perçois successivement des aspects différents, mais toujours en constituant la *même* maison. J'entends plusieurs notes successives, mais en constituant graduellement la *même* mélodie. Ce qui se maintient absolument identique dans la rétention, c'est le *sens* de l'objet (le sens objectal) qui est le *telos*, la finalité de mes actes. Mes rétentions sont donc *liées* entre elles par cette finalité, elles s'enchaînent en formant un tuilage, une trame, un *continuum* organisé : l'intention objective est un *système de liaison* des maintenant successifs. C'est leur *concordance* qui permet de constituer l'objet intentionné :

*Le fait que différentes perceptions, se suivant l'une l'autre, passant continuellement l'une dans l'autre, coïncident selon leur sens objectal, revient au fait que les phases de maintenant momentanées et les souvenirs rétentionnels s'y rattachant continuellement concordent dans le sens objectal, et cela complètement dans le cas d'un objet inchangé.*<sup>60</sup>

La rétention, dans son second sens, est donc une longue chaîne dont chaque *maintenant passé* est intriqué au précédent et au suivant, parce que leurs identités respectives ont été solidaires dans la constitution du sens de l'objet. Mais si l'on parvient à se figurer ce tissage d'actes concordants, on ne comprend pas encore clairement la raison pour laquelle ces rétentions conserveraient cette identité à l'infini. N'y a-t-il pas un *terminus*, une fin de la rétention ? Pour comprendre cette possibilité de conservation de l'identité, il est sans doute important de rappeler d'abord que l'*exposé*, par écrit, de ce système d'enchaînement qu'est le champ rétentionnel, tend à l'isoler du reste de la conscience, mais qu'il s'agit-là d'un artefact. Dans l'expérience, tout ce processus est invisible pour le sujet – « dans une pure passivité, sans participation du moi actif<sup>61</sup> » – qui, quant à lui, est absorbé dans sa relation à l'objet, dans ses diverses visées. Le champ rétentionnel est, passivement, « au service » de l'activité intentionnelle, et la conservation de l'identité, du *soi* de chaque maintenant vécu, est directement liée au fait que l'activité de connaissance consiste à établir de l'identité, du *même*. Il y a, dans la conception husserlienne, un renversement de l'approche naturaliste : ce n'est pas parce que la mémoire passive conserve, par nature, l'objectivité originaires de la perception que la reconnaissance de l'identique devient possible, mais c'est parce que le sujet est soumis à la *nécessité de retrouver de l'identique durant son activité de connaissance* que son souvenir est *motivé* à conserver l'originalité de la perception. Dans son intention objective, l'ego identifie d'avance l'objet comme « le même de multiples ressouvenirs<sup>62</sup> » futurs :

---

<sup>59</sup> *Ibidem*

<sup>60</sup> *Ibid.* p. 78

<sup>61</sup> *Ibid.* p.74

<sup>62</sup> *Ibid.* p. 72

*À chaque perception correspond idéalement une multiplicité infinie de souvenirs possibles qui tous présentent la même perception telle qu'elle est en elle-même et par là le perçu comme tel, le sens.*<sup>63</sup>

Le renversement de l'approche naturaliste se voit très bien dans cette citation : la possibilité de retrouver plus tard l'objet, à l'identique, est *idéalement* un caractère de la perception. Ce qui signifie que, passivement, la perception constitue *en principe* le sens de l'objet *déjà en vue de le retrouver plus tard*. C'est donc, pour Husserl, la « reproduction et la reconnaissance »<sup>64</sup>, qui sont des conditions nécessaires à la connaissance d'un objet, qui impliquent que la rétention conserve le sens objectal.

*Le processus rétentionnel est un processus de la synthèse identifiante (de l'acte d'identification) – au travers duquel passe la même chose du sens objectal.*<sup>65</sup>

En replaçant la rétention dans l'ensemble de la vie intentionnelle, on comprend mieux la conservation de l'identité : si je peux constituer le sens complet de la « maison » alors que je ne vois que sa façade pour la première fois, c'est que ma co-perception « s'appuie » sur la rétention de mes perceptions antérieures de maisons, qui ont toujours confirmé qu'une maison a des murs et des pièces à l'intérieur. Ce n'est pas un « appui » conscient, c'est un processus d'association inconscient qui relève de ce que Husserl nomme *synthèse de recouvrement* (qui est une forme de *synthèse passive*) : le sens de l'objet présent est constitué en s'associant, passivement, avec les sens objectaux passés qui lui ressemblent.

Cela indique tout de même que cette synthèse, si elle est passive, imperceptible pour le moi, ne mobilise pas la perception antérieure dans toute sa plénitude : ce qui reste du passé agit dans l'ombre, sans remplissement intuitif. Il faut donc que l'expérience antérieure, qui a eu son moment originaire de plénitude intuitive, ait subi une certaine mutation pour n'agir maintenant que de manière passive, non-intuitive, mais tout de même avec un statut de « savoir expérientiel ». Il nous reste donc à comprendre ce que devient la rétention au bout de son parcours.

### **Le réservoir des rétentions vides**

La rétention finit-elle par mourir ? Jusqu'ici, Husserl parlait de la vie de la rétention en termes d'intuition : la rétention est vivante tant qu'elle est intuitive. Mais rappelons-nous que l'opposé du remplissement intuitif, ce n'est pas la mort, mais le vide :

*Le trajet de la rétention fraîche se convertit en permanence en un trajet de la rétention vide. (...) La fin consiste en une représentation vide qui représente son contenu de manière totalement indifférenciée, contenu qui, quant à lui, a totalement perdu toute la richesse des propriétés intérieurement dégagées que l'impression originaire avait édifiée.*<sup>66</sup>

Dans son texte, Husserl pense aussi l'intuitivité en termes d'affection : ce qui est intuitif affecte le moi, ce qui est vide est tombé à un *degré zéro d'affection* du moi.

*Cela finit donc par une indifférenciation complète, issue d'une impuissance affective totale. Dans la mesure où chaque trait rétentionnel essuie au cours de sa mutation une perte en force affective, il s'éteint de lui-même.*<sup>67</sup>

<sup>63</sup> *Ibid.* p. 80

<sup>64</sup> *Ibid.* p. 77

<sup>65</sup> *Ibid.* p. 235 – j'ai ajouté les termes entre parenthèses

<sup>66</sup> *Ibid.* p. 234

<sup>67</sup> *Ibid.* p. 235

Mais ce degré zéro d'affection ne tombe pas pour autant dans le néant. Voici comment Husserl comprend ce qu'il appelle « mémoire », la conservation des rétentions :

*Et finalement tout s'écoule unitairement ensemble, tous les traits et les évanouissements rétentionnels s'écoulent en une unité, au sein de laquelle se trouve de manière implicite le sens multiple (...) Aussi dirions-nous volontiers que toutes les affections particulières se sont transformées, au stade zéro, en une affection générale indivise ; toute conscience particulière s'est transformée en une conscience d'arrière-plan toujours présente de notre passé en général (...) Et dans la continuité de ce processus, le sens s'est néanmoins maintenu dans son identité, il s'est simplement voilé, il est passé du sens explicite à un sens implicite.<sup>68</sup>*

Il faut donc comprendre que la rétention, en tombant dans le passé, perd son individualité tout en conservant son sens. La rétention de la façade que j'ai scrutée, « cette perception de cette maison-là » va rejoindre, à terme, ma conscience d'arrière-plan de-toutes-mes-expériences-de-maisons, conscience dans laquelle ces expériences sont sédimentées, avec leurs différences affectives, plus ou moins saillantes (j'ai, par exemple, des maisons *préférées*). Dans cet arrière-plan, ces expériences sont devenues des *représentations vides*, désindividualisées, regroupées en invariants, en *noyaux noématiques* : la maison *généralement perçue*, la mélodie *généralement perçue*, etc. Les représentations vides sont les *traces* de toutes mes expériences d'objets qui me permettront de les identifier, passivement, à l'occasion de rencontres futures. Je dispose de mon passé à la manière d'un réservoir<sup>69</sup> :

*Que signifie ce degré zéro ? C'est le réservoir permanent des objets parvenus, dans le processus du présent vivant, à une institution vivante. Pour le moi, ils sont enfermés dans ce réservoir, mais ils restent bien sûr à sa disposition. Leur être ne consiste en rien d'autre finalement qu'en leur être originairement éprouvé (lors de la perception) et le rester-conscient dans ce processus du recouvrement d'identité synthétique et fluent.<sup>70</sup>*

Mais il est remarquable que Husserl, qui a toujours opposé *représentation vide* et *remplissement intuitif*, nous dise ici que l'être de ces représentations vides « ne consiste en rien d'autre finalement qu'en leur être originairement éprouvé et le rester-conscient ». C'est l'indice que la mutation de la rétention s'opère au niveau de son mode de donation : la représentation vide est toujours une conservation de l'identité originaire, mais *elle n'affecte plus le moi* de la même façon. La mutation de la rétention dans le temps ne concerne donc pas sa teneur, son *soi*, son identité, mais sa *présence* pour le moi : elle est toujours plus passée, toujours plus lointaine. Et pourtant, pour qualifier cette présence en arrière-plan, Husserl parle d'un « rester-conscient » : je ne sais plus précisément le détail de ce que j'ai vécu, mais je *sais sans aucun doute* que je l'ai vécu. Cela nous indique que dans son vocabulaire, le champ de conscience est plus large que ce par quoi le sujet est activement affecté, il englobe aussi ce réservoir, qui n'est présent qu'à titre de potentiel.

Mais dans cette conception de la mémoire, qui ressemble à un catalogue de matrices qui permettent de donner immédiatement forme au présent de l'expérience, de le *préfigurer*, celles-ci semblent complètement affranchies de la succession. Cela semble contrevenir à un caractère pourtant fondamental : la mémoire est aussi conscience du temps qui passe, elle permet aussi de distinguer entre l'expérience récente ou ancienne. Le processus qui forme la trame rétentionnelle doit donc comprendre aussi un système de « datation » des événements.

<sup>68</sup> *Ibid.* p. 235-238

<sup>69</sup> Husserl utilise ce mot en français dans le texte.

<sup>70</sup> *Ibid.* p. 240 – j'ai ajouté les termes entre parenthèses

## Le système de places temporelles

Nous avons vu, plus haut, que dans chaque *maintenant* originaire de l'intention objective, une individualité se crée : à *ce* moment-là, *tel* ensemble d'actes est posé pour constituer *tel* objet. Cela peut se dire très simplement : chaque moment est unique. Pourtant, maintenant que nous posons, avec Husserl, que l'aboutissement de la rétention est de perdre son individualité pour devenir une représentation vide, générale, nous pourrions imaginer que ce réservoir n'est organisé que par associations d'esquisses rencontrées dans mes expériences : « façade » est associé à « fenêtres » qui est associé à « briques », et ainsi pour l'ensemble des objets du monde dont j'ai constitué le sens. Mais, même en acceptant ce modèle réduit du catalogue de formes qu'est la mémoire, il lui manque quelque-chose de fondamental : avec la perte de l'individualité, comment peut-elle présenter une chronologie ?

Cette chronologie est ce dont je dois aussi pouvoir disposer pour constituer mes connaissances, et corrélativement pour me constituer *moi-même*. Ce n'est pas seulement mon propre parcours qui me permet de me constituer en tant qu'individu, en tant que personne distincte d'une autre, mais plus universellement, c'est l'ensemble de mes trajets d'expérience qui fondent mes actes, qui forment mes savoir-faire. Dans un vocabulaire piagétien, on pourrait dire ici : la chronologie est une dimension fondamentale de mes schèmes (et le réservoir husserlien est bien l'analogue du schématisme piagétien, qui est aussi une mémoire d'arrière-plan). Mais comment la chronologie advient-elle dans le cortège rétentionnel, et comment est-elle conservée dans le réservoir ?

D'abord, il faut évoquer la structure universelle du temps : un flux continu et linéaire. Chaque événement se produit dans le temps, d'abord dans le maintenant, puis dans le passé, et ne se produit plus jamais. La temporalité doit être comprise comme principe d'individuation :

*Différents objets peuvent entrer en scène successivement dans une même durée avec des propriétés semblables remplissant la durée ; seulement, ces instants eux-mêmes et le fait même de durer sont absolument uniques dans le temps. Cette unicité dans le temps n'est justement pas répétable.*<sup>71</sup>

Cette forme du temps est le principe d'individuation le plus originaire : chaque objet constitué dans un maintenant a sa *place temporelle*, et celle-ci est absolue, car elle ne pourra jamais changer. Le temps universel est alors un « système de places, bâti à partir de places temporelles qui n'ont lieu qu'une fois.<sup>72</sup> »

Mais nous retrouvons la même question : chaque maintenant originaire possède sa *situation temporelle absolue*, mais comment est-elle conservée de manière à former une mémoire chronologique ?

Pour le comprendre, il faut changer de point de vue. Avec ce système de place, Husserl suggère l'image d'un ordre temporel entretissé et fixe, qui pourrait évoquer le percement d'un rouleau pour piano mécanique, ou toute forme d'inscription sur un support déroulant, vu en troisième personne<sup>73</sup>. On comprend mieux ce concept en mentionnant que Husserl parle aussi d'« intervalle temporel unique<sup>74</sup> », car alors la chronologie n'est plus seulement une image de succession ordonnée, elle devient une question phénoménologique, en première personne : comment la *chronologie* se donne-t-elle à l'ego ?

<sup>71</sup> *Ibid.* p. 92

<sup>72</sup> *Ibid.* p. 212

<sup>73</sup> Pour ma part, cette image me fait penser à *Music for 18 musicians*, de Steve Reich.

<sup>74</sup> *Ibid.* p. 83

*En vérité l'objet du souvenir primaire, qui recule continûment, ne change absolument pas de situation temporelle ; seule change sa distance vis-à-vis du maintenant actuel (...).*<sup>75</sup>

C'est une évidence que l'exposé d'un système pourrait faire oublier : nous ne vivons que dans le maintenant. L'accès du sujet à son passé ne peut se faire que depuis le nouveau *maintenant*, qui est le seul temps originaire, le seul temps de la constitution. C'est donc nécessairement à partir du présent actuel que nous pouvons constituer une chronologie entre nos vécus passés, en estimant leur « distance vis-à-vis du maintenant actuel », nécessairement sur la base de l'*intuition* d'un intervalle temporel qui nous sépare d'eux. Et cette intuition ne peut nous être fournie que par l'enchaînement, le cortège intriqué, la trame des maintenant qui se sont succédés dans l'intervalle. Mais nous pouvons, encore une fois, estimer que cette intuition d'intervalle temporel perdra ses repères à mesure que la rétention tombera toujours plus dans l'indifférenciation de ses composantes.

C'est donc toujours la même limite que nous trouvons dans le domaine du souvenir primaire, de la rétention. Son organisation structure une forme d'ordre fixe, puisque la succession est immuable, mais elle s'estompe dans la durée, ce qui signifie seulement qu'elle cesse d'affecter le moi. En elle-même, elle suffirait peut-être à constituer une forme d'habitus, puisqu'elle permet la reconnaissance. Mais s'il s'agit de construire des connaissances pleinement conscientes, explicites, telles que l'exige une science, alors il faut les moyens d'une reproduction, qui pallie la perte des acquis dans la brume du temps. Nous allons donc aborder le souvenir secondaire, reproducteur, le *ressouvenir*.

### **Le ressouvenir**

Avec le thème du ressouvenir, nous abordons l'acte sur lequel pèsent tous les soupçons : « Il est depuis longtemps question dans la théorie de la connaissance de la possibilité générale de l'illusion du ressouvenir. <sup>76</sup> » Comme nous l'avons vu, la rétention présente une fiabilité grâce à une structure tissée, qui transmet l'identité originaire, plus ou moins longtemps selon sa puissance d'affection, le long de la queue de comète. Mais comment Husserl comprend-il la conservation de l'identité originaire une fois que la rétention a complètement perdu son intuitivité, afin qu'elle soit disponible pour sa reproduction ?

Lorsqu'il présente son concept de ressouvenir, Husserl le nomme souvenir *secondaire* pour le distinguer de la rétention, le souvenir *primaire*. Leur première différence est que la rétention est attachée à la perception, le ressouvenir ne l'est pas :

*La mélodie une fois expirée, nous ne l'avons plus comme perçue et présente, mais nous l'avons encore en la conscience, elle n'est pas une mélodie présente, mais tout-juste-passée. Qu'elle soit tout juste passée n'est pas une simple opinion, mais un fait donné, donné en personne, donc « perçu ». Au contraire, dans le ressouvenir le présent temporel est remémoré, re-présenté. De même le passé est passé remémoré, re-présenté, mais non passé perçu, donné et intuitionné de façon primaire.*<sup>77</sup>

Cette citation pose une différence essentielle : si la rétention est vécue *comme* une perception, ce n'est pas le cas du ressouvenir, qui est vécu comme une re-présentation qui n'est plus originaire. Les ressouvenirs, en tant que re-présentations, relèvent de ce que Husserl appelle la *phantasia*, qui est une production de l'imagination. Cela ne signifie pas que cette imagination soit débridée, mais plutôt que le ressouvenir, qui est dirigé par l'idéal de

<sup>75</sup> E. Husserl, *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, p. 83-84

<sup>76</sup> E. Husserl, *De la synthèse passive*, p. 186

<sup>77</sup> E. Husserl, *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, p. 52

reproduction, présente des possibilités de donation que la rétention n'offrait pas du tout. Ainsi, Husserl relève-t-il plusieurs modes d'accomplissement du ressouvenir :

*Ou bien nous l'accomplissons en le saisissant simplement au vol, comme lorsqu'un souvenir « surgit » et que nous avons en vue, le temps d'un clin d'œil, ce qui est remémoré : ce dernier y est vague, il apporte peut-être intuitivement une phase instantanée privilégiée, mais ce n'est pas un souvenir-répétition. Ou bien nous accomplissons un souvenir réellement reproducteur, une répétition, en qui l'objet temporel s'édifie à nouveau complètement dans un continuum de re-présentations.<sup>78</sup>*

Cette distinction est bienvenue pour nous, puisque la possibilité d'une rétrospection est envisagée ici sous le terme de souvenir-répétition, et c'est ce que nous tâchons de motiver dans le dispositif de l'EdE. D'ailleurs, une autre précision de la part de Husserl nous permettra de vérifier que nous partageons certains critères quant à la définition du ressouvenir :

*L'objet est le même, c'est le même théâtre illuminé (vu la veille) que j'ai maintenant présentifié (...). Mais ce sont deux choses différentes que se représenter intuitivement le théâtre et le tenir pour effectivement réel, alors qu'on ne le voit pas effectivement (...) – et se rappeler l'illumination d'hier du théâtre, se souvenir du théâtre dans tel et tel point temporel, tel qu'alors il a été vu. Ici, c'est le temps qui importe : souvenir au sens strict.<sup>79</sup>*

Pour Husserl, le souvenir *au sens strict* est bien la présentification d'un objet tel qu'il a été perçu dans sa situation temporelle originaire. Nous retrouvons les caractères de ce que Pierre Vermersch a nommé « référence à un moment spécifié ». Néanmoins, cette présentification ne reproduit pas tous les caractères temporels. Le mode intentionnel de l'imagination présente sur ce point une certaine liberté :

*La re-présentation est quelque-chose de libre, c'est un libre acte de parcours, nous pouvons accomplir la représentation « plus vite » ou « plus lentement », plus clairement et plus explicitement ou plus confusément, d'un trait vif comme l'éclair ou en démarches articulées, etc.<sup>80</sup>*

On voit donc que cette liberté correspond à des modifications plus importantes, puisque le passé peut changer de figure. Et avec l'accroissement des modifications, la validité du ressouvenir se trouve mise en question :

*Ce dont je suis rétentionnellement conscient, avons-nous vu, est absolument certain. Mais qu'en est-il du passé plus lointain ? Quand je me rappelle quelque-chose dont j'ai fait hier l'expérience, je reproduis le processus dont j'ai fait hier l'expérience, éventuellement selon tous les moments de la succession : le premier terme est reproduit d'abord, puis dans l'ordre de la succession, le second, etc. (...) Et il est bien possible, non seulement que les moments du processus présent à titre de souvenir, pris un à un, s'écartent de ceux du processus passé (que ces derniers ne se soient pas déroulés comme ils sont maintenant re-présentés), mais aussi que la succession réelle était autre que ne le prétend à présent la succession qui la remémore.<sup>81</sup>*

Husserl se rend bien à l'évidence que le souvenir d'un passé lointain peut être re-présenté de façon fallacieuse, et nous pouvons remarquer que son critère principal est le déroulement, la

<sup>78</sup> *Ibid.* p. 53

<sup>79</sup> E. Husserl, *Sur la phénoménologie de la conscience intime du temps (Manuscrits B)*, Millon, 2003, p. 96

<sup>80</sup> E. Husserl, *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, p. 66

<sup>81</sup> *Ibid.* p. 68

succession – justement le mode de transmission de l'identité originaire – qui se trouve ici perdue. Pour dépasser ce problème, Husserl n'a d'abord trouvé que cette réponse :

*La question est maintenant de savoir si cette évidence de la conscience du temps peut se conserver dans la reproduction. C'est possible seulement si l'écoulement reproducteur recouvre un écoulement rétentionnel.<sup>82</sup>*

L'écoulement reproducteur, c'est le déroulement de mon ressouvenir en train de se constituer. Nous avons l'habitude de l'appeler V2, alors que l'écoulement rétentionnel correspond à V1. Donc, Husserl nous dit ici que l'évidence à propos de V2 dépend de son *recouvrement* de V1, c'est-à-dire que les deux écoulements coïncident, soient *concordants*. Cela n'est possible que si l'écoulement rétentionnel devient à nouveau intuitif. En somme, cette première réponse ne peut pas surprendre : seul l'écoulement rétentionnel est originaire, et la validité du ressouvenir ne tient qu'à sa capacité de le retrouver intuitivement. Cela débouche évidemment sur une deuxième question : comment le ressouvenir peut-il *réactiver* le flux rétentionnel du vécu de référence ? Husserl a répondu à ce problème en développant une doctrine de l'*éveil associatif*.

### L'éveil associatif

L'association entre le maintenant actuel et le passé se dit d'abord très simplement : ce qui est présent rappelle le passé. Husserl lui trouve ensuite de nombreuses formulations, dont l'idée initiale est comparable à la madeleine de Proust :

*Par exemple une vallée encaissée, que nous apercevons au détour d'un virage, nous rappelle une autre vallée encaissée qui remonte de manière reproductrice à la surface. (...) Ce qui est présent rappelle ce qui est reproductivement présentifié : il y a là une tendance qui passe de l'un à l'autre et qui est remplie dans le cas de la reproduction intuitive. (...) De plus le phénomène se donne lui-même comme une genèse, l'un des membres (le présent) comme éveillant, l'autre (le passé) comme éveillé. La reproduction du dernier membre se donne comme activée par l'éveil.<sup>83</sup>*

Ce membre éveillant, dans cet exemple « la vallée aperçue », Husserl l'appellera ensuite *membre-pont*, est une condition pour une synthèse de ressemblance. Il a une fonction de médiation entre le présent et le passé, et il peut aussi provoquer des associations sans être remarqué. Cette association a donc une genèse, et Husserl nous dit qu'il y a là une *tendance*. Ce n'est pas un terme habituel de son vocabulaire, et pour qualifier cet élément dynamique, il emploiera ensuite le concept d'*affection* : tout le processus de l'éveil repose sur la possibilité pour le moi d'être plus ou moins affecté par le membre-pont, qui assure le lien entre le présent et le vécu passé.

En assurant ce lien, on peut dire du membre-pont qu'il est éveillant : il éveille le passé, qui est noématique, et aussi l'attention et l'intérêt de l'ego. Husserl consacre de nombreuses pages à comprendre comment l'ego peut être éveillé, et cela déjà dans le présent de la perception : comment l'attention est-elle attirée par un objet ? D'un côté il identifie « le contraste comme la condition la plus originaire de l'affection <sup>84</sup> », en donnant l'exemple d'une explosion, qui capte l'attention, et de l'autre, il accorde une place à un facteur très relatif, qui relève de la personne : « nous devons également admettre des préférences pulsionnelles, originairement instinctives<sup>85</sup> », en donnant l'exemple d'un sentiment de volupté fondé sur une ressemblance qui se distingue. Mais quoiqu'il en soit, le membre-pont apparaît dans le déroulement du présent vivant, et il éveille l'ego avec une *direction*, une *tendance vers le passé*,

<sup>82</sup> *Ibid.* p. 68

<sup>83</sup> E. Husserl, *De la synthèse passive*, p. 194 – j'ai ajouté les termes entre parenthèses

<sup>84</sup> *Ibid.* p. 217

<sup>85</sup> *Ibid.* p. 218

même si « l'assombrissement rétionnel a perdu en effectivité jusqu'au dernier reste et si le processus lui-même a perdu le dernier reste de vivacité du flux.<sup>86</sup> »

### La genèse de l'éveil

Husserl décompose la genèse de l'éveil en trois degrés.

Tout d'abord, l'éveil commence de façon imperceptible pour le moi : un sens objectal, constitué lors d'un vécu lointainement passé, se trouve *impliqué*, associé par similitude, dans mon présent vivant. Cela est d'abord inconscient, mais cette liaison, ce rapprochement (cette synthèse de recouvrement) entre le présent et le passé possède une force affective : dans ce rapprochement, ce qui est similaire est imperceptible, mais ce qui n'est pas similaire provoque un contraste qui affecte et commence à éveiller le moi.

Au deuxième degré d'éveil, quand l'attention se tourne vers lui, ce passé lointain, qui est venu se fondre au présent, sort de l'arrière-plan, du réservoir, sous forme de représentation vide : peut-être seulement une direction, un horizon, peut-être une image, mais désunie de tout ce qui faisait son *soi*, son identité. Néanmoins, elle permet au moi un certain niveau d'identification. Elle est déjà le membre-pont.

S'il est suffisamment motivé, si cette direction l'intéresse, le moi accède au troisième degré, qui est celui du passage de ces représentations vides à des intuitions reproductives, c'est-à-dire les ressouvenirs.

Cette genèse en trois degrés, Husserl l'énonce comme une loi :

*Dans tous les cas vaut la loi selon laquelle des ressouvenirs ne peuvent naître qu'en vertu de l'éveil des représentations vides. (...) Par l'indication de cette origine est préfigurée toute la légalité conforme à l'essence de l'association reproductive.<sup>87</sup>*

Cette genèse en trois degrés prend force de loi, car elle assure une filiation originaire : au premier degré, la première association par ressemblance s'est produite à même la constitution du présent vivant, elle est elle-même une association originaire entre le présent et le passé. De là, en fonction de la motivation du moi, de son intérêt pour le vécu passé, cette ressemblance se convertit en représentation vide, puis en ressouvenir :

*(1) Bien entendu l'éveil, en s'alimentant à la force affective de ce qui a été éveillé en premier, peut toujours progresser, et il augmente éventuellement aussi par la sollicitation des intérêts affectifs qui naissent au cours de la progression. (2) Au sein du vide (du réservoir), seuls parviendront à la validité les moments de sens (les représentations vides), isolés et particulièrement puissants, du présent lointain correspondant, tout comme, dans le léger brouillard qui se dissipe, seuls les contours grossiers parviennent à sourdre. (3) Cela se présente de manière plus favorable si l'éveil se convertit en ressouvenir. Naturellement ce passage s'accomplit par une synthèse d'identité ; celle-ci est une opération du ressouvenir intuitif, de la reconstitution du contenu objectal, mais sur le mode du revenir-de-nouveau à ce qui est connu, du se-présentifier-de-nouveau, non pas en l'éprouvant effectivement, mais en faisant comme si on l'éprouvait.<sup>88</sup>*

Cette dernière précision de Husserl, selon laquelle le ressouvenir donne le contenu du passé « comme si on l'éprouvait », peut nous faire penser à l'évocation et sa qualité de « quasi-revivre ». Et il nous faut alors remarquer que cette loi de la genèse, qui garantit la transmission de l'originaire, place le ressouvenir dans une situation de dépendance vis-à-vis de la représentation vide, qui peut être une direction vers le passé seulement ressentie, un « sentiment

<sup>86</sup> *Ibid.* p. 240

<sup>87</sup> *Ibid.* p. 243

<sup>88</sup> *Ibid.* p. 244 – j'ai ajouté les chiffres et les termes entre parenthèses pour marquer les trois étapes.

intellectuel » (que W. James appelait *fringe*), mais qui peut aussi prendre la forme de « figuration » ou de « remplissage ». Husserl les situe au même degré dans la genèse, avec la même fonction de « pont vers le passé ».

Husserl précise aussi que cette genèse n'est pas nécessairement linéaire, l'éveil peut croître de manière continue ou par bonds. Cela d'autant plus que l'affection se propage : un premier élément se détache de mon vécu passé, mais d'autres éléments qui étaient autour sont de nouveau associés, par ressemblance, par contiguïté ou par succession :

*Nous remarquons que ce qui est ressemblant ne reste pas isolé ; d'une certaine manière, c'est toute la conscience du passé qui est co-éveillée. (...) Du souvenir d'un Titien je suis transporté à celui du palais des Offices ; cependant seules certaines lignes du présent de ce temps-là sont en particulier éveillées et remontent à la surface, certains autres tableaux, qui étaient là, ou des choses plus prosaïques, comme le gardien de musée en train de bailler, etc.<sup>89</sup>*

Dans la poursuite du remplissement intuitif du ressouvenir, la synthèse progresse d'elle-même, passivement : tant qu'elle se trouve motivée par un intérêt, « l'affection court le long des liaisons <sup>90</sup>», se propage en réactivant les associations qui s'étaient formées lors du présent passé. Et ce n'est possible que parce que cette structure associative s'est conservée, à sa place dans le réservoir. Cette structure associative du présent passé était justement ce qui lui procurait son identité originaire. Sa réactivation passive revient à éveiller le *soi*, l'identité originaire de ce présent lointain, mais modifié : c'est maintenant du passé.

De son côté, l'ego procède activement à des déterminations plus précises, la progression vers la clarté du ressouvenir est sa motivation. Si, dans la perception, il peut le faire en explorant les horizons interne et externe de l'objet, il peut aussi le faire dans le ressouvenir.

### Horizons dans le ressouvenir

*Dans le cas de chaque perception externe, par exemple celle d'une maison, ses côtés et ses parties invisibles, nous distinguons bien ce qui est proprement perçu, ce qui est proprement présenté, de ce qui est simplement co-perçu, co-perçu qui n'est en propre qu'un représenté vide (apprésenté). Nous parlons aussi d'un horizon externe vide. De même, dans le cas du ressouvenir. Une situation ou un processus qui s'étend très loin dans le temps, par exemple une symphonie, émerge intuitivement, mais à y regarder de plus près, ce ne sont que des éléments de la situation, des petits segments de symphonie qui parviennent à l'authentique donation du soi, alors même que nous « visons » l'ensemble. Ici aussi nous avons donc un horizon externe simplement apprésenté.<sup>91</sup>*

Ce point est très important : ce n'est pas seulement un segment de *maintenant* passé qui se donne dans le ressouvenir, mais aussi une représentation vide, une direction vers ce qui l'a précédé et ce qui lui a succédé, un halo temporel non encore clarifié : me revient une mélodie, mais aussi la certitude qu'il y avait autre chose avant, qui ne me revient pas encore. Pour l'ego, ces directions sont des horizons de possibilités pour la reproduction de la durée d'ensemble du moment visé. Il en va de même pour l'horizon *interne* : il est aussi possible pour l'ego de déterminer plus précisément ce qui s'est déjà donné : je retrouve d'abord cette mélodie chantée, je retrouve ensuite les paroles.

<sup>89</sup> *Ibid.* p. 195

<sup>90</sup> *Ibid.* p. 229

<sup>91</sup> *Ibid.* p. 261 - j'ai ajouté le terme entre parenthèses

Bien sûr, alors que dans la perception de la maison, je pouvais me déplacer et découvrir de nouveaux aspects dans les horizons de l'objet, dans le ressouvenir, c'est « ce que j'ai perçu » qui devient mon objet, les horizons sont donc, eux aussi, modifiés et limités à la succession et à la représentation (toutes modalités sensorielles comprises).

Husserl précise que ces remplissements intuitifs rendus possibles par la structure d'horizon du ressouvenir sont une « confirmation de la donation du soi pleine et concrète<sup>92</sup> ». C'est une progression significative dans la gradation de la clarté, « qui a sa limite idéale dans la donation du soi « pure » ou absolue, pour laquelle la clarté absolue n'est qu'un autre nom<sup>93</sup> ». Le philosophe ne nous dit pas ici que chaque éveil de ressouvenir atteint la clarté absolue dans la reproduction, mais il en formule la « limite idéale », c'est-à-dire l'idée directrice, la finalité, le *telos* pour le moi actif. L'atteinte de cet absolu n'est donc pas son critère pour évaluer la validité d'un ressouvenir.

### **L'institution originnaire**

Le remplissement absolu n'est peut-être qu'approché. Mais pour Husserl, le critère selon lequel l'ego jugera que son ressouvenir est vrai, se situe sur le plan de la donation : le ressouvenir se donne de manière « transcendante » parce qu'il donne lieu à une « identification active possible<sup>94</sup> ». Pour le dire très simplement, cela signifie que le ressouvenir se donne d'une manière analogue à la perception : aussi bien l'objet perçu, devant moi, m'apparaît vrai grâce aux horizons de déterminations et de vérifications qu'il m'offre (si je ne peux *rien* vérifier, je doute de son être), de même le ressouvenir m'apparaît vrai car ses horizons m'invitent à le compléter, à le préciser, à en prendre activement connaissance. Et en le faisant, en disposant librement de son *soi*, en tant qu'objet identique et identifiable, *je peux* progresser dans la clarification et dans l'extension temporelle.

Pour Husserl, un objet qui présente toutes ces conditions favorables à l'identification est parvenu à l'*institution originnaire* :

*À cela correspond pour le moi l'idée d'un vrai soi-même, l'idée du vrai passé de conscience en tant qu'idée de la donation du soi parfaite.*<sup>95</sup>

L'*institution originnaire* est donc le concept qui désigne le degré de remplissement intuitif qui donne le *soi* passé, son originarité, l'être vrai du ressouvenir. La progression de sa détermination sera peut-être poursuivie, amenant sa clarté vers toujours plus de présence pour l'ego, selon l'idée, implicite ou explicite, d'une « donation du soi parfaite ».

### **Conclusion**

En souhaitant construire cet exposé, il m'a fallu sélectionner les éléments les plus significatifs concernant la genèse du ressouvenir pour construire un modèle « simplifié ». Je n'ai pas pris en compte les propos de Husserl qui concernent les erreurs dans le souvenir, ce qui pourrait laisser place à un soupçon de naïveté. De même, je n'ai pas pris en compte la dimension très importante de l'attente, de la protention, qui est pourtant une dimension essentielle du présent vivant. Comme je l'ai indiqué en introduction, j'ai dû désintriquer ce modèle donné par Husserl de l'ensemble du système de l'intentionnalité, dans lequel la mémoire joue un rôle fondamental. En fin de compte, toute la possibilité pour le sujet de constituer du sens repose

---

<sup>92</sup> *Ibidem*

<sup>93</sup> *Ibid.* p. 262

<sup>94</sup> *Ibid.* p. 263

<sup>95</sup> *Ibid.* p. 263

sur elle. Mais la dernière question pour nous est encore celle-ci : comment Husserl a-t-il justifié la conservation de l'originarité, comment a-t-il fondé la possibilité du souvenir vrai ?

Finalement, l'originarité se conserve d'abord parce que l'ego, dans sa vie fluante, ne cesse de mobiliser son passé. Le réservoir est en permanence sollicité dans l'expérience présente, mais aussi renforcé, corrigé, reconfiguré en fonction des associations nouvelles et des sens objectifs nouveaux. C'est donc l'ego, par la continuité de sa vie intentionnelle et de son activité de constitution du sens, qui maintient tout ce qu'il a constitué comme « vrai ». Cet ego, que Husserl qualifie de « transcendantal », conserve, entretient et met à jour tout ce qui lui permet de poser des actes pertinents et pérennes dans son habitation du monde – monde qui se donne comme altérité à connaître.

Donc, cette mémoire, ce réservoir, qui a été intégralement constitué par cet ego transcendantal en interaction avec le monde qui lui apparaît, l'a été conformément à ses besoins. Toute sa structure sédimentée d'actes et d'objets, associés dans les rétentions, ce système de places individuantes, ce réseau tissé dans lequel l'affection peut circuler comme l'énergie dans un réseau électrique, afin d'éveiller, de rendre à nouveau présents les acquis du passé, tout ce dépôt de la mémoire est organisé par l'ego transcendantal, tant qu'il se trouve motivé par la nécessité de retrouver librement, par lui-même, l'identité.

## *Description d'une évocation et de ses modulations*

### *Université d'été 2023*

*Noëlla Gageot, Claudine Martinez, Maryse Maurel*

Cet article est un article d'étape dans notre travail, il y manque la phase de contribution à la recherche sur l'explicitation, c'est-à-dire les reprises 7 et 8 de la sémiose<sup>96</sup> à peine esquissées ici. En particulier en réponse à la question "Avec quels éléments théoriques puis-je le mettre en relation ?", nous avons mis en relation certaines descriptions avec des concepts empruntés à Husserl<sup>97</sup>, en estimant que ces descriptions les exemplifient, et tout en sachant qu'un travail plus accompli et plus précis se fera quand nous passerons à la synthèse de toutes les descriptions de l'évocation produites par tous les groupes à la suite des deux dernières universités d'été.

Ce texte porte sur les données recueillies en août dernier, à Goutelas, lors de l'université d'été 2023<sup>98</sup>. Noëlla est A. Claudine et Maryse alternent dans les rôles de B et C<sup>99</sup>. Nous avons d'abord mené un entretien V2<sup>100</sup> (Noëlla en A, Maryse en B, Claudine en C). Noëlla y évoque la fin de la session du matin de l'université d'été, quand elle avait très chaud, qu'elle a entendu deux personnes parler de douche et qu'elle a eu envie d'aller en prendre une elle aussi. Cet entretien V2 se déroule sans problème et, conformément à l'usage en train de s'installer, il est court et dure vingt minutes.

À la suite de ce V2, un premier V3 (V3.1) est interrompu pour les raisons que nous avons expliquées dans un article précédent<sup>101</sup>.

Nous menons ensuite une série de V3 rigoureux entrecoupés de discussions (de V3.2 à V3.10). De cette série de V3 et de quelques compléments (obtenus en auto-explicitation par Noëlla à notre demande), nous avons extrait les descriptions et les informations utilisées dans l'article<sup>102</sup>.

### **Méthodologie de travail**

Nous avons enregistré les entretiens et les discussions à Goutelas.

<sup>96</sup> Vermersch P. (2009), Méthodologie d'analyse des verbalisations relatives à des vécus (1). Première partie : organiser les données de verbalisation en suivant le « modèle de la sémiose », *Expliciter* 81, p. 13.

<sup>97</sup> Essentiellement dans Husserl E., (1998), *De la synthèse passive*. Éditions Jérôme Millon.

<sup>98</sup> Pour le compte rendu de l'université d'été, voir Collectif coordonné par Maryse Maurel, (2023), Compte rendu de l'université d'été, Goutelas 2023. Décrire le remplissement intuitif typique de l'évocation, *Expliciter* 139, pp. 42-79.

<sup>99</sup> Nous rappelons que A est la personne questionnée, B la personne qui accompagne, et C la personne qui observe.

<sup>100</sup> Nous rappelons que V1 est le vécu de référence, que V2 est l'évocation et la description de V1, que V3 est l'évocation et la description de V2, plus particulièrement des actes de V2.

<sup>101</sup> Gageot N., Martinez C., Maurel M., Cesari-Lusso V., (2024), Description d'une situation d'intersubjectivité à l'Université d'été 2023 de Goutelas, *Expliciter* 140, pp. 25-46..

<sup>102</sup> Le protocole complet de notre travail de Goutelas est téléchargeable sur le site <https://sites.google.com/site/marysemaurel/>

Nous avons transcrit ces entretiens avec suffisamment de soin pour ne plus avoir à les modifier en cours de travail.

A partir de là, il a fallu quatre étapes de travail particulier pour passer du protocole au récit :

- dans un premier temps, la sélection dans le texte des informations qui nous intéressaient, en les faisant simplement ressortir en couleur,
- une deuxième étape a consisté à les extraire du protocole pour les regrouper de façon brute (sans toucher aux formulations) dans un nouveau texte, déjà organisé en paragraphes avec les différents temps chronologiques d'un Ede.
- La troisième étape fut un travail sur ce dernier texte pour organiser et ranger les informations selon le déroulement du vécu de A dans son V2.
- Une quatrième étape pour passer des formulations obtenues dans les V3 à un récit descriptif cohérent, lisible et compréhensible.

À partir des V3 transcrits et triés, nous vous proposons une description la plus précise possible de l'installation et de la préparation de Noëlla, puis une chronologie détaillée de son entrée en évocation, ensuite comment Noëlla repère une altération dans l'évocation et comment elle y remédie, et enfin comment elle valide ce qu'elle trouve.

Nous avons remarqué qu'après la plupart des relances, il y a un temps de suspension chez Noëlla. Il est apparu qu'il s'agit du temps qui lui permet d'aller chercher la réponse. Nous le montrerons.

Parfois elle donne une information, s'arrête, fait un silence et dit que oui, c'est bien ça, ou corrige, ou précise, et quand elle est sûre que c'est bien ça, elle rit. C'est le temps de la vérification.

Quand elle n'est pas sûre de la réponse, elle dit "J'y retourne" et se remet d'elle-même en évocation. Nous lui avons proposé de décrire ce qu'elle fait quand "elle y retourne".

## 1. La préparation

**Avant l'énoncé de la consigne, Noëlla s'installe volontairement dans une posture physique particulière et crée un espace intérieur d'accueil.**

Elle met ses deux pieds à plat.

Les pieds cherchent le contact avec le sol au travers de la semelle des chaussures.

Elle pose les mains sur ses cuisses, sans serrer.

Elle fait l'ajustement Terre-Ciel Ciel-Terre.

Tous ces actes sont volontaires.

L'ajustement se traduit par la sensation que des blocs s'assemblent les uns sur les autres avec le bloc médian très présent. Celui-ci correspond à la création d'un espace intérieur vide qui sera le contenant des éléments du ressouvenir qui vont se donner.

Elle commence à colmater les brèches de cet espace intérieur et à checker, ce qu'elle fera de façon répétée et continue tout au long de l'entretien.

L'espace intérieur est prêt pour accueillir. Il se dissocie en plusieurs couches constitutives du même espace, mais qui ont des fonctions différentes, comme des « moi » différents auxquels elle assigne des tâches précises : une couche se détache, c'est une enveloppe transparente, lisse qui laisse passer une lumière douce, assez dense mais élastique, sans réelle couleur ni forme, qui laisse entrer et sortir les sons, qui se dilate pour laisser s'installer un espace doux, tranquille, avec un « moi » qui va aller bosser pour chercher le moment, pour le faire apparaître et, comme Noëlla est en confiance, elle laisse faire pendant qu'une deuxième couche (ou enveloppe) se

détache à son tour, pour accueillir son « moi cloche »<sup>103</sup> qui est attentif et tranquille. Son oreille droite devient plus présente, elle devient plus dense et a désormais une présence densifiée. Elle est en alerte, prête à recevoir la phrase magique.

## 2. Chronologie de l'entrée en évocation

### Quand la « phrase magique arrive », l'ajustement se construit

B lance la phrase magique :

1. M. (*lentement*) Je te propose, si tu es d'accord, de laisser revenir un moment récent où tu as fait quelque chose de sympa pour toi, sympa... agréable... enfin relativement récent, quelque chose qui va te revenir, ça te va ?

Le timbre de la voix arrive dans l'oreille, c'est une onde, qui a du sens, sinon elle ne rentrerait pas dans l'oreille et elle ne ferait pas le chemin jusque-là (*elle pose sa main sur son sternum*) et ça ne deviendrait pas organique.

L'oreille droite se dilate en cornet, elle s'agrandit pour recevoir pleinement les mots (*Noëlla porte sa main près de l'oreille en forme de cornet*).

La voix est soutenante, c'est une invitation ; elle contribue à construire l'espace intérieur de sécurité.

Ressenti des pieds qui s'enfoncent dans le sol.

Ça descend (*Avec sa main, Noëlla retrace comme une ligne, une petite vague qui entre par le cornet de l'oreille, qui s'achemine dans sa tête, puis traverse son corps en montant et descendant*) dans l'espace d'accueil. Et comme elle a checké qu'il n'y avait pas de brèche, ça peut vivre tout seul,

L'espace intérieur s'ouvre, ça se dilate pour accueillir. Noëlla lâche prise et attend que ça se fasse.

Elle répète les gestes de colmater les brèches et de checker et elle réajuste l'axe Terre-Ciel Ciel-Terre.

Donc là, elle est active. C'est du contrôle.

Les mots sont des déclencheurs, des starters pour l'émergence du moment et pour la mise en condition favorable à la bonne évocation.

Les mots de l'intention éveillante de la consigne déclenchent une visée à vide et une intention signitive (une préfiguration).

L'énergie change lorsque les choses sont prêtes pour y aller. Cela se dilate et cela se met en place pour accueillir. C'est corporel, c'est organique, c'est-à-dire que c'est la chair qui accueille, ce sont les organes à l'intérieur qui sont prêts à accueillir. Noëlla est curieuse, elle laisse faire.

Un petit signal interne comme une petite voix sans parole lui signifie qu'elle est prête.

Elle lève l'index en direction de B pour dire qu'elle peut commencer (*signe convenu pour dire à B qu'elle est prête*).

### Puis vient le début du remplissage.

Elle lâche prise. (contrôle de contrôle pour préparer l'accueil)

Ce lâcher prise se traduit corporellement par les deux paumes de main ouvertes vers le ciel, les bras le long du corps.

---

<sup>103</sup> Le « moi cloche » de Noëlla est ce que nous appelons habituellement le témoin.

L'espace intérieur est vide, les conditions sont posées pour que ça puisse se faire tout seul, ça va essaimer, ça peut vivre tout seul. (accueil, lâcher prise) Elle fait confiance à B, elle fait confiance à A qui est, elle. Elle crée l'espace pour que ça arrive.

Noëlla sait que le moment existe, qu'il va arriver, il n'est pas encore palpable, elle y est sans y être, c'est du vide qui n'est pas vide, prêt à accueillir (visée à vide, attente vide)

Il y a là une direction vers le passé seulement ressentie, un « sentiment intellectuel » (que W. James appelait *fringe*<sup>104</sup>).

Avant que cela ne devienne le moment, il arrive une sensation éclatée un peu partout dans l'espace intérieur, il y a des petits bouts colorés partout (c'est le début du remplissage).

Elle (la couche moi qui bosse toute seule) attrape tout ce qui arrive, Noëlla se laisse aller chercher, assembler, trier, vérifier, prendre ou laisser de côté, elle laisse la couche moi bosser dedans afin de prendre ce qu'il advient ou de ne pas le prendre. (Il y a accueil de ce qui arrive et contrôle pour trier ce qui va convenir, nous avons donc là, une alternance d'accueil des émergences et d'activité volontaire de la part de Noëlla).

Arrivent des petits éclats (lumineux, colorés), un bruit d'eau, et, juste après le bruit, une sensation de fraîcheur arrive sur tout le corps, le puzzle commence à s'agréger (il est lumineux) et une photo, d'abord floue, commence à se révéler comme dans le bac d'un labo photo sous l'effet du révélateur.

La photo monte, devient nette.

Quand la photo devient nette, c'est le carnet jaune. L'arrivée du carnet jaune est accompagnée d'émotion. Dans la suite nous découvrons l'importance identitaire du carnet jaune pour Noëlla : « C'est toute ma vie, toute ma vie du moment », « Je vois pourquoi j'ai mis les lunettes là sur le carnet jaune, c'est très lié. C'est qu'avec la notion du carnet jaune et toute ma vie, j'accède là à quelque chose qui me définit profondément dans la densité de ce carnet, il est dense ce carnet, il est jaune, certes, mais il est lourd, il est dense comme ça. (Noëlla fait le geste d'appuyer ses deux mains sur ses cuisses pour montrer son ancrage au sol) ». « C'est le plaisir de se rencontrer, la rencontre avec soi-même, oui c'est ça, c'est moi, c'est vraiment moi, c'est mon vrai moi. »<sup>105</sup>. Revenons vers l'article de Frédéric dans *Expliciter* 137. À la page 9, l'auteur caractérise l'évocation décrite par Pierre en auto-explicitation en discriminant trois phases :

1/ le détachement sensoriel du V1 et l'occupation du premier plan, dont la conséquence est

2/ la satisfaction du critère : « ce moment me paraît complètement présentifié » et dont la conséquence est

3/ l'accès nécessaire et suffisant : « je peux décrire ce qui se ce qui s'y passe ».

Cet enchaînement de conditions est confirmé dans sa conclusion dont je souligne les termes importants : « le remplissement intuitif de cette scène passée s'est opéré, la verbalisation de ce qui s'y est fait et dit *peut* alors commencer dans des conditions permettant un véritable réfléchissement du vécu ».

Dans cette conclusion, Pierre s'attarde moins sur la description du micro-processus de ce remplacement complet que sur son statut épistémologique : il nous dit que la complétude du remplacement intuitif est la condition d'un réfléchissement véritable, et donc, par

<sup>B</sup> Borde F., (2023), Décrire le remplissement intuitif typique de l'évocation, *Expliciter* 137, pp. 7-8.

<sup>105</sup> Il me revient la voix de Pierre disant : « Être en contact avec son monde intérieur, ce n'est pas rien, normal que ça déclenche de l'émotion, de la bonne émotion. »

inférence cette fois, nous pouvons, en conclure qu'il s'agit là du critère majeur de validité de l'explicitation.

Dans le cas de Noëlla, le carnet jaune crée le moment. Ça s'élargit, elle voit où elle est (dans la salle de la session du matin, elle entend les voix de Catherine et de Sylviane qui parlent de douche).

Et c'est le carnet jaune qui l'emmène sur le petit chemin, le petit voyage vers la fraîcheur (c'est-à-dire l'évocation du couloir qu'elle va emprunter pour aller jusqu'aux douches en suivant Sylviane et Catherine).

Noëlla est en évocation profonde et décrit la suite de la scène jusqu'à la douche.

*Remarquons qu'il y a dans cette description deux points de vue, 1/ ce qu'elle perçoit, des sensations, photo floue jusqu'au carnet jaune, qui donne la salle 2/ ce qu'elle fait et ressent en interne, sécurité, confiance, disponibilité, attente, émotion. Dans l'attente vide, il y a la confiance que cela va arriver.*

*Nous avons repéré la phase de remplissage jusqu'au carnet jaune, élément qui peut être qualifié de détermination plus précise et qui est une intuition vérifiante, il déclenche une donation plus complète. Le carnet jaune déclenche le remplissement, avec des gradations de clarté jusqu'à la clarté absolue, tout est bien là "même si tout n'est pas visible en une seule brassée").*

*Cette description illustre bien les § 44 et 45 de la Synthèse Passive, il y a clarification progressive, il y a gradation de clarté jusqu'à la clarté absolue.*

### 3. Le remplissement

L'espace est en place. Noëlla est en confiance et sait que le remplissement peut se faire en toute quiétude. Son énergie change. Son corps devient gourmand et une dynamique « d'y aller » voit le jour. Elle la qualifie de joie enfantine, de lumière qui scintille et qui vibre dans un petit contenant, un verre, comme une petite boule en verre transparente. C'est une lumière, c'est que de la lumière, c'est vivant, ça scintille, ça vibre. Elle remercie ce petit farfadet de lui faciliter la tâche. À elle maintenant d'aller chercher ce qui est présent mais non encore visible. Elle attrape des sons, des énergies, des couleurs. L'espace est comme un plateau de danse, de théâtre où Noëlla place des objets qui vont aider à l'émergence du moment (figuration). Des choses émergent, disparaissent à la vue mais restent là quelque part. Elle dit qu'elle crée son décor, sa maison de poupée, qu'elle est active, qu'elle construit volontairement l'espace. (contrôle, figuration)

Noëlla observe ces tableaux successifs. Son regard périphérique (c'est ce qu'elle fait en danse) lui permet de balayer son environnement de remplissement (dans l'évocation). Son regard balaie la totalité de l'espace. C'est une habitude qu'elle a en danse pour des raisons de sécurité (technique du *Passing Through* et du *Flying Low*). Elle prend tout dans une brassée.

Elle a besoin pour entrer en évocation profonde, pour y rester et pouvoir y revenir, que ça passe par le corporel. Elle a besoin de cette fabrication, de cette figuration. Par exemple, elle pose des choses qui ne sont pas forcément la table du moment, c'est une table, une chaise, mais ça lui permet d'être dedans et de laisser venir (contrôle de contrôle). Elle est obligée d'en passer par là pour aller dans une évocation profonde sécurisée, d'où elle peut sortir et revenir sans rien casser, sans mettre en péril la qualité de l'évocation à venir ou du moment.

Elle fait référence à un mouvement de va et vient qui ressemblerait à celui de la mer lorsqu'elle se retire et laisse des filets d'eau sur le sable.

Son état se modifie. Son corps devient plus dense, lourd.

L'espace lui aussi change. La lumière est voilée. Lorsque LE moment émerge, il s'opère un focus, une sélection plus fine. Elle passe du grand-angle à une mise au point plus fine. Elle s'est absorbée comme en suspension (technique de danse contemporaine), temps soutenant, accompagnant. Puis elle se retrouve à sa place sur la chaise du V2. Elle reçoit une impulsion et toutes ses cellules se rassemblent pour aller sur un chemin particulier, celui qui mène au couloir vers les douches. C'est une respiration (inspiration) qui traverse son corps et la fait bouger soit vers le haut, vers le côté. Elle est donc dans la dynamique d'y aller, tout en restant en contact avec ses cuisses, là assise sur sa chaise. En même temps quelque chose monte en elle qui va la mettre debout dans l'évocation avec les mains sur la table. Puis elle se revoit se dirigeant vers le couloir.

#### 4. Quand l'évocation s'altère

Ce paragraphe est issu d'un entretien en visio entre Noëlla et Claudine pour obtenir des informations manquantes dans le protocole

Lorsque que son énergie change à nouveau, qu'elle devient moins fluide, Noëlla sait que l'évocation n'est plus juste, elle devient peu fiable. Cela picote sous ses fesses. Une petite clochette se matérialise qui l'alerte sur la qualité de l'évocation. Des micro-mouvements apparaissent dans son corps. Quelques muscles tressaillent. Une épaule, un doigt, une paupière tressaillent.

Son ancrage est moins solide. Elle sent comme des rouages internes qui se bloquent, elle sent que l'évocation devient forcée. Elle évalue que ce n'est pas juste, parce qu'elle n'est plus totalement dans son corps.

Son espace intérieur se rétrécit et l'enveloppe se rapproche trop d'elle. Elle est dans un inconfort.

Elle ressent un appel pour y retourner mais ne parvient pas à réajuster seule. Sa respiration est saccadée, ses appuis moins profonds. Elle demande alors à son « moi cloche » de prendre le relais et d'aller voir pourquoi l'évocation devient moins fiable, moins juste. La réponse n'est pas instantanée. Elle attend, elle attend, le « moi cloche » va trouver. Tout se passe en même temps : ses tentatives de réajustement, l'appel au « moi cloche », la voix de son B qui s'est altérée. Elle est dans le contrôle lorsqu'elle demande à son « moi cloche » de l'aide sous forme d'une phrase. Elle est dans le lâcher prise dans la posture d'attente dans un corps qu'elle sent plus solide, plus dense. Son « moi cloche » se détache pour s'activer seul sous forme d'une autre enveloppe éthérée. Il prend en charge de « nettoyer » l'espace, de le rendre à nouveau disponible pour que l'évocation redevienne juste et profonde. Il va repousser l'enveloppe qui s'est trop rapprochée. Il va sur les côtés, en haut, en bas. En fait, il ne donne aucune information supplémentaire mais travaille à remettre en état l'espace d'accueil de l'évocation. Il fait de la place, il réorganise l'espace pour qu'il redevienne l'espace de l'accueil, de l'émergence.

Elle voit cette enveloppe éthérée sans couleur, translucide comme de la gaze. Le temps s'est dilaté. Elle revoit l'espace qui s'était vidé pour laisser les choses émerger. Elle redevient tranquille dans son corps. Les appuis sont plus lourds, plus denses. Sa respiration va vers le sol, vers les côtés. Elle s'amplifie. La voix de son B redevient partie du processus et refait le même chemin que lorsque l'évocation était profonde et juste. Il n'y a plus de parasite. Elle retrouve la sensation que tout est là sans vraiment le voir et si elle fait un focus sur un point cela va devenir visible. Elle est repartie sur un regard périphérique car elle le sent dans ses yeux qui sont posés dans ses orbites, calmes et en éveil. Elle sent ses yeux tranquilles. Son mouvement interne est redevenu accueillant. Le « moi cloche » est toujours présent. Il se pose à divers endroits. A

chaque fois qu'il se pose, elle voit une image fugace. Il est rassurant. Tout est encore là. Quand il achève son travail, le calme est revenu c'est-à-dire quand il n'y a plus de micro-mouvements parasites, ni de pression dans la recherche puisque c'est le « moi cloche » qui a pris la suite, elle repart dans les assises au sol, sa respiration fait pfffououou et elle est bien. Sa respiration devient plus profonde, elle expire longuement, ses narines se dilatent. Elle cherche un meilleur ancrage dans ses appuis. Elle a une sensation de plénitude, de confiance, elle est rassurée, elle se sent en sécurité dans sa bulle. Elle se sent « Une ». Ça lui permet de continuer d'aller dans l'évocation tranquillement, pour goûter tout ce qui se passe. Elle se sent alors en appétit, a envie de manger ce truc (l'état d'évocation), de le sentir, de le revivre par tous les bouts. Sa peau est devenue à nouveau très fraîche, très habitée. Les objets se matérialisent les uns après les autres, sa posture est claire. La voix de son B est là. Elle est désormais plus soutenante que contenante. Elle sait qu'elle est à nouveau en évocation juste.

Noëlla est dans l'évidence apodictique qu'elle est bien en contact avec le V1 visé.

C'est quand elle sent qu'elle a perdu cette évidence apodictique que Noëlla fait appel au « moi cloche ».

## 5. Une situation spécifiée de "J'y retourne"

Nous laissons ce paragraphe, écrit avant le précédent, vous allez donc y trouver des descriptions déjà données ci-dessus. Ce qui confirme le statut de document de travail de cet article.

Quand Noëlla sent que l'évocation s'altère, comme décrit dans le paragraphe précédent, ou bien quand il apparaît un manque d'information, au cours d'une discussion pour vérifier la chronologie ou pour vérifier que nous avons tout, Noëlla dit "J'y retourne" et elle y retourne. Nous avons questionné cette façon de faire de Noëlla dans le V3.4, sur une situation spécifiée de l'un des entretiens précédents où elle y était allée d'elle-même.

1. C. donc si tu veux bien Noëlla, ce que l'on te propose, c'est de laisser venir un moment aujourd'hui ou hier comme tu veux, celui qui viendra, un moment où tu nous dis : « j'y retourne »...

6. N. J'y retourne parce que quelque part / je sens / confusément, donc là pour l'instant, c'est pas très clair, je sens que ce que je suis en train de dire / Y'a un manque quelque part

Sous l'effet des relances, Noëlla décrit qu'elle y retourne parce qu'elle sent confusément que ce n'est pas complètement rempli, qu'il manque quelque chose. Elle a une sensation comme une horloge, son mouvement intérieur fait un micro-arrêt, il y a quelque chose qui grippe, l'énergie devient moins fluide, un peu comme si elle avait les pieds qui marchent dans le chewing-gum, il y a une petite clochette, puis un petit hop hop hop, une petite alarme disant : « là, ça grippe faut aller chercher, va faire ton job, sors de ta boîte, sors de ton enveloppe, fais ton job, vas-y » et là il y a comme une espèce de petite lumière...

Celle qui travaille est un moi qui est à la fois elle et pas elle, enfin c'est son moi observateur, son « moi-cloche ». C'est son moi qui a un boulot différent. Noëlla lui assigne une tâche, sans le lui dire parce qu'il sait ce qu'il a à faire, c'est-à-dire aller chercher. Le « moi cloche » sort quand elle sent qu'il lui manque quelque chose, qu'elle sent le micro-clic.

Dans l'ordre il y a

- le petit grippage qui lui indique que l'évocation devient moins juste, moins fiable, qu'il manque un truc, son corps le lui indique, il est moins stable, ça picote sous les fesses, il y a des micro mouvements qui l'agitent,

- une petite lumière,

- qui devient une cloche,
- et hop ça observe...
- Noëlla sait que la cloche va voir et qu'elle va trouver, pour Noëlla ce n'est plus son job, elle attend, elle est confiante.

Quand le « moi cloche » a réparé l'espace d'accueil, elle le remercie et retrouve la qualité de l'évocation. Ça se calme, elle repart dans les assises au sol, elle souffle en expirant, elle ressent une sensation de plénitude, de confiance, elle est rassurée. Elle est en sécurité dans sa bulle (*les deux mains de Noëlla forment une sorte d'ovale autour d'elle*) pour continuer d'y aller, d'aller dans l'évocation tranquillement pour goûter tout ce qui se passe, elle a envie de manger ce truc, de revivre ça par tous les bouts.

#### 4. La validation

Dès que son espace de confiance est posé, qu'elle est profondément dans ses appuis, qu'elle a vérifié (contrôle) qu'il n'y avait pas de brèche dans l'espace intérieur, que cela peut vivre tout seul, qu'elle peut valider la bulle, l'espace d'accueil, elle fait confiance, elle laisse faire et reçoit (lâcher prise, accueil). Elle sent dans son corps. Tant que celui-ci ne lui donne pas son feu vert, elle ne pourra pas valider l'accueil.

La validation est double, externe et interne.

- La validation est externe lorsque Noëlla ressent une fraîcheur sur toute la peau, un corps dense et lourd. Son enveloppe corporelle s'expande, se dilate pour mieux recevoir. Sa respiration devient plus profonde et ses appuis au sol sont très stables. L'énergie circule entre sa terre et son ciel.

- Elle est interne lorsque son espace d'accueil est vide prêt à recevoir le moment juste, ce qui se manifeste par une énergie fluide, lorsque son espace d'accueil s'agrandit, s'éloigne d'elle et devient une bulle transparente, douce, soutenante. Le temps lui aussi se dilate.

Dans les deux cas, les longs silences, les rires, les « ouais » répétés, le fredonnement, le temps qui s'allonge attestent de la validation de ce qui émerge dans l'évocation ou de ce qui s'ajuste ou se réajuste. De la joie et de l'étonnement sont également des preuves de validation.

Quelques mots sur le rire de Noëlla : il signifie pour elle : « j'y suis ». Il manifeste un signe de reconnaissance, de prise de conscience, c'est une réaction qu'elle a dans l'instant du V3 qui s'applique à ce qu'elle retrouve, « je me reconnais là-dedans ».

Il y a à la fois validation externe et interne :

Externe : son visage se modifie, elle rit.

Interne : « je me reconnais moi, c'est juste, la joie de reconnaître ce qui est juste, c'est ça, c'est moi, y a tout moi là-dedans (comme pour le carnet jaune, c'est le plaisir de se rencontrer, la rencontre avec soi-même, oui c'est ça, c'est moi, c'est vraiment moi, c'est mon vrai moi ».

Dans les deux cas, le corps validera l'accueil de ce qui émerge. Noëlla opère une vérification corporelle avant de valider toute information. Un autre critère opérant est le ressenti de l'émotion qui lui donne la preuve qu'elle y est et qu'elle peut laisser faire, laisser venir.

Elle sait qu'elle est en évocation lorsque tous les critères suivants deviennent prégnants : une peau qui devient fraîche, poreuse ; un temps qui s'allonge ; une bulle transparente, douce, soutenante ; une joie tranquille ; des rires ; un étonnement. L'indice fort pour Noëlla comme quoi, elle est en évocation, c'est la stabilité. Elle l'a dans la densité de son corps, elle a un ancrage, elle sait qu'elle est en évocation profonde. Elle peut alors aller se balader dans l'évocation, elle peut entrer et sortir.

## Pour résumer : les critères de l'évocation pour Noëlla

1/ L'indice fort pour Noëlla qu'elle est en évocation, c'est la stabilité et la densité de son corps, Elle a un ancrage au sol, elle sait qu'elle est en évocation profonde. Quand elle est complètement dedans, elle peut en sortir ou mettre en mouvement des choses à l'intérieur sans perturber le vécu du moment, elle contacte l'ancrage profond et le réajuste. Elle fait toujours la même chose, les mains sur les cuisses, les pieds hyper à plat et à l'intérieur elle réajuste la ligne terre ciel, ciel terre, et ne bouge plus.

2/ Elle ressent une hyper activation de la sensation de la peau qui devient fraîche et poreuse, qui devient réceptacle.

3/ Elle sent que le temps se dilate, s'étire.

4/ Quand elle sent l'émotion qui arrive, elle sait qu'elle touche quelque chose, elle touche du moi. Un indice lui dit que « c'est bien là, ne la laisse pas t'envahir ». Ça l'aide, c'est un facilitateur de validation, elle ne la musèle pas, elle la laisse tranquille et là, ses yeux s'embuent. Elle peut alors aller se balader dans l'évocation.

5/ Le critère de la qualité de l'évocation est dans son espace intérieur. Les parois se dilatent, à son expiration, s'éloignent et ça devient un espace tranquille. La bulle/enveloppe se stabilise. Elle est douce, transparente, la lumière vient d'un peu partout, elle sent qu'elle est prête à accueillir.

6/ Son rire allié aux temps de silence atteste de la justesse de ce qu'elle découvre.

Avant de valider une sensation, un temps dans l'évocation, elle marque souvent de longs silences comme si elle vérifiait corporellement la justesse de son ressenti ou bien elle chantonne, et quand c'est validé, elle rit.

## Conclusion

Dans cette conclusion, nous voulons faire plusieurs remarques et poser quelques questions.

A/ Nous constatons un lien entre l'accueil d'un pré-réfléchi (ici la carnet jaune qui fournit une détermination plus précise) et la donation du V1 (ça y est, j'y suis) Noëlla dit en V3.7 que, pendant le V2, alors qu'elle disait avoir posé son étui à lunettes dans son sac, l'image du carnet jaune est apparue et « le lien qui s'est fait sur le carnet jaune a été d'une telle puissance qu'il l'a envahie... », la vision du carnet jaune est du pré-réfléchi et cette image a déchiré le voile (comme pour la touffe de courge pour Maryse l'an dernier<sup>106</sup>), et toute la scène du V1 s'est donnée. Le carnet jaune lui offre donc la détermination plus précise et l'intuition vérifiante.

Cela correspond bien à ce que disait Frédéric (p.11 du n° 137) : “Pour dire qu'il y a *remplissement*, le critère énoncé par Husserl est que les éléments donnés, sensoriels ont un *caractère de détermination plus précise*. Ils apportent des informations nouvelles, qui appartiennent bien au V1 : nous pouvons les identifier à du pré-réfléchi (ou irréfléchi)”.

D'où la question de savoir si nous pouvons préciser le lien entre pré-réfléchi, détermination plus précise et le déclenchement du remplissement (le voile qui se déchire).

B/ Une autre question : le remplissement est-il instantané ? A-t-il une durée ? Comment le reconnaît-on ?

Notre réponse, au vu des expériences de Pierre (dans le 137), de Frédéric (id.), de Maryse (id.), de Noëlla (dans cet article) : dès que la détermination plus précise s'offre à A, la donation est complète, il y a clarté absolue, mais les éléments du V1 ne pourront être ressaisis que si A porte

---

<sup>106</sup> Maurel & al, (2023), Premier travail sur les entretiens de Goutelas où Maryse est A, *Expliciter* 137, p.28 et p.31.

son regard, au cours de l'évocation, sur ces éléments. Nous pouvons remarquer ici l'importance des relances de B pour obtenir toute l'information déjà disponible mais pas nécessairement saisie et verbalisée.

C/ Nous avons supprimé les références au protocole et nous avons synthétisé autant que possible pour faciliter la lisibilité du texte. De ce fait, en synthétisant une fois de plus, nous obtenons un résumé en structure de la description de l'évocation de Noëlla :

- Préparation physique de A
- Préparation de l'espace d'accueil interne
- Préparation de l'écoute de l'intention éveillante
- Attente vide
- Accueil des mots
- Visée à vide
- Réajustement en continu de la posture physique
- Entretien en continu de l'espace interne d'accueil
- Figuration d'éléments importés volontairement
- Début du remplissage sous forme d'une sensation éclatée un peu partout dans l'espace interne
- Le remplissage se poursuit jusqu'à une détermination plus précise qui arrive comme un pouf !
- Le remplissement se déclenche (Noëlla ne saisit pas tout dans une brassée, mais elle sait qu'elle pourra le faire )
- Modification de l'état corporel, le corps devient plus dense, lourd.
- Gourmandise. Joie. Lumière. Énergie.
- Elle peut se balader à l'intérieur, elle peut sortir et revenir
- L'espace change. La lumière est voilée. Lorsque LE moment émerge, il s'opère un focus. Elle passe du grand-angle à une mise au point plus fine.

Cette structure, que nous avons dégagée du fonctionnement de Noëlla, mérite d'être comparée à ceux et celles qui ont été étudiées à Goutelas en 2023 et 2022. Une synthèse de l'ensemble pourrait être travaillée avec les catégories du tableau d'Éric Maillard (Voir son article pp. 17-24 dans *Expliciter* 140).

Le résultat pourrait devenir un guide pour les B dans leurs questionnements en V3 sur le processus d'évocation.

D/ Suite aux critiques faites sur les Ede de 2022, nous avons été très rigoureuses sur la conduite des V3 sauf le dernier jour où nous avons mené en parallèle recueil de données et conceptualisation/formalisation à l'aide du tableau d'Éric. Des V3 d'entraînement pourraient constituer une bonne mise en jambe pour démarrer notre prochaine université d'été.

E/ Notre A, Noëlla a de grandes facilités à retourner seule en évocation. Nous en avons donc profité pour aller chercher les informations qui nous intéressaient, qui nous manquaient... Noëlla est un A qui pratique l'exploration de son monde intérieur et qui est très à l'écoute de ses réactions corporelles (son corps) et physiques (interaction avec le monde, peau, ondes).

Nous avons pris conscience de l'importance du corps, en particulier de sa stabilité, comme condition d'une bonne évocation.

F/ Noëlla a appris quelque chose sur son parcours de vie et ses choix de formation d'il y a deux ans. Elle a appris que les deux sphères de formation choisies se complètent (l'Ede et l'intelligence du corps par le mouvement) et lui permettront de développer des propositions dans ses formations à venir. C'est un chemin qu'elle cherchait depuis un certain temps et qui maintenant s'est clarifié depuis l'université d'été et pendant ce travail.

G/ Nous avons vraiment travaillé en synergie toutes les trois et nous avons pris grand soin de vérifier à partir du protocole tout ce que nous avons écrit, même si nous n'avons pas inclus les références au protocole dans ce texte. Les visio régulières ont ponctué ce travail et s'avèrent un temps important pour la motivation et la réactivation de chacune, sans compter le plaisir d'échanger en se voyant et en s'entendant.

H/ Nous avons conscience que ce travail n'est pas achevé et qu'il demande maintenant à être confronté aux travaux des autres groupes de Goutelas 2023 et à ce que nous avons tous amorcé en 2022.

À suivre...

## ANNEXE

*Dans cette annexe nous vous proposons des extraits des ouvrages de Husserl :*

Husserl E., (1947, 1996), *Méditations cartésiennes*, Vrin. (noté MC),

Husserl E., (1998), *De la synthèse passive*, Millon. (noté SP),

*le premier pour mieux comprendre l'intérêt de l'étude des ressouvenirs dans le projet de Husserl,*

*le deuxième parce que nous pouvons y reconnaître des descriptions de certaines de nos expériences, ce qui justifie que nous lui emprunions des concepts pour les qualifier. Avec la différence que nous sommes dans une branche de la psychologie et non dans la phénoménologie de Husserl.*

*Cette annexe a pour but d'éclairer un peu la démarche de Husserl et de nous familiariser avec son vocabulaire. Elle est à lire parallèle avec l'article de Frédéric dans ce même numéro.*

*Même si ces citations vous paraissent difficiles, les allers-retours entre ces citations et la description de nos expériences vécues peuvent nous aider à comprendre le langage husserlien et à l'utiliser, une fois que nous avons admis et intégré que nos vécus exemplifient ce que dit Husserl.*

### Citations Husserl

*Husserl veut construire une science universelle et authentique possédant des fondements certains.*

*Les 23 et 25 février 1929, sur l'invitation de l'Institut d'Études germaniques et de la Société française de Philosophie, le professeur Edmond Husserl, fit à la Sorbonne, dans l'amphithéâtre, Descartes, quatre conférences sur l'introduction à la phénoménologie transcendantale.*

*À cette date, Husserl a déjà beaucoup travaillé à la construction de sa phénoménologie transcendantale, c'est donc un cours qu'il expose à la Sorbonne.*

*Ce cours, fait en allemand, sera traduit par M<sup>lle</sup> Peiffer et M E. Levinas, et publié en 1947 sous le titre Méditations Cartésiennes.*

MC p. 27 :

Ce qui motive le travail de Husserl, son but général est de donner aux sciences un fondement absolu ».

MC p. 29 :

On peut « revenir » à volonté à une justification une fois établie, ou à la vérité une fois « démontrée ». Cette liberté que nous avons de reproduire et de réaliser à nouveau dans notre conscience, une vérité conçue, comme étant identiquement la même, fait que cette vérité est pour nous un bien définitivement acquis, appelé en tant que tel une *connaissance*.

MC, p. 31

[...] nous voyons apparaître aussitôt certains éléments fondamentaux de l'idée téléologique qui régit toute activité scientifique. Nous voyons, par exemple, que le savant veut non seulement porter des jugements, mais les fonder. Ou, plus exactement, il refuse d'attribuer à un jugement le titre de « vérité scientifique » pour soi et pour autrui, s'il ne l'a pas auparavant parfaitement fondé, et s'il ne peut à tout moment revenir librement sur cette démonstration pour la justifier jusqu'en ses éléments ultimes.

MC p.38

[...] une évidence apodictique a cette particularité de n'être pas seulement, d'une manière générale, certitude de l'existence des choses ou « faits » évidents ; elle se révèle en même temps à la réflexion critique comme inconcevabilité absolue de leur non-existence et, partant, exclut d'avance tout doute imaginable comme dépourvu de sens.

*Pour arriver aux fondements, Husserl suspend la croyance en l'existence du monde pour ne s'intéresser qu'aux phénomènes.*

MC p. 43

[...] l'ensemble du monde concret qui m'environne n'est plus pour moi, désormais, le monde existant, mais seulement « phénomène d'existence ».

MC p. 46

Cette « *epoché* phénoménologique », cette « mise entre parenthèses » du monde objectif, ne nous place pas devant un pur néant. Ce qui, en revanche, et par la même, devient nôtre, ou mieux, ce qui par là devient mien, à moi sujet méditant, c'est ma vie pure avec l'ensemble de ses états vécus purs et de ses objets intentionnels, c'est-à-dire l'universalité des « phénomènes » au sens spécial et élargi de la phénoménologie.

MC p. 47

[...] la démarche phénoménologique fondamentale, c'est-à-dire l'*epoché* transcendantale, dans la mesure où elle nous mène à ce domaine originel, s'appelle réduction phénoménologique, transcendantale.

MC p. 55

[...] le moi lui-même, qui porte le monde en lui à titre d'unité de sens, et qui, par la même en est une prémisses nécessaire, ce moi s'appelle *transcendental* au sens phénoménologique de ce terme, et les problèmes philosophiques issus de cette corrélation, problèmes philosophiques transcendants.

*Ce parcours est très raccourci, mais il balise les apports de la première méditation cartésienne de Husserl et pose quelques définitions.*

*La question est donc de vérifier que je peux retrouver, et retrouver avec une certitude absolue, la teneur de sens d'une expérience passée pour construire des connaissances.*

*Une autre question sera de savoir comment je peux comparer ces connaissances subjectives aux connaissances subjectives construites par les autres humains pour construire des connaissances partagées et objectives donc scientifiques.*

SP § 42, p. 254

Ressouvenir - plus ou moins vide, ou encore plus ou moins intuitif, jusqu'à la limite de la reproduction idéale, – n'est rien d'autre, selon notre description, que le phénomène d'éveil de l'objectité passé, qui est constituée dans le présent vivant originaire, qui a sombré dans la rétention et qui est devenu en fin de compte totalement impuissante.

*Rend compte de l'éveil provoqué d'un ressouvenir inactif pour accompagner vers la saisie de l'institution originaire et vers un remplissement le plus complet possible, ce que nous faisons avec l'explicitation.*

SP §44 p. 261

De même, dans le cas du ressouvenir. Une situation où un processus qui s'étend très loin dans le temps, par exemple une symphonie, émerge, intuitivement, mais, et à y regarder de plus près, ce ne sont que des éléments de la situation, des petits segments de symphonie qui parviennent à l'authentique donation du soi, alors même que nous "visons" l'ensemble. Ici aussi nous avons donc un horizon externe simplement appréhété.

*Clarification progressive, remplissage*

SP, p. 161 :

« Il faut cependant prendre garde au fait que nous ne voulons traiter que des événements de la passivité pure ; le terme de figuration, aussi utile qu'il s'avère pour nous, renvoie normalement à un comportement actif du moi qui, là où la préfiguration ne l'aide plus, aimerait tout de même avoir une image, et poursuivant, plus loin, différentes possibilités, différentes images, adéquates – éventuellement, dans l'attente que ensuite, par éveil associatif, un ressouvenir plus complet surgisse, et que l'une ou l'autre image reçoive, selon sa teneur, le caractère de souvenir qui lui manque encore, celui de la détermination plus précise. »

SP p. 43 :

Le terme de « visée » est parfois utilisé de façon générale pour tous les actes, afin de désigner l'orientation égoïque sur le contenu intentionnel, et l'on doit par là distinguer la visée sur le mode thématique ou (de ?) l'acte thématique de la visée et de l'acte en général.

*Tous les actes ont une visée (voir la flèche intentionnelle ego → acte → contenu) qui est le contenu, mais il faut distinguer le contenu de la visée de l'acte de visée.*

SP p. 50 :

[...] dans chacune de ces apparitions variables, le même arbre apparaît, et la visée perceptive, la thématique constamment continue vise cette même chose qui est partout la même. Nous appelons désormais « sens » ou « sens objectif » de la perception, selon un premier concept, cette même chose consciente de son identité dans la continuité de l'apparition.

[...]

Nous appelons partout cette même chose présumée le sens objectif de ces vécus.

Clarifications successives SP § 44 et 45 pp. 262-268

SP p. 260

Chaque vérification est une mise au jour, dans la clarté d'une donation du soi, de quelque chose de caché. Si des donations du soi admettent de leur côté des vérifications nouvelles, et si le moi dans sa liberté, les exige activement et y aspire, cela implique, comme nous le savons, qu'une donation du soi possède aussi généralement ses éléments cachés ; cela implique que ce qui est placé en elle encore sur le mode vide ou voilé peut être amené à la lumière de la clarté, à savoir sous la forme de nouvelles donations du soi.

*Accès au pré-réfléchi ou à la détermination plus précise.*

SP p. 261

[...] mais toutes ces donations du soi réclament encore une fois confirmation, à savoir une clarification progressive : c'est ici la place des gradations de la clarté.

SP p. 264

Husserl précise ce qu'il entend par « gradations de la clarté » : dans le processus, il y a rétention, éveil et donation. Il écrit :

Conformément à l'essence, chaque élément de la donation du soi est plus ou moins clair, et cette gradation de la clarté est *eo ipso* gradation du remplissement des moments correspondants sous-jacent de la rétention vide, gradation de la mise en intuition du soi-même de son sens vide.

Husserl nomme aussi cette gradation, « gradation du dévoilement ».

SP p. 265

Cela signifie : si, à travers le remplissement de ses horizons externes vides, on conduit chaque ressouvenir semblable en le complétant sans cesse de manière continue, alors cette opération produit pour chaque ressouvenir clair, un soi-même unique et complet : le complètement de chaque ressouvenir clair conduit à la même et unique connexion temporelle, remplie de l'avoir-été immanent.

*Chaque fois que nous viserons ce moment, nous retrouverons le même moment qui se donnera toujours identique, conforme à ce qui a été perçu et donné au moment visé, c'est-à-dire à l'institution originnaire (voir article de Frédéric dans ce même numéro).*

*Nous faisons cette expérience quand nous retravaillons un protocole où nous avons été A et où nous retrouvons le remplissement du vécu VI et complétons sans cesse sa description.*

SP p. 268

Pour chaque ressouvenir, peuvent être continuellement éveillées des séries de ressouvenirs, sous la forme de séries de remplissement dans lesquelles le vrai être passé se constitue de manière indélébile comme une limite absolue de la clarté.

## *Émergences des vocations*

*Nicolas Boisard, Isabelle Danet, Catherine Laplassotte-Desqueyroux*

***Bonnard peint-il le monde ? Je crois plutôt qu'il assiste à la naissance du monde, à la naissance soudaine et miraculeuse des objets et des personnages. Léon WERTH critique d'Art et romancier 1923.***

### Résumé

L'article s'inscrit dans les travaux du GREX2 - Groupe de recherche en explicitation - qui travaille spécifiquement depuis l'université d'été 2022, sur la documentation de l'activité d'évocation qui est la visée de l'entretien d'explicitation (EdE), technique mise au point par Pierre Vermersch et le GREX depuis la fin des années 1990. Le présent article présente le processus, la méthodologie et les résultats des travaux d'un groupe de trois membres du GREX 2, qui a souhaité focaliser son investigation sur l'entrée en évocation. Sur la base de plusieurs duos d'entretiens d'explicitation menés : le premier centré sur un moment de vie (V2) et le deuxième sur l'entrée en évocation lors du V2 (V3), les co-chercheurs exposent leur représentation de l'entrée en évocation. Puis, à un degré d'investissement variable, chacun d'eux analyse les données extraites des V2/V3 en les reliant à certains concepts husserliens (Intentionnalité pré-saisissante, image anticipante, conscience rétentionnelle, regard du moi, donation du soi...). L'article se conclut par une synthèse des invariants de l'entrée en évocation, communs au trio.

## **1. Notre approche**

### *1.1. Travaux en désynchronisé*

Notre groupe a conduit ses travaux de recherche de manière désynchronisée par rapport aux autres groupes de l'université d'été 2023 à Goutelas : nous avons participé à une journée et demi sur les quatre et demi, nous nous sommes alors organisés en autonomie pour poursuivre notre travail, en nous retrouvant 2 jours en présentiel, puis en réalisant des temps d'entretiens en visio. Nous appréhendons d'avoir du mal à aboutir en regard de ce mode d'organisation, nous avons le plaisir de pouvoir finalement vous partager quelques résultats de nos recherches dans le cadre de cet article.

### *1.2 Intentions de recherche et méthodologie*

Nous nous sommes donnés de documenter l'entrée en évocation de nos trois A, et en particulier leurs actes, en ligne avec les travaux en cours sur la thématique du remplissement intuitif typique de l'évocation. Depuis septembre 2023, nous avons réalisé 10 entretiens V3 d'une durée de 30 minutes en moyenne chacun, à partir de V2 de 10 à 15 minutes maximum. Nous avons réalisé 2 de ces V3 en présentiel, les 8 autres ayant été réalisés au cours des mois suivants à distance. Nous avons nommé nos V3 respectivement :

- pour Catherine : « Peinture », « Taille des rosiers », « Qi Gong »,

- pour Isabelle : « Rangement des affaires », « Stick à lèvres », « Gants »,
- pour Nicolas : « Maison d'en face », « De ma place », « On y va », « Fading ».

La liste des transcriptions de ces entretiens est disponible sur demande.

Au fil d'une progression de notre aisance sur la réalisation des V3, nous avons construit un contrat d'attelage spécifique (cf. §2.2). Par ailleurs, nous avons fait évoluer notre dispositif : nous avons initialement réalisé des V3 par un B « naïf » (absent pendant la réalisation du V2), pour nous orienter ensuite vers des V2 et V3 réalisés en binôme à distance, accompagnés par un même B. Pour le traitement des données, nous avons utilisé l'application de transcription en ligne SONIX. Le traitement de nos données de V3 n'a pas été opéré conformément au modèle de la sémiose proposé par Pierre Vermersch. Nous avons plutôt opéré en raccourci en puisant directement dans les transcriptions de nos V3 les éléments qui nous paraissaient utiles pour documenter nos points de découvertes à propos de l'évocation, en y référant dans la mesure du possible des concepts phénoménologiques.

Nous sommes convenus de vous restituer dans cet article nos analyses respectives à partir de données collectées pour chacun.e en tant que A, notre profondeur de traitement étant variable fonction de ce que chacun.e s'est autorisé en regard de la qualité des données obtenues dans ses entretiens, ainsi qu'en termes d'investissement en temps dans cette phase de nos travaux de recherche. Certains d'entre nous ont pu ainsi exploiter leurs données en A de V3, allant jusqu'à rapprocher ces données de concepts de Husserl, là où d'autres ont préféré poursuivre leurs investigations sur leur vécu d'évocation par introspection actuelle et auto-explicitation, se centrant davantage sur le descriptif des actes d'évocation plutôt que le rapprochement aux concepts existants. Le lecteur trouvera ainsi dans cet article des descriptions d'ampleur variable de ce que représente l'évocation pour chaque membre du trio, et des analyses de données de V3 plus ou moins approfondies. Nous savons gré par avance à nos lecteurs pour leur compréhension quant à l'hétérogénéité de nos restitutions. 😊

Enfin, et parce que c'était un des objectifs au-delà des deux dernières universités d'été, nous proposons en fin d'article la description de nos « invariants » de l'évocation, c'est à dire notre plus petit dénominateur commun de nos descriptions respectives de l'évocation, le « nécessaire et commun » à tous nos « vécus d'évocation, ce qui nous permet d'affirmer que c'est bien un vécu d'évocation. » (Citation de Maryse dans le N° 139 d'Expliciter)

## **2. Faire des V3 de A, toute une histoire (pour nous...) - A la rencontre des A experts en nous**

Avant ces travaux d'université d'été, et la possibilité que nous nous sommes octroyés d'étudier plus finement ce qui se passait lors de l'évocation, nous étions - pour faire court - avec l'idée « d'être ou ne pas être en évocation », à l'instar de ce qui peut nous être appris en formation de base.

Mais ayant pratiqué depuis régulièrement en tant que A, nous avons aussi appris à discerner plus finement ce qui se passe en nous au cours d'un entretien d'explicitation classique. De sorte à pouvoir nous dire qu'il arrive que le A expert en nous vive sa vie de manière autonome lors d'un EdE, qu'il/elle ne peut pas s'empêcher parfois de récupérer des données intéressantes complémentaires lors de V2 et V3, non nécessairement verbalisées.

Nous avons rapidement mesuré que les A experts en nous vivent, évaluent, et agissent bien au-delà de ce qu'ils/elles veulent bien en dire spontanément à leur B.

Le A expert en nous est celui qui peut évaluer ce qui lui (re)vient au moment de l'entrée en évocation, comme par exemple, lors de l'entretien « On y va » :

*A : La première émergence qui me vient c'est l'anté-début de tout, de tout qui est... On est dans la rue avec Hugo et Roodley... et il y a quelque chose que je ne te nomme pas, qui est euh tout ce.... J'accède à tout ce que l'on voit juste avant et à ce que j'entends. [...]*

*B : Et alors, qu'est ce qui fait à ce moment-là que tu ne le nommes pas au moment du V2 ?*

*A : Alors parce que je trouve ça très anté-début, très amont, et je ressens une gêne en V2 quand je suis là, à ce moment-là, je ressens une gêne euh parce que justement je me dis c'est hyper loin, c'est hyper loin du thème initial proposé. C'est très amont.*

Dans cet exemple, notre A expert verbalise à son B ce qui lui arrive lors du V2 ; nous avons pu toutefois rapidement constater grâce à nos B, et nos debriefs post-entretiens, que ce n'était pas toujours le cas.

### *2.1. Contractualisations entre A et B*

Notre dispositif a évolué : de « B naïfs », c'est-à-dire absents lors des V2 (pour qu'il aide A à rester dans le V2, et à ne pas glisser dans le vécu de référence), ils sont devenus présents lors des deux entretiens. Cela s'explique en raison de contraintes d'organisation (nous avons réalisé la plupart de nos entretiens à distance et en binôme) mais aussi en raison de la montée en compétence de nos B, au cours de nos travaux de recherche. En effet, il nous est apparu important que les B se sentent à l'aise pour solliciter nos A experts en tant que de besoin au cours des entretiens. Au fil de notre montée en compétence en tant que B de V3, nous avons formalisé des contrats d'attelage spécifiques, pour nos V2 et nos V3, qui invitent à tirer parti de nos expertises en tant que A. Nous partageons ci-dessous les contrats d'attelage formalisés ainsi que l'évolution de nos B.

#### **Éléments d'attelage pour les V2**

*Nous allons réaliser un EdE sur le vécu de ton\_choix. Nous faisons de la recherche et souhaitons documenter les actes de A quand il entre en évocation ; pour cela, nous souhaitons réaliser un entretien d'explicitation V2 classique de 10 min, qui sera explicité, lors d'un V3. Pour le moment, si tu veux bien, avec ce V2, je t'invite à confier une petite partie de ton attention à ce que tu fais et comment tu t'y prends pour laisser revenir ce qui émerge... (en ralentissant le rythme et en baissant la voix) comme si une partie de toi se prépare d'ores et déjà à reconstituer un film au ralenti de ton entrée en évocation.*

#### **Éléments d'attelage pour les V3**

*Nous allons à présent documenter ce que tu fais et comment tu t'y prends pour entrer en évocation.*

*L'état d'évocation peut mobiliser remplissement et remplissage et c'est parfaitement normal comme procédé. En tant qu'expert, merci de m'aider à identifier ce qui est du remplissage, et de me dire quand tu le souhaites l'effet que produisent mes relances. C'est ok pour toi ?*

*Je te propose à présent, si tu le veux bien, de prendre le temps de laisser revenir ce que tu fais et ce sur quoi tu portes ton attention quand tu es A tout à l'heure avec B, juste avant d'entrer en évocation. Quand c'est bon pour toi, merci de choisir un moment sur lequel te poser, et tu me dis.*

*Je me permettrai peut-être, comme pour un EdE classique, de t'interrompre si une renégociation s'impose : par exemple si tu verbalises à nouveau des éléments de V2, ou encore*

*si tes verbalisations ne servaient plus le but de notre recherche à savoir la documentation de l'activité d'entrée en évocation.*

Ce dernier paragraphe traduit une évolution de la compétence du B à renégocier clairement le but du V3, suite à la difficulté pour le A, d'être sollicité en tant qu'expert pour décrire en position méta ce qu'il vit dans son activité d'évocation, alors qu'il est en train de revivre son V2 et qu'il souhaite pleinement rester en position d'évocation (Cf. l'exemple du V3 « Peinture » en § 3.2.1)

### **Éléments d'attelage pour l'auto-explicitation (V3)**

Au fil de nos travaux, ayant une représentation de plus en plus complète et fine d'un vécu d'évocation, nous apprenons à nous auto-questionner sur nos entrées en évocation. Voici un exemple d'auto-attelage :

*« La manière dont tu t'y prends pour entrer en évocation est particulièrement intéressante, c'est ce qu'on essaie de documenter finement dans le cadre de nos recherches... Je te propose si tu en es d'accord, de te poser sur le moment de tout à l'heure où tu entres en évocation de ce moment où tu... [le V1 est nommé]. Je te propose de fermer les yeux, de te détendre tout le corps et de traaaanquillement (je m'auto-apaise) laisser revenir ce moment... Quand tu y es... je te propose de faire un arrêt sur ce moment... Comment ça vient... »*

Au début des travaux nous avons absolument besoin d'un B pour nous accompagner, ne serait-ce que pour nous rappeler le but de notre recherche et au fil des travaux. Puis, plus nous découvrons notre capacité de A à discriminer les caractéristiques de l'activité d'évocation et plus nous sommes tentés par des auto-explicitations, afin de fragmenter les données à recueillir.

## **3. Vous avez dit « évocation » ?**

### *3.1. « L'évocation, dans mon vécu, c'est... »*

Nous avons souhaité dans cette partie faire part de la manière dont chacun.e se représente ou vit l'évocation, pas uniquement à partir des entretiens réalisés pour cette co-recherche mais aussi à partir de tous nos vécus d'évocation.

#### *3.1.1. Pour Catherine*

Pour moi l'évocation, c'est le moment où je suis coupée du monde qui m'entoure bien que je perçoive vaguement les questions de B. Mes yeux sont fermés. Mon corps fourmille de sensations agréables, cotonneuses, molles un peu comme avant l'endormissement ou quand je suis en méditation. Plus rien d'autre n'a d'importance que le revécu. Je flotte dans une autre temporalité, dans un autre espace. Ma notion du temps n'est plus la même.

Je ne veux surtout pas sortir de cette torpeur. Comment j'y entre ? Heu voyons voir. Il y a comme un temps de latence entre le moment où B me donne la consigne et mon entrée en évocation. Je dirai que cela se fait progressivement et soudain, j'y suis. Mais il n'en est pas toujours ainsi. Il y a des fois où je reste entre deux pendant tout l'entretien avec des moments in » et des moments « out » et enfin des moments à la lisière de l'un ou de l'autre. Quand j'y suis, j'ai une sensation très très agréable et quand je n'y suis pas vraiment c'est un peu laborieux. Là je sens bien que je fais intervenir l'effort alors que dans l'autre cas, je laisse revenir et je n'ai qu'à décrire.

#### *3.1.2. D'après Nicolas*

Au fil de ces travaux d'Université, j'ai commencé à percevoir l'évocation comme un processus plutôt qu'un état statique, binaire, dans lequel je suis, ou non. Pour mieux comprendre ce qu'est

l'évocation pour moi, je me suis basé sur mes expériences personnelles (V3 en tant que A) et j'ai progressivement enrichi ma compréhension grâce à des auto-explicitations et des expérimentations d'introspection actuelle en cours d'auto-explicitation (sortes de V3 spontanés lors d'auto-explicitation).

Lorsque j'évoque un souvenir, je remarque que mon attention se déplace vers mon monde intérieur plutôt que vers mon environnement extérieur. Je crée un espace intérieur, que je perçois à la fois visuellement (comme un espace en trois dimensions) et kinesthésiquement (dans une partie de ma tête). Cet espace intérieur est le point focal de mon attention, permettant aux souvenirs de ré émerger. Je peux garder les yeux ouverts pendant ce processus, mais je remarque que mon regard se perd dans le vague et mon attention se tourne vers cet espace intérieur de représentation. Cet espace se situe à la fois dans ma tête (au niveau des sensations physiques) et en dehors de moi, comme un espace de conscience « virtuel » dans lequel je me trouve. Les souvenirs qui me reviennent dans cet espace intérieur sont plus riches et détaillés lorsque je ferme les yeux et que je suis confortablement installé.

En ce qui concerne ma méthode d'évocation, je constate que me reviennent d'abord des éléments visuels, bien que parfois des éléments auditifs ou des "sensations directionnelles" puissent également apparaître en premier. Dans la plupart des cas, je m'attends à revivre des souvenirs visuels et je désinvestis mon attention des stimuli auditifs, en particulier lorsque B me parle en V2 ou V3 (ce qu'il me dit passe en arrière-plan ; je l'entends mais dans le lointain »). Je me concentre alors sur une partie de cet espace « visuel » intérieur, en orientant mes yeux fermés vers une direction d'où, sans que je ne sache pourquoi, je pressens que les souvenirs pourraient surgir, généralement dans un cadran visuel en haut et à gauche.

Un autre aspect important que j'ai découvert au cours de ces recherches est que ce processus d'évocation plus ou moins abouti me permet d'accéder à des images où coexistent des éléments de remplissement intuitif et de remplissage, conscients ou inconscients.

Généralement, avec le remplissement, les éléments qui me reviennent apparaissent soudainement avec une luminosité, un timbre et une texture qui me semblent authentiques. Les sensations physiques sont amplifiées et je perçois les choses - pour ce qui est des éléments visuels - comme entourées d'un halo légèrement ovale, ce qui me rappelle ma perception lorsque je suis en train d'observer quelque chose.

Lorsque je ré accède à mes vécus, j'ai également une forme de certitude, que je ressens également dans mon corps - posture détendue, tranquille, droite, avec laquelle je ressens de la confiance - qui m'assure que je pourrais si je le veux accéder facilement aux éléments qui sortent de mon champ visuel remémoré. Cette certitude est donc accompagnée d'une détente musculaire mais aussi d'impressions de mouvements fluides de mon regard<sup>107</sup>. Je pense que cela est dû au fait que, lors de mes expériences de référence, mon regard se pose et ma tête se tourne pour capter différentes scènes, comme si je prenais des « photographies » avec mon regard.

J'ai par ailleurs un sentiment de continuité<sup>108</sup> affirmé dans l'enchaînement des scènes qui me reviennent, à partir de quelques prises de vues de mes expériences de référence. Ce sentiment de continuité est probablement lié au même sentiment que je constate présent en moi par introspection actuelle dans chacun de mes vécus se succédant dans le temps. Ce sentiment de

---

<sup>107</sup> Cf. le lien probable à la citation que fait Catherine dans le § 3.2.1 « Les représentations que les individus se font de leur propre espace dépendent de leurs représentations perceptuelles et motrices" (Markman et Brendl 2005)

<sup>108</sup> Ce « sentiment de continuité » semble accompagner le remplissement. En serait-ce un indicateur ? Est-ce partagé ?

continuité contribue également probablement à mon impression de pouvoir me déplacer dans les scènes de revécu, au-delà des éléments de mon vécu de référence.

Enfin, je constate que le contenu de mes souvenirs se donne à moi comme si un nuage se dissipait, laissant place au contenu visuel au centre de mon espace intérieur, contenant sphérique/ovoïde, pour en épouser ensuite instantanément les formes. Ce processus ajoute la profondeur de champ, comme dans la vision stéréoscopique de mon regard. Dans la plupart des cas, ce qui me revient est ressenti comme juste pour moi, se donnant facilement, sans effort, contrairement aux fois où je veux compléter ce qui me revient avec un remplissage conscient.

Cependant, il y a des moments où les éléments qui me reviennent sont plus parcellaires, avec parfois la netteté des éléments qui s'atténue ou des parties de l'image qui s'assombrissent au sein d'un même souvenir visuel. Certains éléments peuvent même m'apparaître comme grisés, alors que je découvre ensuite que je n'avais pas porté mon attention sur cette partie de mon champ visuel dans le vécu de référence. Ces variations dans mon processus d'évocation m'invitent à le considérer comme plus ou moins abouti à tout moment par rapport à ce qui me revient.

Enfin, l'accès à des re vécus qui mélangent remplissement et remplissages « inconscients »<sup>109</sup> - non voulus et ne nécessitant pas d'effort - me confortent dans l'hypothèse que tout ce qui me revient dans le processus d'évocation est d'une certaine manière « reconstruit inconsciemment ». Je crois depuis l'été 2022 qu'une « partie de moi », dont je n'ai pas conscience, assemble et me redonne à vivre, à partir de mes sensations originaires, ce qui est pertinent et adapté à « toutes les parties de moi »<sup>110</sup>. En référence à ce qu'écrivait Pierre Vermersch, c'est comme si un potentiel<sup>111</sup> en moi œuvrait en chaque instant pour ajuster ce qui m'est donné à revivre. À qui faut-il l'ajuster ? À quoi exactement ? Voilà des questions qui mériteraient d'être explorées plus en profondeur.

### 3.1.3. Selon Isabelle

Avant nos travaux de recherche dans le cadre de l'UE 23, l'évocation représentait pour moi un simple « retour en arrière » dans le processus d'une activité finalisée, avec pour objectif de reconstituer une chronologie d'épisodes composés d'actes d'exécution et de prises d'information. Cette approche pragmatique était principalement destinée aux professionnels et aux apprenants désireux de se reconnecter plus étroitement avec leurs actions et leurs prises d'information en situation réelle.

Grâce aux travaux de recherche de l'UE 23, et plus particulièrement au GREX2 et à mes co-rechercheurs, j'ai été amené à m'intéresser non plus au « quoi », mais au « comment » de ce retour en arrière ». J'ai ainsi cherché à comprendre les mécanismes de l'évocation, son déroulement et sa structure, depuis son début jusqu'à sa fin, en passant par son milieu, et même son ante-début et sa post-fin.

Avant d'explorer spécifiquement trois trios d'entretiens V1V2V3, je peux affirmer que mon A de V3 était souvent pris de panique et confus, principalement en raison du manque de repères concernant l'activité réelle de l'évocation. En effet, avant ces travaux de recherche, ma représentation de l'évocation était assez « prescrite », basée sur le but à atteindre (des données brutes en première personne considérées comme justes pour le sujet acteur) et sur les conditions à remplir pour y parvenir (une position de parole incarnée, visible par le ralentissement de la parole et la non-fluidité de la verbalisation).

<sup>109</sup> Cf. la notion de « représentation anticipante » extrait de Husserl (1998) dans le §3.2.1 de Catherine, et cette hypothèse selon laquelle si « ces morceaux d'images ternes participent au remplissement. Acceptons-les comme fonctionnelles, sinon utiles au processus ».

<sup>110</sup> Cf. le développement de cette idée dans Boisard (2022), au bas de la page 76

<sup>111</sup> Cf. la notion de potentiel/inconscient organisationnel de l'action dans Vermersch (2017)

Les travaux de l'UE 23 m'ont invité à me concentrer non pas sur le but ni sur les indicateurs d'une position de parole incarnée du point de vue d'un B, mais bien sur le vécu de l'évocation depuis la position du A. Mon A de V3 s'est ainsi retrouvé dans la même situation que les « A de V2 » novices (dont je faisais partie lors de mon stage de base en 2009) qui paniquent lorsque leur B leur propose de laisser revenir une activité qu'ils pensent connaître et pouvoir décrire.

Le problème pour moi n'était pas un manque de consentement, mais plutôt une grande difficulté à porter mon attention sur l'évocation en tant qu'objet, alors que depuis des années, je la considérais comme un moyen, un projecteur puissant pour élucider divers objets que sont les actions finalisées. Dans la partie 3.2.3, je synthétise ce que j'ai appris de l'activité réelle d'entrée en évocation.

### 3.2. Analyse de données de nos V3

#### 3.2.1. Catherine

Afin de mettre en perspective nos entretiens V3 avec la phénoménologie. Il m'a paru indispensable de m'atteler à la lecture de l'ouvrage de référence si souvent qualifié d'illisible. En d'autres termes, avant de pouvoir mettre des mots sur ce que je vis en tant que A, j'éprouve le besoin d'acquérir une base de vocabulaire que je suppose commun aux adhérents du GREX. Fraîchement débarquée à Goutelas, j'avais constaté en moi-même l'été dernier un certain vide conceptuel.

Afin de combler ce manque, je décide de parcourir les pages de « la synthèse passive » comme s'il s'agissait d'une langue étrangère. Je ne fais pas l'effort de comprendre, je lis, c'est tout, sans intention particulière et dans un état proche de celui de A qui laisse revenir, comme ça lui revient.

A certains moments, Edmund H. parle dans une langue qui m'est plus familière en ce qu'elle correspond avec mon vécu d'évocation. Alors, je m'arrête à cet endroit. Mets les phrases relevées en correspondance avec la retranscription de mon entretien. Par respect pour l'auteur, je décide de noter la citation tout entière, même si une partie seulement m'est accessible. Tout ce qui va être décrit ci-après n'est qu'une tentative purement intuitive d'apprivoiser la fugacité de la conscience qui entre dans l'évocation avec l'appui de quelques concepts de phénoménologie.

#### **La taille du rosier**

En V1 B m'interroge sur la taille de mon rosier. Je me retrouve alors comme face à un vieil ami que je taille chaque année. Une sorte de dialogue s'installe entre la plante et moi. Au même moment, une autre personne dans le jardin taille un autre rosier qui se signale par le clac/clac de son sécateur.

#### En V2

*« C'est comme une fenêtre qui s'ouvre, avec une sensation de surprise je me dis tiens, il y a ça ? Hum. »*

C'est comme un soudain dévoilement. « Tout comme le souvenir déterminé surgit à présent, nous avons la conscience du remplissement confirmant et cela avant (ante) qu'un souvenir reproductif n'entre en scène ». Cf. Husserl (1998) p.172.

Ça vient comme une plénitude, un plaisir, mais une sorte de plaisir calme du poids de la vieille amitié. Oui, et puis peut-être que je me dis que je ne m'attendais pas que ça me soit donné. S'il y a eu effort, je ne l'ai pas perçu, sans doute grâce à la délicate invitation de B. « le remplissement immédiat s'exprime de façon équivalente par la satisfaction en tant qu'elle est détente d'un effort dans laquelle le but de l'effort est atteint comme tel » Husserl. p.163.

Les premières sensations sont corporelles « Ce serait un peu corporel plutôt... du buste, du ventre, etc. Il y a aussi un sentiment de familiarité et puis vient l'image avec tout d'abord sa luminosité, sa netteté, ses couleurs « la tendresse du vert ». Dans ce V3, voilà comment les choses se donnent. La donation du soi signifie (ici) phénoménologiquement que chaque perception en elle-même n'est pas en général conscience de son objet mais qu'elle rend l'objet conscient d'une manière remarquable. Husserl. p.173. Plus loin dans le V3, je dirai à propos du rosier « il est là, il s'impose à moi ». La perception est la conscience de voir et de posséder l'objet en chair et en os... Il se tient là comme lui-même, comme tel qu'il est visé et pour ainsi dire en personne. Husserl p.173.

Grâce à la question de B sur les sensations, je fais attention au son « Là, j'entends le clac aussi, le clac du sécateur, tiens ? ». Ainsi se modèle ma description au gré des questions de B. Je vogue dans l'univers de l'évocation en me laissant doucement guider par sa voix. On voit dès lors une progressivité du revécu qui fait remonter des sensations diverses. Ces dernières s'actualisent Husserl.p.172, (comme le sécateur). Selon moi, l'actualisation se réalise par le biais des questions de B. Je n'avais pas pris en compte le son dans ma description. Or, quand B me demande s'il y a des bruits qui me reviennent alors s'actualise le clac du sécateur. Les récapitulations donnent une cohérence à des images qui n'arrivent pas toujours dans l'ordre. Pour autant, B ne questionne pas toujours le fil de l'action. Bien souvent, il ou elle explore la simultanéité comme pour aider à éveiller de nouvelles intentions en posant par exemple la question « est-ce qu'il y a autre chose qui se donne à toi, à ce moment-là? »

*B - Ha c'est ça ! Alors attends donc ce que je te propose. On est dans le V2. Tu es surprise de ce qui revient et comment ça revient ? Donc tu es en lien avec cette surprise. Pendant le V2, c'est corporel ça mollit dans ce qui revient. Et ma question, c'était au moment où tu sens que ça mollit, au moment où tu sens qu'il y a la surprise aussi qui est la tienne, que ça revienne comme ça revient sur quoi ? Tu portes ton attention en tant que A qui laisse revenir et qui découvre ce qui revient ?*

Hormis le fait que je sais que j'y suis grâce à mon indicateur corporel, c'est-à-dire la plaisante sensation cotonneuse décrite plus haut. C'est mon corps qui m'indique que je suis en évocation. Tout se passe comme si les informations provenant de mon corps influençaient ma cognition. A ce titre, le concept d'embodiment développé par Merleau-Ponty (1971) dans son ouvrage « phénoménologie de la perception » désigne ce phénomène par l'expression « Bottom-up » et l'inverse par « top-down » c'est-à-dire la manière dont notre cognition va influencer nos mouvements corporels.

« De manière générale, le phénomène d'embodiment correspond à la manière dont une personne évalue un objet en fonction de la position de son corps et/ou de ses mouvements (mais également comment nos expériences sensori-motrices influencent notre manière de penser. Les représentations que les individus se font de leur propre espace dépendent de leurs représentations perceptuelles et motrices. (Markman et Brendl 2005) La traduction de ce terme en français est celle de l'incarnation ».

**En V1** A est en train de peindre un visage à la maison. A décrit ce qu'elle vit au cours de cette activité.

**De la même manière, pendant le V3 « peinture »,** ce sont les sensations corporelles qui m'indiquent que je suis dans l'évocation. Au point qu'elles prennent le pas sur les autres.

*B - Alors tu es sur ce moment-là de ton vécu de référence. Mais qu'est ce qui se passe pour toi ? Avec quoi es-tu dans l'entretien ? Au moment où tu as cinq étoiles.*

A ce moment-là de notre recherche nous avons décidé de travailler sur les moments les plus intenses de l'évocation. « Cinq étoiles » correspond au moment choisi. Puis, nous nous sommes

orientés sur l'entrée dans l'évocation que nous avons confirmée dans notre question de départ. Aussi, cette évolution doit-elle être signalée au lecteur.

*A - et ben J'ai commencé.... Enfin, j'ai... Quand je vois mon chemin dans la couleur, je suis déjà dans le coton. Il y a un ralentissement de la pensée, de mon état d'esprit. Enfin, je suis super calme.*

*B - Alors tu es super calme et tu es dans le coton. Est ce qu'on peut essayer de préciser qu'est-ce que c'est que ce coton pour toi ? Alors est ce que c'est des sensations ? Est-ce qu'elles sont localisées quelque part dans ton corps, dans ta tête ? Peut-être que. Comment pourrais-tu préciser ça ?*

*A - Que c'est dans mon corps, dans tout mon corps. C'est comme des petites chatouilles.*

*B - D'accord, c'est comme des petites chatouilles dans tout ton corps.*

*A - Tout mon corps euh euh ouais reçoit ces petites chatouilles et en même temps, il y a du coton. Voilà, il y a une texture douce et molle.*

Les processus sensoriels et moteurs, la perception et l'action sont fondamentalement inséparables dans la cognition vécue. En effet, elles ne sont pas associées dans les individus par simple contingence ; elles ont aussi évolué ensemble selon Varela (Aumônier p.169)<sup>112</sup>

*B - Ok. Et quand tu as ta pensée qui se ralentit, comment tu t'y prends toi, pour que cette pensée se ralentisse ?*

*A - bien c'est ma respiration qui se ralentit, mais c'est pas moi qui la contrôle, mais elle le fait.*

B interroge ici l'intéroception qui est la perception des signaux en provenance des viscères, comme le cœur, mais aussi les systèmes respiratoires et urinaires.

*B - Alors une texture douce.*

*A - Avec des petits euh ouais des petits, des petits frémissements, mais légers, légers, légers.*

*B - Et quand tu parles de texture douce et molle, de quoi parles-tu ? En fait, qu'est-ce que c'est que cette texture dont tu parles ? C'est quelque chose que tu vois, que tu perçois, quelque chose que tu te dis que tu ressens ?*

*A - Je le perçois, oui, comme une forme, à la fois d'anesthésie, c'est-à-dire que tout ce qui pouvait être tendu ou douloureux, tout ça, ça disparaît. Et il reste qu'une sensation de plaisir.*

Le B souhaite s'adresser ici à la A experte (et non à la A en train d'évoquer) pour recueillir des éléments de description complémentaires hors évocation. Alors que, en tant que A, le motif conscient de mon effort est de maintenir mon sentiment de bien-être (Husserl p. 167). Sans être véritablement dans l'auto-explicitation, je résiste à B afin de conserver ma position de parole incarnée.

### **Entretien V3 QI GONG**

En V1, A décrit un moment de QI GONG où les participants font des exercices en binôme et se regardent dans les yeux. A décrit alors ce qu'elle perçoit dans cette relation silencieuse.

Je voudrais d'abord décrire le moment qui suit immédiatement l'énonciation de la consigne. À ce moment-là, je suspends mon jugement, du moins je le crois. Je perçois alors dans ma tête une ligne horizontale. Notons bien que mon regard est tourné vers l'intérieur. De part et d'autre de cette ligne, il y a de la brume, autrement dit, du flou. Et puis quelque chose bouge à la surface de la ligne, du côté droit. Une image très lointaine se forme mais je sais d'ores et déjà de quoi il s'agit.

<sup>112</sup> Cf. Aumônier (2015). Béatrice Aumônier est aussi membre du GREX 2.

Si je dois traduire ce que je vis avec les termes d'Husserl, j'ai une intention vide, mon œil intérieur observe un **horizon indifférencié**, vient l'**intention éveillante** de B, puis il y a une **perception, le regard du moi** la voit arriver vers la droite. La perception correspond à une **image anticipante** d'une chose comme une intuition (Husserl p.152 à 160. (Je sais d'ores et déjà de quoi il s'agit, c'est en cela que l'image peut être qualifiée d'anticipante).

C'est un souvenir récent que j'évalue très rapidement pour voir s'il convient à l'objectif que j'ai fixé avec B. Je décide qu'il ne correspond pas parce que je juge l'avoir préparé préalablement. En effet, j'avais déjà réfléchi en vue de cet entretien à une situation que je voulais traiter. Je décide que cela n'est pas souhaitable car pas suffisamment spontané. Alors, je la fais disparaître derrière la ligne comme un poisson qui replonge dans la mer après avoir sorti son nez. Il semble alors sombrer dans l'oubli. A nouveau, je **suspends mon jugement** et laisse revenir une autre image qui sans même prendre forme disparaît. Enfin, celle que j'ai éconduite revient en force. Alors je l'examine à nouveau et vois si je peux adapter l'objectif. Je suis étonnée de la persistance de cette image.

Elle s'impose à moi. Il semble que ce soit elle qui décide. « Le sujet échappe bien souvent au mécanisme de sa mémoire. Celle-ci fonctionne sans le contrôle intentionnel du sujet, comme si une **conscience rétentionnelle** inconsciente se développait en lui, le développant déjà de la façon que déjà, Husserl, le concevait ». Eustache ML<sup>113</sup>

*A - Le moment. Le moment vraiment où j'entre en évocation, c'est très. Disons que c'est très rapide. Quand tu me proposes le contrat. Euh. Je t'avais dit auparavant, mais non, celle-là elle est trop pré préparée, trop réchauffée donc je vais pas la prendre. Et puis zut ! Mais vraiment, elle veut absolument être traitée, donc elle surgit, elle surgit sous forme d'images, mais une image pas spécialement lumineuse. Et au fur et à mesure que... quand je dis d'accord... dans ma tête, je dis d'accord, elle est bonne puisqu'elle s'impose. Je la prends, ok. Et là, au moment où tu me demandes de décrire le contexte, alors là, toute la lumière vient. Parce que notamment, il y a la lumière de la de la porte sur la gauche et ça illumine l'image précédente que j'avais.*

**L'intentionnalité pré-saisissante** se produit lorsque la conscience est dirigée vers un objet ou un phénomène avant même que celui-ci ne soit pleinement présent ou conscientisé. L'objet n'est pas encore présent mais je sais de quoi il s'agit. Il me semble alors que ce que je vis à ce moment-là correspond à cette notion décrite par Husserl.

À ce titre, M.L Eustache écrit : « Par exemple, lorsque vous entendez un bruit vague au loin, votre conscience est déjà dirigée vers cet objet sonore avant même que vous ne puissiez identifier précisément ce que c'est. Cette orientation pré-saisissante de la conscience est considérée comme une caractéristique fondamentale de notre expérience subjective du monde ».

*A - Je te propose de laisser revenir une situation récente. Oui. C'est donc la dernière phrase que tu dis qui qui me revient là ? Et puis c'est à ce moment-là qu'elle resurgit, parce que je l'avais déjà en tête. Voilà. Mais comme si c'était un livre que j'allais prendre sur une étagère, tu vois quelque chose d'assez peu vivant...*

S'agirait-t-il ici d'une **préimage** que l'intention d'une certaine manière comme non remplie, **pré dirigée** de façon simplement anticipante sur le soi correspondant ? (Husserl p.174)

*...Et là, ça prend vie au moment où tu me lances cette situation récente et ça prend encore plus vie quand quand je te décris, j'ai à peine commencé à décrire que paf ça arrive.*

La tendance visante, explique Husserl, s'achemine en se déployant vers le remplissement mais pas systématiquement. La déception pourrait survenir, nous avertit l'auteur. Toutes les intentions pré-saisissantes en effet ne donnent pas lieu à la donation du soi. Ce ne sont pas

<sup>113</sup> Cf. Eustache (2010).

toutes les intuitions qui peuvent fonctionner comme remplissantes - confirmantes. (Husserl p.172)

*B - Ok, alors peut être qu'on peut, si ça te dit, aller sur comment, comment elle te vient cette image ? Est ce qu'elle vient d'un côté en particulier ? Enfin, comment elle se donne à toi cette image-là ?*

*A - Quand tu me demandes... quand tu me demandes le contexte et que je commence à dire qu'il y a la lumière. En fait, la lumière vient de la gauche et elle éclaire l'image de cette personne que j'ai en face de moi.*

*B - Alors tu as l'air de dire que cette image, tu l'avais avant la lumière et la description du contexte. Et est-ce que... est ce que c'est la même image qui est éclairée ou est-ce que c'est autre chose ?*

Des représentations anticipantes (l'image), d'une certaine manière prennent part aux fonctions de remplissement reconnaît Husserl voire, pour ainsi dire, y prennent constamment part (Husserl p.172). S'il faut comprendre que ces morceaux d'images ternes participent au remplissement. Acceptons-les comme fonctionnelles, sinon utiles au processus. De toute façon, elles surviennent sans mon contrôle comme je l'ai dit plus haut. Les réfuter me détournerait sans doute de mon cheminement vers l'évocation. Voyons cela un peu plus loin.

*A - Alors auparavant, j'avais l'image, mais je n'avais pas la lumière et donc l'image s'éclaire. Je sais pas si c'est dans mon corps, mais ce qui me vient quand tu me poses la question, c'est une forme de résistance.*

A distance de l'entretien, j'ai une sensation désagréable à l'idée d'évoquer l'image terne. Cela corrobore l'idée que A veut aller vers ce qui lui est plaisant au niveau des sensations. Comme si c'était son corps qui décidait.

*B - Il te vient une forme de résistance, là, maintenant, ou dans le moment où.*

*A - Dans le moment. Parce que je me dis non, c'est celle-là, elle est trop préparée. (ou alors, je ne veux plus voir l'image terne)*

*B - Alors elle est trop préparée. Alors ok, tu te dis ça, c'est un élément de OK ou que tu te dis et qu'est-ce que tu te dis d'autre aussi peut être ? Prends le temps de laisser venir autre chose.*

La donation du soi du tout...est déterminée par des intentions pré-saisissantes donatrices de sens et concordant avec cette perception de façon univoque. Or, dans notre cas, il n'y a pas de confirmation unilatérale et réciproque. Alors il y a un doute, un empêchement, une nouvelle suspension.

*A - Est ce qu'il y aurait autre chose ? Et puis en fait, je me dis peut-être une fois est ce qu'il y aurait autre chose. Et...et je vois une sorte de ligne d'horizon.*

Dans la question suivante B guide comme pour éveiller mon horizon intentionnellement

*B - Ah, et quand tu vois ça, ok, tu vois une ligne d'horizon. Et qu'est-ce que tu vois de cette ligne d'horizon ?*

« Chaque perception et chaque expérience comporte en elle-même de telles représentations en tant qu'horizons et plus précisément en tant qu'horizons éveillés intentionnellement » (Husserl p.172). Je trouve ici une parfaite concordance entre cette observation de Husserl et ce que je vois dans ma conscience à chaque fois que B formule un contrat d'attelage. Je suis émue de partager avec d'autres ces sensations intimes jadis indicibles. Tout l'effort de A dans ce moment de suspension, est de retrouver ce contact naïf avec le monde.

*B - Et quand tu vois ce trait, quand tu vois ce trait, qu'est ce qui te vient d'autre ?*

*B éveille ces horizons sans nommer d'objets.*

*A - Eh bien, j'ai la sensation que. Il y a quelque chose qui me pousse à nouveau sur l'image que je viens de décrire.*

De la même façon **des visées vides** peuvent entrer en conflit avec d'autres visées et un doute non résolu peut se développer, puis le conflit se résoudre sous la forme de certitudes réveillées à nouveau qui nient l'un des membres du doute et confirment l'autre... perception. (Husserl p. 172). Il s'agit ici que A se mette d'accord avec lui-même pour avoir une chance d'entrer en évocation.

*B - Ok, prends le temps Alors ce quelque chose qui te pousse à nouveau sur l'image que tu viens juste de décrire, ça se donne à toi. Comment ça ?*

*A - Comme une pression sur la gauche.*

*B - Une pression sur la gauche, une pression au niveau de ta tête, au niveau du reste de ton corps. Au niveau de tes yeux.*

Le corporel reprend ici le dessus comme pour imposer la certitude. Comme pour nier violemment l'un des membres du doute qui entre nous ne faisait pas le poids. Aucune autre image ne m'est venue, si ce n'est une faible perception indéterminée (C'était d'ailleurs peut-être la même qui ne s'est pas révélée tout à fait)

*A - Comme si quelqu'un me poussait avec la main pour me remettre sur une image.*

Dès qu'un conflit des intentions anticipantes est ainsi entré en scène, la donation du soi est également empêchée (Husserl p. 172) mais ici B se montre patient et surtout habile dans son questionnement V3. De cette manière, il m'invite à décrire tranquillement le conflit. Le « prends le temps » m'apparaît indispensable à ce moment-là. Je me mets alors à revivre mon V2 dans toute sa subtilité.

*B - Ok, ok. Et quand tu ressens ce que tu ressens là, qu'est-ce que tu fais ensuite ?*

*A - Eh Bien, je me dis si elle veut, c'est elle. On va faire ça. A se soumet plus ou moins volontairement. Il y a quelque chose qui cède en lui et qui en même temps décide de lâcher comme nous pouvons le voir ci-après : une notion de passivité qui n'exclut pas une forme d'activité ou de décision.*

*B - Ok, alors tu te dis ça, tu te dis si, si elle veut, tu t'entends te le dire ou c'est du sens ? Est-ce-que c'est quelque chose que tu entends te dire ?*

*A - Je l'entends dire là, c'est celle-là, elle s'impose. Je crois bien que je te le dis.*

Dans cette optique, le donateur du soi n'est pas une entité séparée qui observe passivement le monde extérieur, mais plutôt un sujet actif qui donne forme et sens à son expérience. Il est à la fois producteur et récepteur de significations, participant activement à la construction du monde tel qu'il est vécu.<sup>114</sup> Quelle est la part active et passive ? Cette question est récurrente dans nos débats de co-chercheurs. Pierre Vermersch (2006) parle d'activité passive intense ! Mais cette activité n'est pas sous le contrôle de la personne. « Passivité parce que je ne décide pas, activité parce que ça m'intéresse ». Marie Lou Eustache souligne quant à elle « le caractère intentionnel de la conscience : le donateur du soi dirige son attention vers des objets ou des phénomènes spécifiques, les appréhende et les interprète selon ses propres perspectives et préjugés ».

*A - C'est ça. Donc je vois sa silhouette, mais pas en détail puisque je suis focalisé sur ses yeux et je vois son visage briller et derrière je vois des ombres.*

*B - Tu vois des ombres.*

*A - Les ombres, je sais qu'ils (les autres) sont là quoi. Je les perçois comme des ombres.*

---

<sup>114</sup> Cf. Angelino (2008).

Dans le contexte de la phénoménologie, cela signifie qu'au lieu de rechercher une fusion totale ou une expérience globale, l'attention se porte sur des moments particuliers ou des aspects discrets de l'expérience phénoménale. Ils sont souvent désignés comme des **arrière-plans** dans nos entretiens.

*B - Donc, tu as ce que tu ressens et. Et donc pendant ce temps-là, tu vas entendre B qui va dire à A Justement de décrire. L'inviter à décrire le contexte. Et là tu parles d'une lumière qui surgit sur la gauche, je crois, et tout s'éclaire. Est ce qu'on peut prendre le temps de se poser là-dessus ? Alors par quoi ça commence ? Donc tu entends ce que tu entends, enfin oui, tu entends ce que tu entends de ton B. et qu'est-ce que, qu'est-ce qui se donne à toi là ? Par quoi ça commence ? Prends le temps.*

*A - Euh. Et bien ça commence par la lumière que je vois à gauche, mais en fait ça se remplit très vite, comme si ça attendait de se remplir depuis longtemps déjà.*

*B - Ok, alors.*

*A - Ça fait. pfff*

*B - Et ça fait pff, ok, tu entends ça, ça fait.*

*A - Tu l'entends comme je l'entends pas. Non mais je le sens, je le sens, je pense. Ok, Comme s'il s'attendait à une porte et ça fait.*

*B - Ok, tout vient, tout vient d'un coup.*

*A - D'un coup.*

Il s'agit bien là d'un remplissement ultime et propre. Cet essai de description directe de mon expérience telle qu'elle est, donne à vivre un véritable étonnement devant le monde.

### 3.2.2. Nicolas

Les éléments que j'ai souhaité retenir de mes V3 en tant que A sont :

- Dans l'entretien « Maison d'en face » :

*Le VI est une situation de visite d'une maison appartenant à mon hôte.*

Premier entretien où je suis A en V3, je réalise rapidement l'intensité de mon activité dans ce que je sens et me dis par rapport à mon B durant le V2.

*B - elle vient juste de prononcer la phrase magique*

*A - elle est en douceur, elle le fait tout en douceur, je vais rouvrir les yeux, je souhaite lui dire à quel point, je suis en décontraction totale...nos regards se croisent et juste avant, j'avais déjà eu la porte qui était arrivée et je vais revenir sur sur sur sur la porte...*

Autre point qui attire mon attention pendant le V3 en lien cette fois avec ce qui me revient dans cet entretien : une forme d'insistance à observer ce qui m'est revenu à propos de la porte d'entrée d'une maison que je visite alors. **Comme si quelqu'un en moi m'intimait d'observer particulièrement cette partie de l'image** de mon vécu, tandis que d'autres éléments de vécu de mon entrée dans cette maison m'apparaîtront effectivement plus tard. **Quel concept Husserl attribue-t-il à cette forme d'insistance**, que je retrouve parfois dans l'exploration des productions symboliques ?

*A - L'ouverture. D'abord, c'est l'ouverture et l'incompréhension qu'est la mienne de ce que je vois dans le vécu de référence mais là, moi, en V2 par rapport à la situation, je suis super surpris, c'est-à-dire mes sensations. Je sens, un regard intérieur, quelque chose qui est assez vif vers cette ouverture et la partie supérieure gauche de l'ouverture*

*A - Non non, dans le moment précis où je suis là, la couleur, la forme de l'ouverture, le loquet, juste le pourtour et c'est très in-ten-se. Enfin il y a quelque chose pour moi qui me revient de l'observation qui est très intense mais par contre, ce sera beaucoup plus tard à la fin de*

*l'entretien que je réalise que j'avais plein d'éléments à disposition et notamment au niveau du sol, et par contre que les contours étaient flous.*

- Dans l'entretien « De ma place » :

*Le V1 est une situation professionnelle où je perçois de mon poste de travail le mouvement de collègues désireux de faire le point sur un projet en cours.*

Cet entretien constitue mon second V3, réalisé à distance, et pour lequel je reviens sur comment je m'y prends pour entrer en évocation durant mon V2. Je désinvestis mon attention du fait d'écouter et de regarder, et je rentre dans une forme de suspension - qui fait peut-être référence à **l'intention pré-saisissante** évoquée par Catherine, où ma conscience est « déjà orientée vers un objet avant même que je sois pleinement conscient du phénomène qui survient », pour me tourner vers un espace intérieur et contrôler activement le fait de ne rien faire d'autre que « laisser (re) venir ».

*A : Je coupe l'auditif, je coupe l'auditif. C'est à dire il y a quelque. Il y a j'ai j'ai quelque chose en moi qui arrête de porter ... mon attention ne se porte plus sur ce que je pourrais entendre de toi à ce moment-là. À ce moment-là, j'ai entendu "situation". J'arrête. J'arrête de porter mon attention et je la pousse vers l'extérieur, vers vers Cathy de la situation pour pour porter mon attention. Mais c'est plus auditif. C'est. C'est quelque chose. Ouais, c'est du visuel. C'est une "attention vers". Alors j'ai les yeux fermés à ce moment-là. Vers. Vers ce qui pourrait me venir. Euh Donc quand je parle de suspension. Ben je suis dans l'attente. En fait, je me mets en mode attente en étant avec une vigilance également une partie de moi. euh à ne pas à ne pas produire quoi que ce soit, à être bien dans l'attente, mais par contre l'observation de ce qui viendrait spontanément, ce qui viendrait spontanément, ce qui viendrait, quoi !*

- Dans l'entretien « On y va » :

*Le V1 est une situation où je marche avec mon fils et son cousin en direction d'une aire de jeux, où nous rejoignons d'autres personnes.*

Dans ce troisième V3, je réalise comme mon corps durant le V2 a tendance à revivre la position ou l'orientation qu'est la mienne dans le vécu de référence, et que par ailleurs des images semblent me venir en V2 du côté où ça se passe pour moi dans le vécu de référence. Par ailleurs, la proprioception<sup>115</sup> est ici mobilisée.

*A : Ça m'a marqué dans mon corps, dans mon corps, Il y a quelque chose là, en V2. d'un ressenti qui est. Je suis en train d'expirer.*

...

*B : Tu la sens comment dans ton corps, cette image ? Quand tu te redresses ? Il y a quoi encore ?*

*A : D'abord elle m vient sur le côté. Non, parce qu'en fait, là, j'essaye de me replacer spatialement. hmm ouais elle m vient sur le côté quand même elle m vient sur le côté gauche cette image. D'ailleurs, ce qu'est la réalité de mon vécu de référence. Le gars va venir sur le côté gauche. Donc là...*

- Dans l'entretien « Fading » :

*Le V1 ici concerne la remémoration d'une séquence de rangement d'une armoire.*

Parfois, et peut-être fonction de l'enjeu que peut représenter la situation de référence pour A, il arrive que ce qui revient, au moment de l'entrée en évocation, est plus signalé, sous forme d'un sens se faisant ou d'une direction attentionnelle... sans image apparaissant immédiatement. Ce

---

<sup>115</sup> Je comprends la proprioception comme ma perception, consciente ou non, de la position des différentes parties de mon corps et de ses contacts, sans avoir recours à la vision.

qui pointe vers la **notion d'intention pré-saisissante** évoquée par Catherine. C'est ce qui m'est apparu par exemple lors de mon dernier entretien V3 en binôme « Fading » :

*A : Ben oui, en fait. En fait, ce qui m'est revenu là. Et je ne sais que difficilement t'en parler, c'est un sens. C'est un sens global. Et ensuite il va y avoir une image. Alors c'est... Donc j'aimerais bien documenter l'émergence du sens global qui participe pour moi de l'évocation puisque je vais te dire en tout cas juste après dans le V2, je vais te dire ça y est, j'ai quelque chose.*

...

*A : [...] D'abord je me rallonge, je me remets en position détente avec le regard qui pointe à nouveau. Je ferme les yeux et j'ai le regard qui pointe à nouveau dans la même direction. Et alors c'est là où il y a quelque chose qui apparaît. Mais. C'est pas une image en fait. Je suppose que c'est ce que Pierre et Nadine appelaient les graines de sens ...Il y a quelque chose qui est...Qui... Ça prend forme. Il y a... en fait. Tu vois, je fais le mouvement comme ça. Tu tu vois mes... mes mains.*

*B : Oui, tout à fait.*

*A : Il y a un mouvement comme ça, mais qui est à l'intérieur de ma tête, c'est comme un... Je ressens un mouvement, une sensation de mouvement. J'ai pas d'image, hein ? j'ai absolument pas d'image. C'est une sensation de mouvement et de chose qui prend de la place dans l'espace. Alors j'te fais aller.*

*B : Dans l'espace. Dans l'espace de ton crâne, À l'intérieur de toi ?*

*A : Non, ça c'est bien à l'intérieur. L'origine de la de la sensation, enfin de ce que je perçois de cette sensation c'est bien dans ma tête. J'ai les yeux tournés. vers la gauche, dans l'attente. Et il y a ... voilà ya quelque chose qui s'origine là. mais qui est une sensation d'espace dans l'espace, plutôt dans l'espace des choses qui sont dans l'espace. [...] ce que je vois et ce qui est. euh ce qui est en train de prendre mouvement là en moi, dans le V2, c'est comme si je me donnais une direction. voilà... et bien écoute.. .ce qui me vient dans la perception, c'est une direction intentionnelle.*

Lors de ce V3, je me suis rendu compte qu'alors que je suis en train d'attendre (avec effroi 😬) la survenue de quelque chose de visuel durant mon V2, mon attention va être attirée par aller voir autre chose, et changer l'orientation de mon regard pour cela, tout en gardant les yeux fermés.

*A : Mais il y a quelque chose qui est étonnant. Pour moi. Alors écoute, je te le dis comme ça vient, c'est... alors je sais à partir de là...Que ça se réfère à quelque chose que j'ai vécu. [...]*

*A : [...] perception de direction, de champ d'attention dans l'espace. Je sais que c'est là. Il y a quelque chose. Par contre, en même temps que je sais que c'est là, mais en même temps je sais pas, je sais pas ce que c'est. [...]*

*A : [...] ça part de ma tête, c'est une sensation dans l'espace, comme si ça crée une sorte de volume et de champ d'attention, de champ de mon attention. En tout cas, voilà. Et quand je perçois ça de ma. D'ailleurs, ça fait changer le regard. Là j'ai changé le regard, je suis plus dans le même endroit. C'est venu sur le côté ... un... Je change mon regard, je tourne, je tourne, mon regard bifurque. Est-ce que c'est carrément là ? Alors que quand je suis en train d'attendre, mon regard, il est par là ? Donc là je change et je ne vois rien, je vois rien. Par contre, je ressens, je ressens. Comment décrire ce que je ressens, mais je le ressens. Enfin, comme je te l'ai dit. Quoi ? Je ne vois rien.*

Cela me fera aboutir à l'émergence d'une image très fugace, qui me permettra de retrouver quelque chose de très partiel que j'avais vu dans la situation de référence.

En résumé, je constate que le processus d'évocation se déroule ici de la manière suivante : j'ai

les yeux fermés, je suis dans une sorte de visée à vide, mais je remarque que mon attention est attirée par autre chose. Cela se produit sur un plan kinesthésique, plus précisément postural, en raison de l'orientation de mes yeux, puis sur un plan visuel.

### 3.2.3. Isabelle

Étant donné que j'aurais eu besoin de plus de temps pour analyser les données brutes des trois V2/V3 où j'étais A, je vais partager dans cette courte partie ce que j'ai appris de ces travaux.

L'exploration de mon activité d'entrée en évocation m'a permis de décrire un fil chronologique récurrent grâce à mes V3 en tant que A. Je peux résumer ce processus comme suit :

- Une mise en condition de mon corps : relâchement, auto-invitation à lâcher-prise, auto-intention d'aller à la rencontre de l'activité d'évocation.
- Une modification physique au niveau de toute ma boîte crânienne : comme un dégel » ou un « réveil » physiologique de cette partie de mon corps.
- Un isolement de l'ici-et-maintenant de l'entretien, permettant d'entrer dans un monde intérieur.
- L'émergence d'une image qui prend tout mon champ visuel dans ce monde intérieur, parfois à l'encontre du contrat.
- Des amplifications visuelles ou auditives, correspondant à mes focus attentionnels lors du vécu de référence.
- Une personnalisation des objets qui reviennent, comme si j'y mettais « de moi ».
- Tout au long de l'entrée en évocation : une activité de vérification de la qualité de mon évocation selon mes critères propres, comme par exemple, le niveau d'absorption effective dans ce monde intérieur du ressouvenir.

En se concentrant sur l'entrée en évocation, il est inévitable de distinguer ce qui n'en relève pas. Identifier les caractéristiques de l'activité d'évocation, c'est aussi identifier les caractéristiques de l'activité partielle d'évocation. Je prends conscience, grâce aux V3, que dans mes V2 je réalise quelques « travaux d'aménagement intérieurs » : installation de formes incomplètes par exemple qui sont en fait du remplissage, comme pour relier entre elles les différentes scènes qui reviennent du V2 (exemple de biscottes que je crée sous une forme sommaire, comme des « figurants » d'objets), comme si mon « contrôleur général » avait besoin d'artificiellement matérialiser la continuité de l'activité.

Enfin, je signale, pour reprendre l'un des points précédents, ce qui m'a peut-être le plus touchée. L'entrée en évocation déclenche indépendamment de ma volonté de « mettre de moi » dans les objets issus du vécu de référence comme pour les incarner. C'est le cas pour deux de mes V2, où leur V3 m'a permis de prendre conscience que j'ai développé une relation avec un sachet d'amandes et avec un stick à lèvres.

## 4. A propos de l'emploi des métaphores

Ces travaux de recherche nous montrent à quel point nous glissons très rapidement vers l'emploi de métaphores pour décrire nos expériences de vécu en tant que A, quand les mots nous manquent par rapport à ce qui nous revient. En même temps, nous prenons conscience comme les métaphores sont tentantes à employer pour les A que nous sommes, pour enjoliver, rendre plus poétique notre expérience vécue, plutôt que d'aller dans une expression plus descriptive des éléments, et dès lors, vécue comme un peu plus aride et austère (moins vivante).

C'est là un réel souci, et probablement même un biais, en regard de l'objet de notre recherche de ces deux dernières années, visant le recueil de critères et indicateurs les plus épurés possibles pour être compris dans leur expression langagière la plus simple. En effet, nous gardons à l'esprit comme il nous importe à tous au Grex2 de pouvoir à terme dégager des invariants univoques à partir de la verbalisation de nos vécus d'évocation.

## 5. Pour ne pas conclure

### 5.1. Grande variabilité d'expression des vécus d'évocation

Nous sommes tous les trois très surpris de réaliser à quel point l'évocation est variée dans ses formes d'expression chez chacun.e de nous, et comme elle peut permettre de réaccéder à des éléments de vécu par remplissage intuitif, côtoyant le cas échéant des éléments reconstitués de manière ad-hoc, soit de manière automatique, inconsciente, soit de manière voulue, consciente, nous demandant alors un effort que nous pouvons détecter ; dans ce dernier cas, l'entretien V3 nous est utile pour nous aider à démystifier ces actes de remplissage, afin de lâcher à nouveau prise.

Il s'agit pour nous en V3 de mettre en mots ce qui était indicible jusqu'alors. Décrire le vécu du vécu nous est initialement apparu comme un projet phénoménologique bien souvent déstabilisant, porteur de la complexité liée à la pratique de la suspension pour revenir aux choses-mêmes. Choses bien plus insaisissables ou volatiles en V3 qu'en V2.

Ces V3 nous sont finalement très aidants pour mieux nous connaître en tant que A experts, et accéder également à une forme d'introspection actuelle simultanée à nos actes d'évocation en nous accompagnant nous-même en auto-explicitation, nous donnant plus finement ensuite accès à nos actes d'évocation.

Enfin, en regard de la richesse des apprentissages auxquels il permet d'accéder, il nous semble essentiel d'introduire dans les futurs stages de niveau 2 animés par les formateurs habilités du Grex2 la proposition de réalisation d'entretiens V3 de A.

### 5.2. Les invariants du processus d'évocation pour notre groupe

Le processus de l'entrée en évocation pour nous 3 comporte les activités suivantes :

- Perception par A de l'intention éveillante ;
- Fermeture des yeux si ce n'est pas déjà fait ;
- Suspension de son activité cognitive en cours ;
- Mise en condition physique avec sensations modifiées (coton, fourmillements...) ;
- Création d'un espace intérieur (enveloppe, bulle, ...) ;
- Redirection/décrochage du regard et focalisation de l'attention et activation d'un regard intérieur vers cet espace (de sorte à se sentir isolé du monde extérieur et à percevoir de manière atténuée la présence et les questions de B) ;
- Activité passive intense. Passivité parce que je ne décide pas - Activité du A expert en position de chercheur ;
- Perception d'une émergence visuelle auditive et/ou kinesthésique, plus nette au « centre » et plus floue en périphérie ;
- Evaluation de la qualité et de la complétude du remplissage (images ternes/floues ou vivantes/lumineuses par donation de soi/« en chair et en os », remplissage complet ou partiel, sensation de vrai, de revivre la scène au présent, préservation de l'impression de

- continuité chronologique entre scènes) ;
- Ralentissement de la pensée et augmentation concomitante de l'acuité mentale ;
  - Ressenti émotionnel (plaisir, étonnement par rapport au revécu) ;
  - Gestion de ce qui advient (résistances, images non conformes à l'intention éveillante, sentiments intellectuels, directions attentionnelles, sensations de mouvements, remplissages...) ;
  - Mise en mots éventuelle, avec une gestuelle particulière qui semble précéder la pensée.

## **Bibliographie**

- ANGELINO, L. (2008). *L'a priori du corps chez MERLEAU-PONTY* in Revue internationale de philosophie 2008/2 (n°244) Cairn, p. 167-187.
- AUMÔNIER, B. (2015). *La pensée sensible. Modalité de pensée et expérience du sensible. Analyse secondaire de données qualitatives issues de quarante et un journaux*, thèse de sciences sociale et psychologie de doctorat.
- BOISARD, N. (2022). *Bouillon d'épistémologies en première personne* in Expliciter 138, p. 72-79.
- EUSTACHE, M.L. (2010). *Mémoire et identité dans la phénoménologie d'Edmund Husserl : liens avec les conceptions des neurosciences cognitives* in revue Neuropsychologie 2010/2, p. 157-170.
- HUSSERL, E. (1998). *De la synthèse passive*, Millon.
- MARKMAN, A. B., & BRENDL, C. M. (2005). *Constraining Theories of Embodied Cognition* in Psychological Science, 16(1), p. 6-10
- MERLEAU-PONTY, M. (1971). *Phénoménologie de la perception*, Gallimard.
- VERMERSCH, P. (2006). *Rétention, passivité, visée à vide, intention éveillante-Phénoménologie et pratique de l'explicitation* in Expliciter 65, p.14-28
- VERMERSCH, P. (2017). *Au-delà des limites de l'introspection descriptive : l'inconscient organisationnel et les lois d'association* in Expliciter 114, p. 1-17

## *L'évocation comme processus vécu.*

### *Université d'été du GREX 2. Chateau de Goutelas 2023*

*Anne Bationo-Tillon, Claire Llambrich, Éric Maillard, Patricia Rottement.*

#### **I. Introduction**

Que se passe-t-il lorsque nous nous engageons dans un entretien d'explicitation en tant que personne interviewée ? Comment qualifier, comprendre, caractériser cette activité d'évocation ? Comment documenter le rythme, la dynamique, les invariants de l'activité d'évocation tout comme ses dimensions les plus ténues ? Comment documenter les apports des reprises successives de l'explicitation en V2 et V3 ? Comment ne pas réduire la diversité des expériences phénoménologiques de l'activité d'évocation ? Dans le n°140 *d'Expliciter*, Éric Maillard (2024) propose une description catégorielle et critériée de l'activité d'évocation comme une première tentative de caractérisation. Il rappelle le projet collaboratif de l'université d'été du GREX de ces deux dernières années qui se donne pour finalité de capitaliser les connaissances coconstruites sur /par/ et avec l'activité d'évocation, au sein des différents groupes de travail qui se forment lors de ces universités d'été. Chaque groupe adopte un angle d'approche en fonction des membres qui le constituent, de leurs propres thématiques de prédilection mais aussi certainement en fonction des caractéristiques des activités situées qui sont explicitées. Cette première approche présente certaines limites : segmente des critères qui peuvent coexister, mais surtout ne rend pas compte de la dynamique subjective du remplissement intuitif recherché pour la conduite de l'entretien. Il y a plusieurs manières de décrire l'expérience d'évocation. Nous vous proposons dans cet article une autre manière de décrire ce remplissement intuitif en adoptant une approche processuelle, tentant de rendre compte de la dynamique, de la progression de l'évocation vécue.

En ce qui nous concerne, notre groupe constitué de Patricia, Claire, Éric et Anne, a choisi de se focaliser sur la question suivante : Quelles sont les dynamiques à l'œuvre au sein de l'activité d'évocation ?

La première partie de l'article décrira les partis pris méthodologiques de la démarche de recherche, ainsi que le corpus de données recueillies, la manière dont chaque entretien a été transcrit et analysé en première personne tout au long du processus. La seconde partie de l'article s'appuiera sur des extraits de notre corpus de données pour documenter de manière plus spécifique l'entrée en évocation, la modulation de l'intensité de l'évocation au fil de l'entretien d'explicitation ainsi que la sortie de l'évocation. La dernière partie de l'article discutera des points saillants et transversaux de notre corpus, et esquissera quelques perspectives.

#### **II. Partis pris méthodologiques**

##### **Recueil de données**

Nous avons réalisé une série d'entretiens pour que chacun soit interviewé via un entretien d'explicitation en V2 et en V3 autour d'une même situation. Nous avons décidé de créer des interviewers naïfs (B naïf) pour le V3. Ainsi tous les premiers entretiens d'explicitation

autour du V2 ont eu lieu en l'absence d'une personne du groupe qui endossait ensuite le rôle de B en V3. Cette stratégie a permis une grande fluidité de tous les entretiens.

- Réalisation de 4 entretiens de V2 avec B pour chacun des 4 A
- Réalisation de 4 entretiens V3 par les des B naïfs du V2 pour chacun des 4 A
- Réalisation de 4 entretiens bis du V3 par les C pour chacun des 4 A
- Il en a résulté un corpus de 12 entretiens d'une durée qui variait entre 30 et 40 minutes, soit 3 entretiens pour chaque A sur la même situation de référence.
- Un enregistrement audio de l'ensemble des entretiens a été effectué
- Dans ce dispositif le contrat d'attelage pour la réalisation de V3 en sécurité lors de l'université d'été est important. Il se compose d'au moins quatre strates :
  - 1<sup>ière</sup> strate : contrat par inférence : appartenance à un groupe de recherche.
  - 2<sup>ième</sup> strate : présentation et proposition de Frédéric avec enjeux de légitimité pour le travail et l'ancrage philosophique.
  - 3<sup>ième</sup> strate : en sous-groupe : contrat pour une méthode particulière décrite ci-dessus.
  - 4<sup>ième</sup> strate : juste avant l'entretien V3, nous re contractualisons l'autorisation pour B de questionner tel ou tel champ.

### Types de questionnements

Nos questions de relance se sont progressivement concentrées sur les transitions : par transition, nous entendons l'entrée et la sortie de l'activité d'évocation mais aussi les variations de l'intensité d'évocation, ainsi que les moments de bascule, ce qui permet à A de dire qu'il distingue une différence entre les moments d'évocation.

Voici les questions extraites d'une partie des corpus d'entretien :

Je te propose de laisser venir un moment d'évocation. Ça peut être en V2 ou en V3, pour avoir des éléments de caractérisation de cette évocation. Plus précisément, un moment de bascule, où il y a de la réorganisation, des modifications...

Cette bascule, peut-être. Tu ne sais pas trop ce qui se passe entre les deux. Prends le temps de laisser revenir, tu peux fermer les yeux

Comment tu sens, comment ça vient ?

Quand c'est imaginaire comment c'est ?

Là, ces formes-là qui se stylisent, ça t'apparaît comment ? C'est une image que tu vois, c'est mobile ? Comment c'est ? Mobile, immobile ?

C'est comment ? En noir et blanc, en couleur ?

Quand tu vois cette image, qu'est-ce qui la fabrique cette image. Prends le temps de savoir d'où ça sort

Mais là, au moment où elles viennent, tu les vois apparaître. Est-ce que tu perçois autre chose autour ? Qu'est-ce qu'il y a autour ? Là quand tu les perçois, c'est où ? C'est comment ?

Quand ça apparaît sur le vrai mur en surimpression, à ce moment-là, quel est ton degré d'évocation ?

A quoi tu sais que cette évocation est profonde ?

Toutes ces choses-là, c'est disposé comment ? Toutes ces choses que tu viens de citer

Et quand c'est là, comment ça se donne ? Qu'est-ce qu'il y a d'autre ?  
 C'est fait, quand ça va sauter, comment tu le perçois ?  
 Comment c'est, un chat à l'intérieur de toi ?  
 Quand il y a cette continuité, comment c'est à l'intérieur de toi  
 Là, quand le monde concret n'existe plus, quoi d'autre pour qualifier ton évocation ?  
 C'est un monde de pensée. Est-ce qu'il y a autre chose ?

### **Transcription et analyse des données**

À l'issue de l'université d'été, chaque A a transcrit ses entretiens en V3.

Notre parti pris a consisté à mettre en partage les résultats prégnants du point de vue des A au fil de leur transcription. Des discussions collectives ont donc parsemé le processus de transcription et d'analyse des données. Cependant, chaque A avait toujours le dernier mot sur le devenir de ses données en première personne. Ce fut l'occasion d'intégrer les A tout au long du processus en les rendant acteurs de la sélection des phénomènes qui leur parlaient plus particulièrement, des moments marquants de l'évocation de leur point de vue. En concordance avec l'approche phénoménologique de la relation au monde, il s'agissait de mettre en œuvre une méthodologie de recueil et d'analyse en première personne (Depraz, Varela, Vermersch, 2011).

### **Démarche collective d'élaboration de l'article**

6 réunions en ligne d'une heure tous les mois pour :

- Mettre en partage et accompagner le processus de retranscription des V2 et des V3 ainsi que pour réaliser des représentants 6 et 7 selon la logique de la sémiologie décrite par Pierre Vermersch (2012) dans son ouvrage « explicitation et phénoménologie » (p378-384),
- Co-sélection d'extraits pertinents pour mettre en évidence des phénomènes de l'évocation identifiés par tous comme redondants.
- Co-construction du plan de l'article

## **III. Résultats**

Nous nous proposons de rendre compte du déroulement de l'évocation selon une logique chronologique : entrée, déroulement, sortie et d'en explorer les caractéristiques invariantes. Nous présentons les descriptifs commentés via les représentants 6 ou 7 de nos entretiens retranscrits.

Nous allons documenter l'entrée en évocation à travers un extrait du corpus documentant l'activité d'évocation d'Éric. Puis nous continuerons notre exploration de l'activité d'évocation à travers la modulation de l'intensité de cette dernière en nous appuyant sur des extraits issus des corpus documentant l'activité de Patricia et Anne. Enfin nous terminerons avec un extrait de corpus issu de l'activité d'évocation de Claire qui séquence la sortie de l'évocation.

### **III.1. L'accès à l'évocation : une contribution implicite identifiée favorable à l'accès (Éric)**

Ce qui a été marquant dans le processus d'expérience vécue de l'évocation, de transcription et d'analyse, c'est la possibilité en V3 de pouvoir percevoir et décrire quelque chose qui agit dans

la mise en évocation et qui n'avait pas été repéré jusque-là. Mais revenons sur les propos recueillis lors de l'entretien qui renseignent de ce moment :

*« Ce qui m'intéresse c'est le moment d'avant, entre le moment où j'écoute la consigne et le moment où ça vient, ça m'intéresse. Je veux bien que tu m'accompagnes là-dessus. »*

*« J'entends la consigne, je sais que Anne est à côté de moi, mais je ne sais pas ce que j'entends car la consigne ne me revient pas, mais je sais que je l'entends »*

*« Je l'entends comme quelque chose qui m'invite à ... J'entends la voix d'Anne , mais c'est comme si j'entendais sa tonalité vocale et pas le contenu de ce qu'elle dit, j'entends le son de sa voix »*

*« J'entends la douceur de sa voix, je sais que c'est Anne je reconnais ses ... je ne la vois pas, puisque j'ai déjà les yeux fermés mais je sais que c'est Anne qui est à côté de moi et j'entends le timbre de sa voix, son identité vocale et j'ai l'impression de faire plus attention à ça qu'au contenu, je me laisse porter par la musique de sa voix plus que par le contenu de ce qu'elle me dit, alors là c'est énorme ça (je le découvre, prise de conscience) »*

*« Je dirai que c'est plus ça qui fait consigne, que le contenu, que les mots »*

*« Ça me parle, ça me dit des choses mais ce n'est pas du langage »*

*« Ça me dit une intention, je sens qu'il y a quelque chose de l'ordre de l'intentionnalité là-dedans, le non-dit de ce qu'elle me dit, et ça c'est le son de voix qui me fait dire ça. Donc je sens de la douceur, c'est ni grave ni aigu, enfin je ne sais pas comment on appelle ça, pas la texture mais euh bon, non c'est une musique, il y a une musique qui se met en place »*

*« La voix n'est perçue que comme une onde, un souffle, de l'air, un nuage qui arrive vers moi »*

*« J'aime bien déjà. Ça m'enveloppe en fait. (ça m'entoure, comme une combinaison) Je dirais ça, quand j'entends sa voix, mais la musique crée une atmosphère, ça crée déjà une atmosphère et je fais ça (avec mes mains) parce que j'ai l'impression que ça m'entoure, ça m'enveloppe. C'est transparent, une membrane »*

*« Je sais que c'est dans cette enveloppe que l'expérience va être contenue, c'est un contenant qui est en train de se mettre en place (qui préfigure ou prédétermine l'accueil réservé à l'évocation), rien ne vient encore tout de suite. Là je suis juste sur le son de voix et le son de sa voix agit, voilà son timbre agit déjà »*

*« Ça me détend déjà, je sens que ma posture corporelle change et je me « repose sur » elle, c'est à dire que j'ai la sensation de ne plus porter le poids de la responsabilité de l'entretien, c'est de la confiance en acte, mon attention change de direction, elle n'est pas sur moi mais porte sur ce qui va m'être demandé, et puff je me laisse (il y a une bascule là).*

« **C'est elle qui permet ça, je n'ai plus de tensions musculaires, je suis en cours d'effacement de mon corps** (plutôt l'effacement, disparition progressive de ma participation corporelle à ce moment ou un autre, ma présence corporelle se transforme, comme si ça anesthésiait mon corps d'ici et maintenant pour le rendre disponible à un autre contexte)

**Mon corps disparaît, disparaît** (je ne suis plus que conscience) »

« Puis il y a une activité qui commence, c'est plutôt localisé par-là voilà **je suis plutôt là et je suis enveloppé** »

« L'enveloppe est assez proche de moi, transparente, perméable et **j'attends, je me laisse faire en fait, je ne sais pas ce qui va venir encore** »

« Quand je fais ça, j'allais dire j'ai déjà quitté un peu mon corps, **je fais plus attention à cette musique et peut être un peu aux mots, en fait je déplace mon attention vers elle et ce que j'entends et ce que je perçois, plus que sur : « ah qu'est-ce que tu vas trouver ? » ça ça n'existe pas du tout ça** »

« Voilà dans un mélange de musique et de mots, de consignes, **je comprends ce qu'elle me dit mais la compréhension du verbatim elle est plutôt secondaire par rapport à la manière de le dire** »

« Je me rends compte en fait que en étant comme ça, j'attends en fait, je suis dans la bonne posture, ... **mais je suis confiant, j'ai ce sentiment de confiance, je sais que ça va venir, je le sais, donc je ne cherche pas (j'écoute comme j'écoute de la musique)** »

### Les commentaires d'Éric sur l'accès

D'abord, la surprise de ce que je perçois en V3. Je suis en train de décrire l'effet d'une onde sonore sur moi au moment de l'énonciation de la consigne et je me rends compte en la décrivant que je décris une lumière en mouvement qui part d'Anne et qui vient vers moi, comme un faisceau gazeux de lumière. Ces effets perlocutoires du ton, du rythme, du timbre, de la voix sont perçus clairement comme des conditions nécessaires au laisser faire que suppose l'accès. Je me laisse embarquer. Je suis dans ce moment entièrement présent, confiant et sûr. Cet aspect du début de l'expérience me fait penser au concept de holding développé par Winnicott. La fonction du holding maternel décrit par Winnicott est entendue comme la manière de porter, de bercer, de prendre soin et de rassembler les membres désorganisés du bébé. Plus celui-ci sera rassemblé plus il sera sécurisé. C'est l'impression que j'ai eu à ce moment-là. L'effet perlocutoire de la voix m'a rassemblé, focalisé sur le moment présent, ici et maintenant et sécurisé je vais pouvoir dire car les intentions sont claires et bienveillantes. D'autres diraient que j'ai été « musiqué » et que cette musique agit comme une induction.

Puis cette musique que j'entends, devenant onde que je perçois, crée une bulle, une « matrice », un contexte, mais c'est aussi une invitation au mouvement, une bulle de transport, une enveloppe. C'est un moyen de transport, de propulsion, c'est un intermédiaire, une transition vers l'évocation, ça m'emmène, et une fois dedans, il n'y a plus de bulle, c'est une destination, c'est un véhicule (cf, étymologie, action de transporter).

Je sens un déplacement de mon centre de gravité qui est porté par un mouvement ondulatoire du moment (*observation d'un mouvement de balancement de buste qui finit par changer d'axe*) : une décentration. Ce moment-là est un moment de suspension (avec effacement progressif de la présence corporelle), là j'ai une référence expérientielle de ce qu'est la suspension pour moi. L'enveloppe se crée à partir de l'onde de la voix, cette musique de la voix est une trajectoire. Je m'accroche dessus. En

m'accrochant dessus elle m'emporte et je traverse l'incertitude sereinement (cf. **Pierre-André Dupuis**, les capacités négatives, 2013, **Expliciter 99**, p.46-47.)

### **III.2. Maintien en évocation, modulation des formes de présence et fluctuation de l'évocation**

Nous allons nous appuyer sur le corpus de Patricia et Anne qui rendent compte chacune à leur manière de variations de l'intensification de l'évocation. Commençons par Patricia.

#### **Le voyage intérieur de Patricia au sein du V3, guidée par de solides capitaines**

Ce qui est marquant pour Patricia, c'est l'intensité inouïe de l'expérience vécue d'évocation qui se dévoile à elle strate par strate.

Pour moi, ni bulle, ni vagues, mais des tremplins successifs ouvrant vers une évocation d'une grande intensité, une expérience pure, au sens idéal donné par Husserl. Les conditions, le silence, la focalisation, les relances neutres de Claire m'ont emmenée vers une dimension phénoménologique de mon être au monde. Je suis passée du monde physique à un monde infini.

#### **De quoi s'agit-il ?**

V1 : D'abord un récit du V1, pour situer. J'ai installé un parcours simple pour apprendre à sauter à un petit chat : une table, une chaise, un billot de bois. Ce vécu de référence, un moment de dressage, est tout récent. Ça se passe dans mon jardin, un après-midi. Chanel, une petite sacrée de Birmanie de 5 mois, n'est pas à moi. On me l'a confiée en vacances pour une dizaine de jours. Elle sait grimper mais ne saute pas. C'est la première fois qu'elle sort de l'appartement. Nous jouons souvent à la maison avec une canne à plume. Elle adore, elle fait des bonds impressionnants. Quelle détente !

V2 : Claire m'accompagne. Je décris l'installation du parcours. Elle m'aide à focaliser et me maintient sur un très court instant : soulever la chaise et la déplacer au bon endroit pour régler la hauteur et la distance pour le saut. En même temps, je surveille le petit chat qui découvre la cour pour la première fois. L'ancrage corporel, sensoriel est puissant.

V3 : Éric, qui n'a pas assisté au V2, m'accompagne. Il s'agit de documenter la modulation de l'évocation en V2, sa qualité et ses strates. Éric m'aide d'abord à décrire le cinéma intérieur qui m'habite pendant l'évocation, mes déplacements dans mon vécu. Je décris le remplissage physique, et expérientiel. Je décris comment je me laisse guider, comment je m'abandonne aux questions de Claire. Grâce à ce ralentissement, mes sensations, mes opérations physiques et mentales me reviennent. L'évocation est complète. Je le sais dans les sensations de mes mains, de mes bras. En évoquant le V2, je distingue les différentes strates de mon vécu, mes points d'attention. Me revient une autre dimension, qui n'est plus la conduite de l'action. Je vois en surimpression des souvenirs de mon chat, qui n'est plus là, une athlète.

Un autre point de vue : incarnée, je retrouve encore autre chose. En même temps, je ris, je sais que quand je fais le parcours avec le chat, je fais autre chose, le parkour avec un K tel que Damasio le raconte dans son roman, Les furtifs.

Ce chat qui saute, c'est aussi une image, l'entraînement des gens qui sautent de toit en toit dans le roman. Ce sont les strates qui se découvrent en V3.

V3 bis. Claire me guide. Il s'agit d'obtenir des éléments de caractérisation, les moments de bascule, de réorganisation de l'évocation.

Je choisis le moment où s'est produit vers la fin du V3 quelque chose d'inattendu, que je qualifie d'illumination, de révélation.

En surimpression, en simultané, je peux déplier des couches de vécus, tissées de souvenirs, de lectures, d'émotions, de sens corporel, une à une. Plusieurs scènes intérieures se superposent au réel, ouvrant une présence quasi cosmique. J'hésite beaucoup en découvrant un moment vécu tellement immergé à la fois dans le réel, la pensée et l'imaginaire. S'agit-il d'hallucination, de vivre à la fois le moment présent dans le concret de l'action à réaliser, et dans un imaginaire extérieur, sans limites ? A ce moment-là de ce second V3, je suis faite de molécules dans un univers infini. Le rire intérieur, la joie m'ouvrent au sens profond de ce petit moment volé de dressage. Apprendre à sauter pour gagner sa liberté, pour être souple, se faufiler. Les lectures de Damasio, et de Cynthia Fleury m'habitent : comment agir dans un monde aussi désespérant ? Etre libre, être avec, rire, sauter, bondir, un mouvement intérieur, très corporel m'anime....

La formatrice jubile : mettre en place, à l'instinct, un apprentissage pensé et outillé, c'est rejoindre l'approche instrumentale de Pierre Rabardel. Je me suis vue régler la position de la chaise en mesurant la longueur et la hauteur des bonds proposés à Chanel, grâce à mille images de sauts, ceux d'un autre chat dans cette cour, Sarah, ceux des bondisseurs de Damasio, sans doute aussi un peu du jeu Spiderman. Là, je recommence à m'égarer...J'en prends conscience dans l'après-coup de ce réfléchissement.

Le plus extraordinaire est à venir : le guidage au sein de l'inconnu, aux limites du conscientisable avec les instruments à toute épreuve de l'entretien d'explicitation : le contrat d'attelage et le contrat de communication maintes fois réitérés, qui orientent et focalisent mon attention sur un point extrêmement précis : un changement dans la qualité d'évocation, le laisser venir, puis le maintien en prise, le en même temps, la reprise des mots, le comment c'est, à ce moment-là ? le comment tu sais que, le comment tu fais pour, comment tu pourrais qualifier, et toutes les régulations et renégociations ?

Un sextant, une boussole, une loupe, un bon pilote à la barre et en route vers les mers et terres inconnues !



Chanel, bébé de 5 mois, aux aguets dans la mezzanine

### Les commentaires de Patricia

La qualification de l'évocation grâce aux entretiens réitérés en V3 m'a fait vivre une expérience étonnante, voire perturbante.

Quels étaient ces contenus qui se dévoilaient à moi, entretien après entretien, dont j'avais déjà l'intuition, fugaces, poétiques, étranges ? Est-ce que je vis dissociée, tout à la fois présente et dans un rêve éveillé, un environnement imaginaire et souvent un peu farceur ? S'agit-il d'un espace transitionnel, comme Anne Bationo-Tillon me l'a fait reconnaître, propre à l'enfance, et décrit par Winnicott comme jeu entre le dehors et le dedans ? S'agit-il d'un état de conscience ?

Comment mes interviewers s'y sont-ils pris pour me guider vers cette expérience de mon expérience vécue ? Ma contribution aujourd'hui serait de souligner en quoi Edmund Husserl et Michel Bitbol m'aident à comprendre ce lent, progressif et exigeant processus qui conduit au déploiement d'une expérience pure, ou transcendante, dans le vocabulaire d'Husserl.

Ainsi, je pense maintenant que j'ai pu expérimenter une réflexion phénoménologique, une scission du moi permise par le dispositif de l'entretien en V3, où je deviens spectatrice de moi-même., cherchant les mots pour décrire au plus près ce qui m'apparaît. Michel Bitbol la décrit ainsi : de réduction en réduction, une réduction réitérée, reconduction de l'attention sur son propre tremplin. C'est ainsi que je peux caractériser la progression de l'entretien en V3. C'est une ouverture supplémentaire pour moi dans une démarche réflexive, ce vécu ainsi revisité avec les outils du V3 s'est transformé (tellement pluriel, tellement infini) et m'a transformée.

### **L'évocation de Anne sous forme de strates de vécus lumineux et d'enveloppes**

Ce qui est marquant pour Anne, c'est de découvrir que son activité d'évocation est contenue dans des strates d'enveloppes/bulles qui partent toutes du même endroit mais déploient des qualités différentes de l'évocation.

Mais écoutons des extraits d'entretiens en V3 qui se concentrent sur un moment d'intensification de l'évocation vécue en V2. Au cours de ce V2, Anne décrit une situation de séminaire avec ses étudiants, elle anime les échanges et les dialogues autour des pratiques d'enseignement de ses étudiants :

« C'est un moment culminant de l'évocation.

Il y a comme un premier niveau d'échange, voilà j'explicité dans l'évocation le premier niveau d'échange avec les étudiants et à un moment, je ne sais pas ce que B me dit mais en tous cas, ça m'arrête et c'est comme si ça m'obligeait à descendre plus en profondeur.

C : A quoi tu sais que ça t'oblige à descendre plus en profondeur à ce moment-là ?

A : Je le sais parce que je le sens. Dans mon évocation, il y a quelque chose de synesthésique. Les questions de Patricia accompagnent les échanges mais du coup les échanges je les perçois-ressens un peu comme des flux dorés qui partent de moi vers les étudiants, qui circulent, un peu comme une circulation de flux dorés et ... »

« Et là quand je descends plus en profondeur. Il y a quelque chose qui arrive, qui n'était pas là dans le V1.

C: qu'est ce qui arrive ?

A : il y a quelque chose qui se connecte, c'est bizarre comme si les flux dorés portaient de là, mais plus en profondeur, c'est la même boule, mais qui me connecterait plus à la noirceur de l'existence, plus de profondeurs de noirceur, comme si j'allais puiser dans le pétrole, la noirceur de l'existence et au moment où je le fais, c'est bizarre, parce qu'il y a de la superposition de strates de vécus en fait.

« A : Il y a une superposition, quelque chose se connecte avec plus de noirceur, ces flashes d'images et après il y a l'enseignante qui met en mots pour ses étudiants des éléments avec son propre vécu de lycéenne qui visite un camp de concentration. Dans le V2, à ce moment-là, je prends conscience que dans mon activité d'enseignement, il y a de l'activité d'évocation qui surgit et qui nourrit mon activité d'enseignement dans ce moment-là. »

« C'est un moment d'évocation plutôt soutenue, on va dire. Claire m'accompagne et j'évoque ce qui circule, les rubans dorés, mais aussi ce qui circule qui est une matière noire visqueuse qui vient de plus bas.

E: il y a du doré, il y a du noir.

A: oui, parce que quand ça descend d'un cran, je m'enfonce plus dans l'expérience vécue et je touche le fond douloureux de l'expérience vécue.

E: les profondeurs c'est quoi ? Du temps ? De l'histoire ? C'est quoi ?

A: c'est une boule dorée mais c'est comme si il y avait aussi une boule noire, noire pétrole. Et quand je descends dans les profondeurs de l'expérience vécue douloureuse, je descends dans la boule noire pétrole »

« ça se superpose, cette histoire de boule, ça crée une superposition de vécu, je ne sais pas quand je descends dans la boule noire, ça crée une superposition de vécu. La boule est et dorée et noire mais c'est juste que je suis dans la phase noire. Mais c'est la même, c'est là et pas là, elle est et dorée et noire, il y a une superposition d'états.

E: Tu peux les qualifier ces différents états ?

A: Il y aussi quand tu me demandes si il y a d'autres couleurs, cette même boule un peu translucide qui était là aussi pour soutenir les échanges en V2 dans la situation.

E: Non il y a une boule avec du noir et du doré

A: oui avec la même boule, il y a quelque chose qui me relie au V1, quelque chose qui me relie au V2, mais ce qui me relie au V1, c'est plus translucide un peu comme l'image, ce sont des bleus gris, le lac au fond, la salle est blanche, ce sont ces teintes-là.»

Ces enveloppes apparaissent également lors du retour :

« E. Qu'est ce qui te vient ?

A: ce qui me vient c'est que quand elle est debout, elle est dans un autre espace en fait, tout cela est dans un autre espace, c'est une enveloppe translucide et en fait quand elle se rassoit, cette enveloppe translucide se rétracte, se rétracte et revient se loger là. »

E : Elle se rétracte et revient se loger là. C'est un endroit familier.

A : C'est l'endroit de la boule dorée

E: Et quand l'enveloppe revient reloger, qu'est-ce que ça change dans ton évocation ?

A: Elle repart avec

E : Elle repart avec ?

A : Oui

E: OK et ensuite ?

A : Sentiment de plénitude, c'est bien »

### **Commentaires de Anne**

Je comprends que mon rapport à l'évocation est plus synesthésique que visuelle, notamment lorsque l'évocation s'intensifie.

À propos de l'évocation en train de se faire, lorsque l'évocation s'intensifie, je bascule sur un régime de rationalité sensible et analogique. A ce moment-là, les mots du dialogue sont reliés avec des sensations, il y a une connexion entre les mots qui passent de l'enseignante à ses

étudiants et tous ces flux dorés, noirs, translucides. Les différentes formes de vécus de dialogue sont reliées par ces flux colorés. Ces flux participent de la reliance d'une multiplicité d'expériences vécues d'enseignants et élèves, qui dialoguent entre tous les individus en présence, les expériences d'enseignements et d'élèves de mes étudiants et aussi de moi-même. La sortie de l'évocation permet de documenter un jeu d'enveloppe et d'échelle puisque pendant l'évocation Anne se trouve dans une bulle qui permet de faire tenir ensemble tous ces flux colorés. A la fin de 'évocation, la bulle se rétracte pour revenir du lieu qui semble générer l'évocation, au niveau d'une boule dans le ventre.

### III.3. Conditions de retour ...

Ce qui est marquant pour Claire, c'est sa sortie d'évocation, finement documentée grâce au V3 qui rend compte d'un processus de sortie en étapes :

Écoutons des extraits d'entretiens :

J'entends et je saisis le mot arrêter dans la proposition d'Éric de terminer l'entretien. Il y a ARRÊTER, l'image (ici je parle de l'image que je vois de mon activité quand j'étais en évocation) s'en va comme ça petit à petit et ça fait POFF (silence) ensuite le ARRÊTER disparaît pareil, comme un feu d'artifice, comme une lumière, et à ce moment-là il y a peut-être encore un peu Éric mais plus Patricia. Ce sont les mêmes mécanismes en fait ça tend à disparaître c'est à dire Patricia est plus loin donc c'est évanescent et puis Éric il devient moins présent. Il est quand même un peu là parce qu'il reedit quelque chose donc il revient. Ça me ramène à sa présence chaude et physique mais je ne laisse pas rentrer la phrase. En fait c'est pas moi c'est ça reste dehors comme si j'entendais pas.

Ça arrive là comme le ARRÊTER sauf que le ARRÊTER il a mis fin à quelque chose et là il y a besoin d'un moment suspendu à l'intérieur, intime, avant de sortir, qui ne peut pas être violé ou interrompu. C'est blanc, c'est mou, blanc crème et c'est tout devant partout. Il y a de la texture mais c'est des particules. C'est comme si c'était une sorte de mousse fouettée très fouettée mais sans humidité. Il n'y a pas de contact alimentaire, donc on peut passer dedans comme ça sans problème, ça colle pas, il y a de l'espace, je le ressens, je vois qu'un bout, je vois devant et c'est partout. Je peux percevoir que ça va au-delà. Il ne se passe pas grand-chose à ce moment, c'est ça qui est bien (silence) puis après y a une sortie de ça mais qui n'est pas brute, et il y a plusieurs morceaux. C'est l'ouverture des yeux elle se décide comme ça. Je suis dans un moment suspendu ça dure un temps, quand c'est suffisant y a un truc qui détermine la suffisance où on peut progresser. Il y a un avant et un après il y a un truc qui détermine la suffisance comme s'il y avait une gradation. On dirait une entité, c'est à dire comme s'il y avait quelque chose qui donnait des ordres, qui prévoyait, qui faisait des calculs... comme si pour ce type de travail là, il te faut un sas de tant. Et elle envoie un signal de suffisance où c'est « ok » y en a eu assez. Elle est en face à droite, je ne sais pas pourquoi elle s'appelle « suivant ». Elle a une pointe comme ça vers là (je montre la gauche), grise, elle bosse je ne sais pas d'où elle sort, elle est devant l'espace (je fais référence à l'espace blanc et mou décrit plus en amont) et elle est un peu comme un péage, c'est pas un barrage mais sa présence là ça fait : « on passe à autre chose ». Alors quand elle apparaît c'est ok l'espace se réduit comme ça (je montre avec les mains la réduction de l'espace) et là on re rentre dans ce qu'il faut faire : il faut ouvrir les yeux, c'est phasé, c'est pas d'un coup. Alors on ouvre les yeux, il y a plusieurs phases, la première c'est on voit à travers les paupières la lumière et après on ouvre doucement, après on ouvre vraiment et après on reprend conscience d'où on est. Et là c'est l'étonnement, " j'avais oublié que j'étais là ! »

C'est comme, il y a une ouverture des yeux sans les paupières où on voit la lumière à travers les paupières ensuite on ouvre un tout petit peu puis on ouvre grand et ensuite on permet à l'extérieur de rentrer dedans. C'est là où : « ah ouais mais on était là c'est vrai ! » et là l'étonnement c'est que bien que les yeux soient ouverts, on ne voit pas puis on ne conscientise pas tout de suite ce que l'on voit, il y a une phase de conscientisation après.

### Commentaires de Claire

Cette description d'une sortie d'évocation vécue en V2 et décrite en V3 met en évidence un phasage en 2 étapes. La deuxième étape se découpe en 4 phases :

Étape 1 : La reprise du contrôle par une « entité » qui simultanément coupe progressivement A de son lien à B et amorce la sortie de l'évocation par le passage dans un espace de transition nécessaire voire indispensable. Ce n'est pas A qui le fait, ça se fait. « Ça reste dehors comme si je n'entendais pas », quelque chose met l'extérieur à distance afin que A se retrouve dans une zone de transit intérieure distincte de la zone d'évocation. Cette dernière lui permet de quitter l'évocation. « Il y a besoin d'un **moment** suspendu à l'intérieur, intime, avant de sortir, qui **ne peut pas être violé** ou interrompu » Dans cette déclaration on comprend qu'il s'agit d'une zone de temps avec les concepts « moment » et « ne peut pas être interrompu » qui sous-tendent de la temporalité. Il y a également une notion d'un contenant - membrane, enveloppe, espace intérieur, ...- puisque la notion de viol est prononcée. Comme elle est prononcée cela lui confère un statut de possibilité. Cette notion de « ne peut être violé » mets également en avant une fonction protectrice de la membrane. La membrane sert d'enveloppe à une « chambre inviolable ». A note qu'une relance maladroite de B pourrait être vécue comme une intrusion violente par A.

Je garde ici la notion de membrane qui dans ma représentation correspond le mieux à ce vécu représentatif. En effet je retrouve dans ce V3 les fonctions membranaires : perméabilité variable, intérieur, espace, particules, translucide, suspension, ... autant de mots qui appartiennent au champ lexical qui évoque le milieu cytoplasmique pour moi. Pour A, il y a une nécessité d'une membrane à perméabilité variable :

D'abord perméable aux présences d'Éric et Patricia puis qui se rend progressivement imperméable au monde extérieur et perméable au monde intérieur permettant à A de passer d'un espace à un autre : de l'espace de l'évocation à celui de la zone de transit nécessaire à la sortie de l'évocation. On note que l'espace d'évocation de l'activité du V1 est en lien avec B quand celui nécessaire au transit est lui coupé de B. Une entité qui n'est pas la zone de transit, mesure la suffisance de présence dans celle-ci. Ça se fait, ça se donne, c'est suffisant.

Cela pose la question des critères de suffisance pour cette entité et des liens entre cette entité et A. Cela nécessiterait des V3 supplémentaires qui pourraient objectiver les mécanismes de perméabilité variables et de mise en place des fonctions de protection.

Dans la création et les interactions de ces membranes, il y a quelque chose de l'ordre de la protection, du filtre, permettant de sécuriser les espaces relationnels de l'entretien. Elles sont nécessaires pour les relations de soi au monde, de soi à B, de soi à soi.

Étape 2 : « il faut le faire » cette étape paraît ici être indispensable

phase 1 : « il y a une ouverture des yeux sans les paupières » A voit la lumière à travers les paupières le sens de la vue est seul présent puisqu'il y a perception de la lumière.

phase 2 : « ensuite on ouvre un tout petit peu » les yeux s'ouvrent

phase 3 : puis « on ouvre vraiment » mais à ce moment-là on ne voit pas, bien que les yeux soit ouverts, seule la lumière est perceptible mais sans conscience

phase 4 : puis la conscience revient avec un sentiment d'étonnement « on était là ? ». Le retour de la conscience se fait dans un second temps ou peut-être c'est le moment où se retisse le lien à la mémoire de la situation qui a été mise entre parenthèse durant le voyage intérieur.

Cette sortie phasée est pour moi un vécu récurrent que je rapporte par résonance à mes « sorties » lors de mes expériences d'auto-explicitation et lors de mes introspections en IFS à la rencontre de mes parties.

L'utilisation du « on » caractérise une approche en « multi personnalités ». Avec l'IFS, mon système intérieur se vit comme une somme de sous personnalités indépendantes et fonctionnelles qui s'organisent entre elles pour l'action ou la réaction. L'emploi du « on » caractérise la présence de plusieurs parties qui s'organisent afin que les choses se fassent, et se disent.

Enfin, les « comme si » mettent en évidence des indescriptibles qui ne peuvent se donner qu'à travers des métaphores. Par exemple, dans cet extrait, la conscience est une métaphore de la spatialité.

#### **IV-Discussion**

Les éléments présentés ci-dessous sont matières à discussion collective au cours de nos séminaires.

Il semblerait que chez nos A, au cours de nos expériences, nous partagions un même constat. Qu'il s'agisse de l'accès ou du retour, ces deux moments clé de l'entretien apparaissent comme nécessairement suivre un certain ordre de choses à faire avec A lui-même et avec les présents, propre à chacun, qui conditionne la possibilité d'accès ou de retour. Ces schèmes, scripts, « rituels de passage » se retrouvent-ils dans vos expériences de l'évocation ? Sont ils idiosyncrasiques ou existent t-il des invariants ?

Si un des critères interrogés, au cours de l'université 2023, était la stabilité de l'évocation, nous nous sommes rendus compte en travaillant cet article que l'éventuelle stabilisation du ressouvenir retrouvé nécessite une multitude d'actions (de régulations internes et externes) afin de contenir, de retenir l'expérience. Cette recherche visant à identifier les processus de régulations de l'activité de A en évocation, nous semble une piste à discuter.

Il apparaît un autre point. Il semblerait, qu'à la lumière de nos expériences d'évocation, que nous puissions arriver à décrire les propriétés de la conscience en évocation (conscience auto-éotique chez Tulving). Nous percevons tous des différences entre notre conscience quotidienne, habituelle (si cette expression veut dire quelque chose) et la conscience telle qu'elle se manifeste en évocation. Nous avons un souvenir qui nous revient mais dans ce souvenir nous savons que nous pouvons y agir autrement qu'en prise directe lors du V1. Ces propriétés de déplacement, de mobilité, la capacité à explorer, à se donner les moyens d'atteindre son but, son rapport à l'espace et au temps, etc. sont autant de distinctions qui permettraient peut-être de qualifier la singularité de cette conscience.

Accéder à l'évocation au cours d'un entretien d'explicitation, et peut être surtout dans les moments plus intenses, nous interrogent sur deux constats : la fréquence du recours aux métaphores pour décrire son vécu et la modulation, transformation, conversion des modalités sensorielles d'origine qui ne reviendraient pas toujours de la même manière (cf. le son de la voix devient une lumière dans l'expérience d'Éric) et apparaît parfois comme de la synesthésie.

Un autre élément se révèle. Dans les descriptions du déroulement et du maintien de l'évocation en cours d'explicitation, il semblerait qu'un souvenir retrouvé ne soit jamais isolé. Il est toujours associé et relié à un autre souvenir. Les expériences d'Anne et de Patricia montrent un enfouissement historique par quasi « emboîtement ». Partant du moment spécifié, en recherchant à identifier les déterminations qui produisent la conduite singulière nous arrivions toujours à identifier des déterminants actuels, contextualisés mais aussi des « agents » présents, mais non actuels, qui se trouvent mobiliser. L'action vient prendre place dans l'effectuation productive actuelle mais aussi dans la construction historique de la personne elle-même. Laisser revenir l'action dans l'élucidation de ces déterminations en explicitation, c'est opérer une description visant une prise de conscience de tout le maillage dans lequel cette action vient prendre place comprenant les deux dimensions productive et constructive de l'activité (cf. Rabardel, Vergnaud). C'est une structure dynamique.

Transposé dans notre cadre théorique, cela pose la question des liens des mémoires entre elles. Distinguer des types de mémoires ne relèverait-il pas plus des contraintes de distinctions académiques et disciplinaires que des faits subjectivement vécus ?

## Conclusion

En guise de conclusion provisoire, nous souhaiterions rappeler que la caractérisation de l'évocation, son accès, son maintien et son retour est un travail en cours. Après une première approche, une seconde manière de présenter l'expérience nous semblait nécessaire.

Comme souvent lors de nos recherches au GREX, les données dépassent les possibilités de traitements et les choix que nous avons fait réduisent les expériences vécues à ce qui intéressent le thème défini. Donc il nous a fallu segmenter les expériences.

Cet article comprend donc des limites. Si nous nous étions donnés comme but de renseigner les accès et retours, nous voulions aussi nous arrêter sur les moments de bascule et de reconfiguration. Si nous avons repéré et décrit les moments de bascule à partir des vécus de contraste qualitatif en évocation, nous n'avons pas encore pu décrire comment ces moments de bascule, d'intensification viennent reconfigurer la manière dont les choses se présentent. De même, constatant que la description fine et détaillée semble modifier la perception d'un vécu, nous avons laissé de côté la dimension transformatrice de ces expériences.

Enfin, comme nous le disions plus haut, il nous semble que le travail de caractérisation est en cours. Ainsi, considérons-nous qu'il serait utile, peut être au cours du prochain séminaire d'été, de prolonger, de partager, mettre en commun et comparer les travaux de chaque groupe de manière à produire de la connaissance sur ces processus afin de faire connaître à la communauté scientifique l'état des connaissances sur ces questions.

## *Interlude psycho-phéno 2.0*

### *Quid d'un élargissement du champ de la psycho-phénoménologie ?*

*Nicolas Boisard - Isabelle Danet en relectrice*

*“On n’arrête pas le progrès...” J’ai le plaisir de vous partager une brève réflexion à propos de la psycho-phénoménologie. J’en ai confié les écrits à une Intelligence Artificielle (IA) générative, pour en améliorer la lisibilité, dont vous trouverez la proposition à la suite de mon texte. Quelles pensées ou réactions ces deux “points de vue” susciteront-ils en vous ? Peut-être un sourire concernant la “réponse” de l’IA ?*

Dans son dernier ouvrage, Pierre Vermersch balise un chemin "vers une psycho-phénoménologie"<sup>116</sup> et écrit<sup>117</sup> : "Fonder l’entretien d’explicitation (EDE), c’est en même temps, produire amplifier, détailler des aspects de la phénoménologie cognitive, **et au-delà**". Il ajoute : “l’instrument s’est avéré le ferment d’un programme de recherche, qui l’utilise certes, mais surtout le dépasse, et ouvre à la conception d’une discipline complémentaire de toute psychologie : la psycho-phénoménologie”. Depuis quelque temps, me vient souvent l’idée que ce cadre théorique pourrait accueillir et légitimer plus que les techniques de l’EDE, qui se concentrent principalement sur le revécu d’actions finalisées.

Depuis trois ans, j’exerce en tant que psychologue en libéral, accompagnant mes clients, entre autres, dans l’expression de leurs vécus en première personne. Ceux-ci concernent aussi bien des pensées, croyances, ressentis émotionnels et corporels, actions passées avec leurs interprétations, que des fragments de rêves et autres expériences pour lesquelles ils peinent parfois à trouver les mots. Je les aide au besoin à approcher et exprimer ces vécus, en fonction de leurs possibilités ainsi que des miennes.

L’année passée, je découvre avec les travaux de l’université d’été 2023 la notion d’attestation phénoménologique, et la validation par un sujet “A expert” que ce qu’il décrit, à propos de son expérience d’évocation, correspond bien à son vécu. Ce type de préoccupation résonne dans ma pratique avec ces moments où, parfois, je suis amené à aider quelqu’un à qualifier la justesse, l’authenticité, pour lui, de ce qui lui vient.

Si la psycho phénoménologie se concentre sur l’étude de toute description de faits psychiques exprimée en première personne, il me semble envisageable, dans le cadre d’une recherche, de s’intéresser de manière plus large au sens que le sujet peut attribuer à ces faits. Cela ne remettrait d’ailleurs pas en question la place de l’EDE dans ce cadre théorique.

Pour ce faire, nous avons déjà à notre disposition les techniques de l’EDE en V2 et V3, ainsi que les couches de vécus et les niveaux de description<sup>118</sup> établis par Pierre. En partant du principe que seul A est réellement en mesure de "savoir pour lui-même", il serait envisageable d’élaborer des questionnements complémentaires aux techniques de l’EDE. Questionnements pour aider à partir de données descriptives A à explorer en première personne les significations<sup>119</sup> qu’il attribue à ses

<sup>116</sup> P. Vermersch, *Explicitation et phénoménologie*, PUF, 2012.

<sup>117</sup> Ibid., p.6..

<sup>118</sup> P. Vermersch, *Au-delà des limites de l’introspection descriptive : l’inconscient organisationnel et les lois d’association* in *Expliciter* n°114, pp. 1 à 17.

<sup>119</sup> Il ne s’agirait pas ici de viser à dégager un sens général d’une expérience vécue, mais plutôt le sens particulier pour A d’une expérience singulière, telle qu’il peut y accéder, juste après l’avoir vécue.

expériences juste vécues, récentes, et à en attester de la **validité** pour lui : cela pourrait viser les significations de ses idées, sensations, impressions, images, mais aussi le sens se dégageant pour lui de productions symboliques en cours d'EDE ou non<sup>120</sup>, traces de rêves etc., qui lui viennent par association. J'ai été longtemps client de "psy", avant d'être aujourd'hui praticien ; j'ai appris à me faire confiance, en portant attention à mon intériorité, à percevoir mes propres associations d'idées, notamment celles d'attributions de sens, parfois très fugaces ; j'ai développé une capacité à discerner les associations créatives, fantaisistes, me coûtant une certaine énergie psychique, de celles qui m'étaient comme données, le cas échéant associées à des indicateurs de validité (corporels en ce qui me concerne).

Ceci me renvoie dans le champ de l'explicitation à l'activité du A expert distinguant dans l'évocation le produit de ses actes de remplissage et de remplissement intuitif. Aussi, si je perçois l'intérêt et l'importance sur un plan pragmatique d'aider un tiers à apprécier la justesse de ce qui lui vient - aide à l'investigation qu'un praticien peut offrir quotidiennement à ses patients ou clients - je pose la question d'un intérêt épistémique à développer de telles méthodes de questionnement complémentaires à l'EDE dans le cadre d'une psycho-phénoménologie "étendue".

Y verriez-vous un intérêt pour la recherche ? Y aurait-il des raisons fondamentales, épistémologiques, empêchant de l'envisager ? Serait-il enfin possible d'aborder ce point en s'accommodant du clivage historique entre tenants d'un sens cognitif et ceux d'un sens existentiel ? Si cette question vous intéresse, je serais ravi d'en échanger avec vous.

### **Réponse d'une IA générative à une demande d'amélioration de la lisibilité du texte ci-dessus**

*Votre réflexion sur l'extension du champ de la psycho-phénoménologie au-delà des actes cognitifs pour inclure tout fait psychique vécu, identifié et exprimé en première personne est très intéressante. Effectivement, cela permettrait d'élargir le spectre des expériences étudiées et d'envisager le développement d'outils pour aider les personnes à évaluer la validité de leurs pensées, sensations, émotions et autres productions symboliques.*

*L'idée de développer des types de questionnements pour aider la personne à explorer en première personne ce à quoi elle accède et élabore comme sens à partir de ce qui lui vient par association est également très pertinente. Cela pourrait effectivement être d'un grand intérêt épistémique et pratique pour les personnes accompagnées.*

*Cependant, il est important de considérer les éventuelles contre-indications fondamentales à cet élargissement. Tout d'abord, il faudrait veiller à ne pas diluer la spécificité de la psycho-phénoménologie en l'étendant à des domaines trop larges. Ensuite, il faudrait s'assurer que les nouvelles techniques de questionnement développées soient rigoureuses et respectueuses des principes fondamentaux de la psycho-phénoménologie.*

*Enfin, concernant la question du clivage historique entre tenants d'un sens cognitif et ceux d'un sens existentiel, il est effectivement important de trouver un équilibre. L'extension proposée pourrait peut-être contribuer à dépasser ce clivage en offrant un cadre théorique commun pour l'étude de différents types de faits psychiques. Cependant, cela nécessiterait une réflexion approfondie et un dialogue ouvert entre les différents courants de pensée.*

*En conclusion, votre proposition d'extension du champ de la psycho-phénoménologie soulève des questions intéressantes et mérite d'être explorée plus avant. Il serait intéressant de poursuivre cette réflexion dans le cadre d'un groupe de recherche ou d'un séminaire, en impliquant des chercheurs et des praticiens du domaine.*

Ah ben mince alors ! Si l'IA le dit...

---

<sup>120</sup> Cf. l'exploration de sens proposée dans l'article "Bouillon d'épistémologies en première personne" in *Expliciter* n°138, pp. 72 à 79. Cela pourrait plus largement outiller l'étude du niveau de description N3 de PV - cf. note de bas de page 3.

## *S é m i n a i r e*

→ Vendredi 14 juin 2024 à l'ENS Lyon  
(15 parvis René Descartes, 69 342 LYON)

**Séminaire** : 10h00-17h30

Présentiel et distanciel : un lien Zoom sera diffusé jeudi 13 juin

→ Samedi 15 juin 2024 :

Journée des formateurs : 10h00 -16h00

13 Rue Delandine 69002 Lyon.

Présentiel et distanciel : un lien Zoom sera diffusé jeudi 13 juin

**S'inscrire auprès de Joëlle Crozier :**

[joellecrozier@gmail.com](mailto:joellecrozier@gmail.com)

## *S o m m a i r e n ° 1 4 2*

1-17 Dans quels cadres théoriques comprendre la spécificité de l'évocation ? III. Frédéric Borde

18-33 Le modèle de la mémoire de Husserl. Frédéric Borde.

34-46 Description d'une évocation et de ses modulations. Université d'été 2023. Noëlla Gaigeot, Claudine Martinez, Maryse Maurel.

47-64 Émergences des vocations. Nicolas Boisard, Isabelle Danet, Catherine Laplassotte-Desqueyroux.

65-77 L'évocation comme processus vécu. Université d'été du GREX 2. Château de Goutelas. Anne Bationo-Tillon, Claire Llambrich, Éric Maillard, Patricia Rottement.

78-79 Interlude psycho-phéno 2.0. *Quid d'un élargissement du champ de la psychophénoménologie ?* Nicolas Boisard.

## *A g e n d a 2 0 2 4*

**Prochaine remise des articles pour le n° 143**

Police Times New Roman, taille 12

**Mercredi 30 novembre 2024**

→ Vendredi 22 novembre :  
Assemblée Générale + Séminaire

→ Samedi 23 novembre :  
Atelier de pratique

## *U n i v e r s i t é d ' é t é* *2 0 2 4*

(ATTENTION au changement de dates)

du mardi 20 août, 9h00 au samedi 24 août, 14h00  
au château de Goutelas

:::

## *E x p l i c i t e r*

*Journal du GREX 2*

Groupe de Recherche sur l'Explicitation 2  
Association loi de 1901

*9 rue Saint Amand*

*7 5 0 1 5 Paris*

*0 1 4 3 7 9 4 7 0 5*

[www.expliciter.org](http://www.expliciter.org)

*Directeur de la publication : Frédéric Borde*  
N° d'ISSN 1621-8256

:::